
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01268345 4

GERVAIS COURTELLEMONT

VOYAGE
AU
YUNNAN

Ouvrage accompagné de 23 gravures
ET DE DEUX CARTES

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904



VOYAGE AU YUNNAN

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1904.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6170.

GERVAIS COURTELLEMONT

VOYAGE

AU

YUNNAN

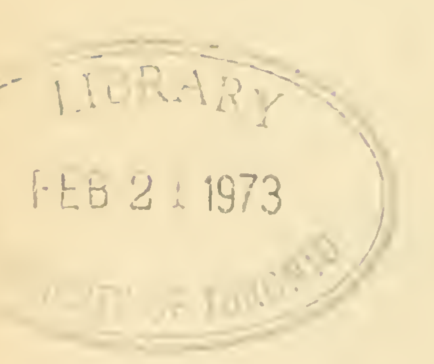
Ouvrage accompagné de 23 gravures
ET DE DEUX CARTES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904


LIBRARY
FEB 21 1973

A

MONSIEUR PAUL DOUMER

qui ouvrit

le Yunnan à l'influence française

Je dédie ce modeste ouvrage

en témoignage de mon admiration pour son œuvre

en Extrême-Orient

AVANT-PROPOS

Une des conséquences immédiates de la guerre entre la Russie et le Japon a été d'attirer l'attention du public français sur la situation de notre colonie indo-chinoise.

Ceux qui n'avaient jamais arrêté leur pensée sur la question, si intéressante cependant, de l'action française en Asie, se virent tout à coup entraînés à se préoccuper des périls dont nous menaçaient le développement extraordinaire du Japon et le déchaînement de ses ambitions.

La puissance militaire de cette nation s'est révélée telle, que, tout déconcertés, beaucoup se trouvent portés à s'exagérer l'importance et surtout l'imminence du péril jaune.

La défense de l'Indo-Chine contre une agression possible des Japonais est devenue une question à l'ordre du jour, et chacun en disserte à sa façon. Les uns proposent de fuir devant l'orage avant même

qu'il soit déchaîné et conseillent de lâcher l'Asie (1). D'autres, moins impressionnables, préféreraient l'échanger avec quelqu'un contre quelque chose, sans trop se demander d'ailleurs avec qui et contre quoi.

Le plus grand nombre reste plongé dans le doute, et seuls ceux qui connaissent bien notre colonie gardent confiance et envisagent, sinon avec sérénité, du moins avec un grand sang-froid, la situation réelle.

Il me paraît donc tout à fait opportun de m'employer à répandre les connaissances que j'ai acquises, sur un des côtés tout au moins de cette grave question, je veux dire les conséquences qu'aurait pour la sécurité de l'Indo-Chine et sa défense éventuelle le prolongement de notre action au Yunnan. Et dans ce but, je me suis décidé à publier le récit de mon voyage dans cette province chinoise.

En prenant conscience de ce que vaut réellement ce pays, le lecteur se fera une idée plus juste des intérêts divers qui nous y poussent.

Depuis le jour où nous avons pris pied sur la terre indo-chinoise par la conquête de la Cochinchine, nous avons été invinciblement conduits à étendre de proche en proche notre domaine, non point par un

(1) *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique*, titre d'un ouvrage récent de O. Reclus.

désir immodéré de conquête, comme certains l'ont prétendu, mais entraînés par l'inéluctable nécessité d'assurer notre domination d'une manière solide et durable.

Il semblerait que notre possession, progressivement agrandie depuis quarante-cinq ans, ait atteint aujourd'hui des proportions satisfaisantes dont nous devrions sagement nous contenter. Pourtant il n'en est rien.

Tel un arbre, en croissant, étend tout naturellement ses racines pour aller chercher toujours plus loin les sucs nourriciers, telles les possessions des nations européennes, dans les continents vierges ou de civilisation attardée, sont appelées à développer autour d'elles des zones d'influence ou des pays de protectorat, pour fortifier les positions acquises.

C'est ainsi que l'Inde anglaise engloba successivement les provinces limitrophes, élargissant sans cesse son domaine, pour le plus grand bien du noyau central et des intérêts britanniques.

Or si la Cochinchine et le Cambodge, le Laos, l'Annam et le Tonkin, forment un tout assez homogène, leur ensemble s'étire néanmoins en une longue et étroite bande de territoire courant du sud au nord, entre la côte annamitique et le fleuve Mékong. La difficulté de la défense de notre colonie provient précisément de cette configuration particulière, qui permettrait à un agresseur de la menacer simultanément par terre et par mer et de la *couper* en maints

endroits. Aussi l'Angleterre, notre rivale en Indo-Chine, n'a-t-elle cessé de travailler à nous maintenir dans cette position assez précaire et, d'autre part, elle a su prendre sur la partie occidentale de la péninsule des positions sensiblement équivalentes à celles que nous occupons dans sa partie orientale.

Les possessions anglaises ont, en outre, sur les nôtres l'inappréciable avantage de s'appuyer à la masse de l'empire anglo-indien.

L'Angleterre, dans sa surveillance jalouse de nos faits et gestes, ne s'est pas un instant trouvée en défaut. L'annexion brutale de la Birmanie, en 1886, fut sa réponse à notre prise de possession du Tonkin ; depuis ce moment elle a, par un travail lent et continu, développé son action sur la haute Birmanie, les Straits Settlements, le Siam et les États Shans. Enfin, elle avait tourné ses vues vers le Yunnan.

Il était donc nécessaire de parer à l'éventualité, redoutable pour nous, d'une mainmise de l'Angleterre sur cette dernière province qui, par sa situation géographique, commande littéralement le Tonkin. La prépondérance de notre rivale eût constitué une perpétuelle menace pour notre Indo-Chine, et, en la devançant au Yunnan par notre pénétration hardie, en prenant l'initiative de créer dans ce pays une voie ferrée le reliant au Tonkin, nous avons bien plus écarté un danger qui devenait imminent que pris une position menaçante à son égard.

Mais ce n'est pas tout et voici maintenant qu'à ce péril ancien s'en ajoute un nouveau : le réveil ou la coalition possible des jaunes.

Nous devons donc nous fortifier plus solidement encore, et notre suprématie au Yunnan devient une nécessité absolue.

Le *Yunnan* doit son nom chinois, qui signifie « pays au midi des nuages », à sa position géographique. Au midi des nuages il est en effet, au midi des nuages amoncelés sur les hauts sommets du Thibet.

Ces sommets, avec ceux de l'*Himalaya*, les plus élevés du globe, attirent en quelque sorte les nuages lorsque, en été, les océans du sud, surchauffés, s'évaporent et que les vapeurs, par une loi physique bien connue, tendent à s'élever vers les régions froides de l'atmosphère. Dans le cas présent, c'est sur les sommets thibétains que ces vapeurs chaudes se dirigent, et là elles s'entre-choquent avec les nuées froides qui flottent sur les cimes; il en résulte de formidables orages, et des pluies diluviennes s'abattent sur les plateaux, donnant naissance aux plus grands fleuves d'Asie.

Du Tonkin, le Yunnan s'étend jusqu'au pied de ces hautes montagnes. Leur voisinage et l'altitude du pays, qui compense sa latitude, le font jouir d'un

climat exceptionnel, très doux, comparable en bien des points à celui de la Provence.

Et c'est précisément à cause de son climat que cette province, hinterland naturel de l'Indo-Chine française, a tant d'importance pour nous.

En effet, si à l'extrémité sud de notre Cochinchine, par 8° de latitude, nous trouvons la flore équatoriale, — la gutta-percha, le caoutchouc, — au Yunnan, par 25° de latitude seulement, mais à des altitudes variant entre 1,300 et 3,000 mètres, c'est la flore de France — chênes, bouleaux, châtaigniers, etc. — que nous rencontrons, après avoir vu défiler successivement, au Laos, en Annam et au Tonkin, tous les échantillons de la flore tropicale.

A cette diversité de productions naturelles échelonnées à si faible distance, viennent s'ajouter d'abondantes richesses minières dont nous sommes encore loin de connaître toute l'importance, et il y a, dans cet ensemble, de grandes espérances pour l'avenir.

Aussi, quand nous aurons affirmé notre prépondérance économique au Yunnan par l'ouverture de notre voie ferrée, serons-nous, après les Anglais, les mieux partagés en Asie et en excellente position pour nous y maintenir et nous y développer.

En effet, la Mandchourie offre à l'activité des Russes un admirable champ d'action ; mais la similitude de ses productions naturelles avec celles de la Russie, sous une même latitude, offre certainement

moins de chances de transactions d'un point à l'autre — c'est une loi économique indiscutée — que les échanges du nord au sud, et la Mandchourie est surtout, pour la Russie, une voie d'accès vers la mer libre.

Le Chan-toung, pour l'Allemagne, est rempli de promesses minières; sa population très dense offre à la surproduction industrielle allemande des débouchés certains. Mais, d'une part, la proximité du Japon, et l'éloignement de l'Allemagne, d'autre part, rendront pour nos voisins d'outre-Rhin la situation difficile et précaire. Et je prévois pour le Chan-toung un avenir économique brillant, mais éphémère.

Le jour n'est pas éloigné où les Chinois, comme les Japonais, plus lentement que ceux-ci — mais sûrement, qu'on n'en doute pas — cesseront d'être des consommateurs pour l'Europe et l'Amérique, et deviendront, à leur tour, producteurs, pour satisfaire leurs propres besoins d'abord, et se faire ensuite, hélas! exportateurs. Lorsque cette heure aura sonné, le Chan-toung allemand ne sera plus.

Car le pullulement des races chinoises est tel que l'on ne peut pas prévoir l'hypothèse d'un Chan-toung colonie de peuplement, où les Allemands s'établiraient aux dépens des Célestes, comme certaines nations l'ont pu faire aux siècles passés au détriment des Incas ou des Peaux-Rouges.

De telles craintes ne peuvent être exprimées au sujet de l'Indo-Chine, dont les populations sont en

général beaucoup plus clairsemées et parmi lesquelles un grand nombre d'aborigènes ne sont point arrivés au degré de civilisation des Célestes.

Une des plus graves questions qui se posent est de savoir si les indigènes seront nos auxiliaires ou nos ennemis.

Sans hésiter, l'on peut répondre que cela dépendra exclusivement de nous; mais il est permis d'ajouter que depuis quelques années nous avons sans cesse travaillé à nous concilier les populations indo-chinoises et que, de jour en jour, notre conduite envers les indigènes s'améliore; elle est aujourd'hui vraiment tutélaire et ils s'en rendent parfaitementcompte.

Ils se rendent compte surtout de la différence radicale entre leur état actuel et la vie misérable qu'ils menaient avant notre venue. Nous les avons trouvés pressurés par des mandarins cupides, en butte aux exactions et aux iniquités les plus atroces, sans cesse en alarmes, vivant au jour le jour dans l'insécurité la plus absolue du lendemain.

Nous leur avons tout d'abord assuré la paix, ce qui est le plus grand des bienfaits. Puis, le pays s'est transformé, la vie est devenue meilleure et plus facile pour eux. On a dit, il est vrai, que pour amortir les dépenses d'intérêt général les impôts avaient augmenté dans des proportions excessives. Mais on a omis d'ajouter que si, d'une part on prélevait sur eux quelques millions de plus par an, d'autre

part on dépensait exactement dix fois plus en travaux publics et privés, ce qui revient à dire que, dans l'ensemble, on rendait au pays cent francs quand on lui en avait pris dix.

La conception humanitaire que nous avons de la colonisation est bien différente de celle des Anglo-Saxons, exclusivement utilitaire, et si l'on établit un parallèle entre nos colonies et celles des Anglais, par exemple, en est forcé de constater combien est dure, par rapport à la nôtre, la manière d'opérer de ceux-ci.

Au point de vue de l'hygiène des agglomérations urbaines, nous faisons largement tout le nécessaire. Eux, pour ainsi dire, rien. Pour l'assistance publique, la préservation des épidémies, même différence. Ici, des soins éclairés, un souci constant d'écarter tous les dangers; là une négligence coupable et des mesures partielles insuffisantes contre les famines et autres fléaux que l'on s'habitue trop facilement à considérer comme endémiques.

Aussi je reste bien convaincu que nos Cambodgiens, Laotiens, Annamites ou Tonkinois, s'ils ne « nous aiment pas encore comme des frères », hésiteraient cependant à faire défection demain, si l'occasion s'en présentait, et à se jeter dans les bras de nos rivaux, blancs ou jaunes.

Jaunes surtout, car en Annam on est fixé sur la douceur des procédés de la domination chinoise. Quand elle s'exerça sur ce malheureux pays, ce fut une série effroyable de calamités de toutes sortes,

pillages, tueries, dont l'abominable souvenir est resté gravé dans leurs mémoires, et j'imagine que l'idée d'une domination japonaise serait accueillie plutôt avec froideur par nos Annamites qui ne se laissent certainement pas prendre aux manières cauteleuses des Nippons et se résoudraient difficilement à lier partie avec eux.

Des impôts arbitrairement perçus, une justice vénale, une administration corrompue, voilà ce que la France a trouvé en Indo-Chine. L'ordre a remplacé l'anarchie, et si quelques pratiques nouvelles pour eux ont froissé les indigènes à notre contact, il est indéniable que dans l'ensemble ils ont plutôt à se louer de notre domination.

Les Français d'avant-garde avaient la main dure; mais les abus ont été réprimés, et une magistrature vigilante a su, malgré l'impopularité qui s'attachait à cette ingrate besogne, affirmer hautement l'égalité de tous devant la loi et se porter plutôt du côté du faible. Depuis quelques années, le mot d'ordre a été donné de travailler à nous faire aimer plus encore qu'à nous faire craindre, et la santé morale du peuple vaincu y a beaucoup gagné.

On a reproché aux militaires d'avoir, par leurs procédés, retardé considérablement la pacification de l'Algérie. Pareil reproche ne peut être fait à ceux de l'Indo-Chine, où l'on a évité tant qu'on a pu l'effusion du sang et où des Gallieni et des Pennequin ont pacifié telles frontières ou tels territoires plus par

leur habile diplomatie ou leurs bons procédés, que par la force de leurs armes. On ne saurait trop les en louer.

D'autre part, les mœurs coloniales se sont policées; nous ne donnons plus aux indigènes certains spectacles fâcheux qui eussent bientôt provoqué une démoralisation générale. Tels gouverneurs généraux ont montré de très nobles exemples personnels et encouragé la vie de famille autour d'eux. C'est là un point essentiel, car l'exemple venu d'en haut fait rapidement traînée de poudre dans toute l'échelle sociale, et de simples irrégularités de tenue observées chez les grands chefs, tout à fait vénielles dans la métropole, ont aux colonies des conséquences désastreuses sur la moralité générale.

Si donc nous savons garder l'estime des indigènes, leur imposer le respect et gagner leurs sympathies, nous pouvons espérer les voir nous demeurer fidèles et repousser les offres de ceux qui chercheraient à pactiser avec eux contre nous. Et puisque aujourd'hui c'est la ligne de conduite adoptée et que les premiers résultats en sont bons, poursuivons notre œuvre méthodiquement et sans faiblesse. Un grand programme de travaux publics a été conçu. Le pays entier, du nord au sud, doit être desservi par la voie ferrée. De grands travaux d'hydraulique agricole qui mettront à la disposition des indigènes d'immenses superficies de territoires aujourd'hui incultes sont amorcés. La

navigabilité des rivières et l'outillage des ports maritimes sont en voie d'amélioration.

Poursuivons activement tous ces grands travaux qui honorent le génie français. Que la métropole donne avec confiance son concours financier, quand on y aura de nouveau recours. La France, si généreuse avec les autres nations, si prompte à placer ses capitaux dans leurs fonds d'État, ne saurait se refuser à l'ensemencement de son propre champ.

Tout en travaillant au développement économique de notre colonie, ayons le souci de sa défense. Profitons du répit que nous donnera l'affaiblissement forcé du Japon à la suite de la guerre actuelle pour la préparer et la rendre efficace.

Et lorsque la locomotive française circulera de Saïgon à Yunnan-sen — et il faut que ce soit chose faite avant que les Japonais se soient remis des conséquences de la guerre — notre possession indo-chinoise pourra envisager sans inquiétude toutes les éventualités.

En effet, le Yunnan lui assurera une certitude de ravitaillement en viande de boucherie, céréales, etc., avantage capital en temps de guerre, les communications maritimes devant être vraisemblablement coupées dès le début des hostilités. En outre, la création de sanatoires sur les plateaux yunnanais doublera la force de résistance des troupes indo-chinoises qui pourront réparer périodiquement leurs forces à l'air

pur des montagnes, en temps de paix, et où blessés et convalescents trouveraient un refuge assuré le cas échéant.

La France, poursuivant alors en sécurité son œuvre humanitaire de civilisation, exercera sur ce vaste empire une domination bienfaisante. Son prestige dans le monde s'en trouvera considérablement accru et les profits légitimes qu'elle peut en attendre seront pour elle de puissants facteurs de prospérité économique.

VOYAGE AU YUNNAN

Chargé, par le gouverneur général de l'Indo-Chine, d'une mission spéciale au Yunnan, j'ai parcouru ce pays du nord au sud et de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du Tonkin au Thibet et de la Birmanie au Se-tchouen.

Voulant aussi faire l'étude comparative des relations commerciales de cette province avec la Birmanie anglaise d'une part, — et d'autre part, avec le Se-tchouen et les provinces centrales de l'Empire du Milieu, j'ai réglé mon itinéraire de manière à parcourir successivement les trois grandes voies convergeant vers le Yunnan.

Du Tonkin, j'ai gagné Yunnan-sen par la route dite de l'ouest; de cette capitale, je me suis dirigé vers le Se-tchouen et j'ai descendu le fleuve Bleu jusqu'à Shangaï pour revenir par mer à Rangoon, traverser la Birmanie, rentrer au Yunnan occidental par la frontière anglaise et atteindre Tali-fou.

De ce point, j'ai fait un crochet au nord pour explorer une région fort intéressante au point de vue

commercial et scientifique. Au nord de Tali, en effet, dans ce que l'on peut appeler le Yunnan thibétain, j'ai pu étudier les échanges présents et à venir, entre le Yunnan et le Thibet et relever le cours du haut Yang-tse-kiang (fleuve Bleu) dans sa partie encore inconnue.

Revenu de cette excursion dans le nord, j'ai passé une seconde fois par Tali-fou, d'où je me suis dirigé vers Yunnan-sen pour rentrer au Tonkin par la route de l'est.

Là se terminait le voyage d'études. Pour le retour, j'ai choisi une voie nouvelle pour moi et dont la connaissance présente un haut intérêt. Du Tonkin, en passant par Hongkong, Shangaï, Tientsin et Dalny, j'ai rejoint le Transsibérien, qui m'a ramené à Paris.

C'est mon journal de route que je vais transcrire ici, impressions et observations notées au jour le jour sur l'infinie variété des choses vues.

Mon but est de réunir le plus grand nombre de renseignements de première main, susceptibles d'être mis à profit par ceux qui étudieront le Yunnan ou y voyageront.

Je sais ce qu'un ouvrage ainsi conçu perd en esthétique, mais je crois qu'il y gagnera en intérêt pratique, et le souci de faire œuvre utile me semble devoir passer avant celui de faire œuvre littéraire.

Je commencerai mon récit à mon entrée en Chine, passant sous silence l'admirable traversée de Marseille à Saïgon, si souvent et si éloquemment décrite, les heures exquises vécues dans cette ville de toutes

les séductions, le joyau de l'Extrême-Orient ; et enfin Hanoï, où le génie colonisateur français s'est épanoui en si peu d'années, faisant surgir une ville moderne, bien française par l'ordonnance artistique de ses rues et de ses monuments, ville blanche et gaie que le voyageur quitte à regret.



Page 5.

NOTRE JONQUE REMONTANT LE FLEUVE ROUGE



Page 23.

UNE RUE DE LA VILLE CHINOISE DE MONG-TSE

EN ROUTE

Lao-Kay, 3 mai.

Nous voici à la frontière de Chine.

Le fleuve Rouge roule ses eaux grasses entre deux rives couvertes d'une luxuriante végétation tropicale, et c'est lui que nous remonterons en jonques jusqu'à Man-hao, pour pénétrer au Yunnan.

Chacun a décrit la jonque à sa façon, suivant sa bonne humeur ou son tempérament. — A la vérité, c'est un moyen de locomotion plutôt lent, mais plein de charme.

Les jonques usitées sur le fleuve Rouge, entre Man-hao et Lao-kay, sont des embarcations longues et légères, qui ne rappellent en rien les sampans ventrus des deltas tonkinois. Ce sont plutôt de grandes pirogues, des lévriers d'eau, destinés à lutter contre un fleuve hostile, entrecoupé de rapides qui seront franchis très péniblement, surtout aux eaux basses. A ce moment, il faudra souvent haler sur les galets, au milieu des eaux tumultueuses, l'embarcation devenue traîneau.

L'avant de la jonque est réservé à l'équipage composé généralement de six rameurs. La partie cen-

trale, recouverte d'un toit en forme de cabane, devient le gîte du passager, et l'arrière est réservé à la cuisine commune.

C'est là que notre boy tient ses assises et qu'il s'efforce de nous préparer, pour nous prouver ses connaissances culinaires, des plats plus ou moins savants, selon des formules plus ou moins françaises.

L'art culinaire est très en honneur dans nos colonies. C'est même une de leurs caractéristiques, et la grande préoccupation des boys annamites et tonkikinois est de s'initier aux secrets et tours de main des *chefs* qui ont fait école dans la colonie.

Les ressources sur le fleuve sont variées : poisson, gibier d'eau, et, de temps en temps, quelque poule sauvage délicate et savoureuse, que nous réussissons à surprendre, le soir, rôdant autour des villages.

A la montée, les amateurs ont, en effet, tout le loisir de faire parler la poudre, soit le matin, pendant l'interminable déjeuner des matelots, soit pendant les nombreuses haltes méridiennes, ou au passage des rapides ; enfin le soir à l'arrivée au gîte d'étape, heure la plus favorable pour la chasse des poules sauvages.

Remontant un courant presque toujours violent, la jonque n'avance que très lentement, quand elle n'a pas pour elle le vent arrière, le seul qu'elle puisse utiliser avec sa voile carrée, l'étroitesse du fleuve, qui ne permettrait pas de tirer des bordées, rendant inutile tout autre gréement.

Les matelots connaissent bien le régime des vents, et souvent ils s'attardent pendant des heures dans une inertie irritante pour le voyageur, tout simplement parce qu'ils attendent la brise qui leur fera franchir en quelques minutes des distances qu'ils n'auraient parcourues que très péniblement et très lentement à la perche ou à l'aviron.

Aussi convient-il de s'armer de patience et surtout de bien se garder d'intervenir dans la direction des détails du voyage, car on s'expose à commettre de fréquentes injustices et à exiger des efforts inutiles, en forçant l'équipage à marcher quand même tout le jour durant, sans se préoccuper du vent.

C'est une question d'humanité, et, en fait, on ne gagne pas un jour ni même une heure, car les matelots mécontents travaillent de moins bon cœur aux passages difficiles, et s'arrangent toujours, d'ailleurs, pour s'arrêter aux points fixés en quelque sorte d'avance, points où ils retrouveront les jonques avec lesquelles ils s'efforcent de voyager de conserve afin de s'aider réciproquement aux passages des rapides.

J'ai souvent entendu formuler des récriminations contre les matelots chinois du fleuve Rouge. Pour ma part, je n'ai eu qu'à me louer d'eux dans toutes les circonstances où j'ai eu à les employer; c'est évidemment parce que je m'efforçais d'être bon et juste, et que je leur laissais diriger leur petite affaire à leur guise, sans m'ingérer dans des détails de navigation qu'ils connaissaient bien mieux que moi.

Le fleuve coule entre des rives assez escarpées, couvertes d'une végétation exubérante et folle. C'est

la forêt vierge avec ses entrelacements de bambous et de lianes, qu'on ne peut se lasser d'admirer. Les bananiers sauvages étoilent de leur élégant feuillage les sombres masses des halliers; les bambous lancent leurs frondaisons printanières en volutes capricieuses au-dessus de cet océan de verdure que dominent, de distance en distance, les géants de la forêt : faux cotonniers, pour la plupart, atteignant des proportions formidables, sous ce climat de serre chaude.

Man-hao, 16 mai.

La traversée de Lao-kay à Man-hao dure six jours en moyenne, quelquefois plus, rarement moins.

Des précautions contre la fièvre des bois sont à prendre dans cette région, et la quinine préventive est tout à fait indiquée. J'en fais prendre régulièrement à nos hommes, nous en prenons nous-mêmes, et tout notre petit monde se trouve bien de ce régime. Pas un malade à la *visite,* l'entrain et la bonne humeur règnent dans notre petite tribu errante.

A Man-hao, où nous arrivons le soir du sixième jour, nous avons vite passé marché pour les dix mulets qui nous sont nécessaires pour nous transporter, nous et nos bagages, jusqu'à Mong-tse. Pas de formalités de douane à remplir, parce que nous avons fait le nécessaire à Lao-kay; tout se passe très bien : un petit pourboire aux hommes d'équipage, dont nous sommes très satisfaits, les met tous en joie.

Presque aussitôt je recueille un témoignage de la reconnaissance de ces braves gens, que certains auteurs d'esprit chagrin représentent comme rigoureusement fermés à ce sentiment.

Effectivement, je croise à Man-hao le malheureux marcheur Robin. Il descend du Yunnan, exténué, sans ressources, et je prie mes barquiers de le prendre à leur bord pour le descendre à Lao-kay.

Sans la moindre hésitation, et sans rien demander pour le prix du passage, ils l'acceptent, pour me remercier, disent-ils, de la bonté que je leur ai témoignée. Au moment du départ seulement, je leur ai donné une gratification de deux piastres pour les dédommager de l'hospitalité offerte à notre infortuné compatriote. Il est mort quelques semaines après, ce malheureux Robin, dans un poste quelconque de la brousse tonkinoise ; mais aussi quelle sottise d'entreprendre de pareils tours de force, aussi inutiles que dangereux ! Quelle responsabilité pour les journaux qui font de la publicité à ces entreprises funambulesques : tours du monde à pied — sans argent — à bicyclette — en brouette — que sais-je? Efforts stériles de pauvres diables qui cherchent plus encore à gagner la forte somme qu'à faire parler d'eux.

Le pauvre Robin a payé de sa vie sa témérité folle. Il n'a pas touché la fameuse prime de dix mille francs qu'il voyait luire de loin, comme un phare brillant sur sa sombre route. Jamais je n'oublierai l'accent avec lequel il m'en parla quand je le rencontrai sur les bords du fleuve Rouge.

Il avait encore de grandes difficultés à vaincre

pour accomplir son programme. Il s'en rendait bien compte, mais « voyez-vous, me disait-il, j'y arriverai : il faut que j'y arrive. Songez donc, dix mille francs! Avec ça, je serai tranquille... J'achèterai une petite maison et je vivrai heureux jusqu'à la fin de mes jours! »

Sa voix s'enflait quand il prononçait le chiffre fatidique; son œil brillant de fièvre luisait d'une convoitise ardente, et son pauvre corps décharné était secoué d'un frisson quand il évoquait cette vision passée à l'état de hantise, d'idée fixe.

17 mai. — Au matin, les chevaux et mulets loués arrivent et les mafous (muletiers) organisent les charges.

Nous avons déballé nos selles et harnaché nos petits mulets yunnanais. Dans nos fontes, les instruments d'observation, baromètre, thermomètre, boussole, lorgnettes, jumelles photographiques. Dans nos besaces, un peu de linge de rechange afin de n'être pas pris au dépourvu si, après une averse à l'arrivée à l'étape, la caravane de mulets se trouve en retard; quelques vivres pour le déjeuner, quelques cartouches en prévision des perdreaux ou faisans imprudents qui voudront bien se laisser occire pour mettre en valeur les talents de notre cuisinier; quelques flacons pour l'entomologie, un marteau de géologue et une petite trousse de pharmacie, voilà pour les bagages indispensables qui ne nous quitteront plus. Un mulet pour la tente, un autre pour la literie, deux lits de camp avec matelas, couvertures, mous-

tiquaires, etc., car nous sommes deux : Mme Courtellemont a voulu m'accompagner dans ce long voyage, préférant aux incertitudes et aux angoisses, qui sont le lot de la femme de l'explorateur restée au logis, la dure mais saine vie du voyage.

Au Yunnan, les muletiers ont coutume de faire toujours les mêmes trajets; hommes et bêtes connaissent les sentiers, les auberges où l'on s'arrêtera et font en quelque sorte machinalement la route. — De plus, les animaux sont habitués à la nourriture en usage dans les pays traversés et qui varie beaucoup dans la province, d'une région à l'autre. En dehors de la paille hachée, qu'on leur donne à discrétion pendant la nuit, chevaux et mulets reçoivent une ration de fèves ou de maïs, rarement d'orge. En changeant d'alimentation et même quelquefois simplement d'herbages, les animaux tombent souvent malades. Aussi est-il fort difficile de décider les muletiers à faire un autre trajet que celui auquel ils sont accoutumés.

Les mulets qui nous mèneront de Man-hao à Mong-tse ne dépasseront pas ce point, et c'est une autre caravane qu'il faudra organiser pour gagner Yunnan-sen.

Cependant, il n'est pas impossible de décider des muletiers à accepter une combinaison au mois. On a, dans ce cas, l'avantage de diriger une petite troupe bien homogène qu'on a dans la main, accoutumée à vos habitudes. — Il est vrai, d'autre part, qu'avec des hommes ignorant la route et les auberges à choisir, on perd bien des avantages. Je conseillerais

donc au voyageur de se conformer tout simplement aux usages du pays.

Les muletiers yunnannais sont très habiles. Les bâts employés sont très ingénieux et permettent un chargement et un déchargement rapides. Deux hommes suffisent à l'opération, et si l'on a la précaution d'avoir des colis peu encombrants, on passe partout sans difficultés ni accidents.

La charge est assujettie sur un bâti en bois qui vient s'adapter sur le bât, également en bois, et par conséquent rigide, qui épouse la forme du dos de l'animal pour lequel il a été spécialement construit. Il tient ainsi en équilibre, sans le secours d'aucune sangle; une courroie sur le poitrail et une forte croupière le maintiennent seulement aux montées et aux descentes.

Arrivé à la halte ou à l'étape, il suffit aux muletiers de dégager du bât proprement dit le bâti portant la charge; pour recharger, il n'aura qu'à le remettre en place. — Aussi, chargements et déchargements sont-ils exécutés en un tour de main.

La première étape en quittant Man-hao est courte, mais dure. Du fleuve Rouge, qui coule à 150 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, il faut s'élever à 1,800 mètres, par un méchant sentier de montagne, en zigzags, mal pavé de grandes dalles disloquées, qu'on a très justement appelé l' « escalier des dix mille marches ».

Il est midi quand nous quittons Man-hao. Deux cent cinquante mulets chargés partent en même temps que nous. Péniblement, ils se hissent d'une

marche à l'autre, tels de laborieuses fourmis, pliant sous des charges disproportionnées. De temps en temps, une bête s'abat, mais la disposition ingénieuse de la charge empêche celle-ci d'écraser l'animal; soulagé momentanément de son fardeau qui, supporté par les montants du bâti, forme pont au-dessus de son échine, le mulet fait librement l'effort nécessaire pour se relever et y parvient quelquefois. Mais, le plus souvent, il culbute sa charge et, après une poursuite plus ou moins comique, les muletiers l'atteignent enfin et replacent le lourd fardeau sur son dos meurtri.

Et l'ascension reprend, torturante pour les pauvres bêtes.

Le sentier monte en lacets pendant une heure, sans interruption, sur le flanc de la montagne qui domine le fleuve. Du sommet, nous jetons un dernier coup d'œil en arrière sur ce fleuve Rouge qui serpente à nos pieds.

A l'horizon, des montagnes d'un bleu de cobalt intense, sur lesquelles flottent quelques vapeurs légères. C'est le Tonkin, que nous quittons pour de longs mois; et, sans que nous cherchions à nous en défendre, une émotion nous gagne. C'est une France déjà lointaine, ce haut Tonkin, mais c'est encore la France — et ce dernier regard jeté sur les avant-postes où flottent nos trois couleurs est gros de regrets, plein des incertitudes de l'inconnu de demain — mais aussi d'espérance du retour après le devoïr accompli, après les services rendus, peut-être, à ces chères couleurs...

Au fur et à mesure que nous nous élevons, les coups d'œil splendides se succèdent. Une fraîcheur délicieuse a remplacé les vapeurs chaudes du fleuve Rouge, la végétation change comme par enchantement : voici la flore de France.

Je ne m'attarderai pas à décrire la route de Man-hao à Mong-tse, aujourd'hui franchie en deux étapes. Dans quelques mois, quand le chemin de fer atteindra Lao-kay, elle ne sera plus guère suivie. C'est en remontant la vallée du Nam-ti que l'on se rendra, en quatre étapes en quelques heures.

Aussi bien ce trajet était-il monotone, assez triste même, par suite de l'impression pénible ressentie à voir peiner sans répit les pauvres bêtes chargées, en continuelles escalades ou en dégringolades plus pénibles encore.

L'accoutumance viendra, pour nous, qui rencontrerons chaque jour des montagnes aussi escarpées s'élevant devant nous, sur lesquelles il nous faudra grimper patiemment, pour en redescendre plus patiemment encore.

Les mulets marchent librement; plusieurs caravanes allant dans la même direction se mêlent. Nos soldats chinois d'escorte ne nous escortent plus — et ils ont bien raison, ces bons soldats. Contre qui nous garderaient-ils dans ce pays, paisible s'il en fut?

Nous marchons de compagnie avec un convoi officiel de dix-huit mille piastres qui monte à Mong-tse sous la conduite de M. Downie, du service des travaux publics de l'Indo-Chine. Pas plus que les autres,

ces mulets précieusement chargés ne marchent groupés.

Nous arrivons à Yao-tao à quatre heures et demie. C'est un désordre et un tohu-bohu général ; les mulets entrent par groupes suivant leurs habitudes, à leur gré, dans l'une des deux auberges du village. Les caisses de piastres, nos bagages, les marchandises des différents convois, tout cela est embrouillé, dispersé, au petit bonheur. Les soldats d'escorte partent fumer l'opium, les muletiers hachent la paille, les boys préparent le souper et montent les lits de camp dans le grenier qui nous servira de dortoir. — Personne ne songe aux voleurs, personne ne se préoccupe de garder les caisses de piastres déposées un peu partout, dans les cours ou sous les hangars. Je suis ravi de la confiance, de la sérénité dont font preuve des hommes de l'expérience de M. Downie, qui la connaît, la route, — et la brousse, et les Chinois. Vrai type de ces bons Français d'avant-garde, toujours souriants et dont le caractère contraste si heureusement avec celui de certains Tartarins aux allures de matamores, aux moustaches hérissées, bien souvent plus « froussards » que « broussards (1) » cependant...

Après une nuit de fraîcheur délicieuse, passée dans notre grenier, nous voici debout à quatre heures du matin. Dans la nuit, les feux s'allument, les préparatifs de départ commencent : le déjeuner cuit, les lits sont pliés, les sacs refermés, les charges assujetties,

(1) Nom familièrement donné, au Tonkin, aux habitués de la brousse.

nos chevaux sellés, l'aubergiste est payé. Enfin, voici terminé tout ce petit travail matinal de la mise en route qui se renouvellera chaque jour de notre vie nomade, des mois durant. Mais il pleut, et les hommes s'attardent au premier repas du matin, espérant une embellie. Elle se produit à sept heures. En selle!

Le pays est très accidenté et très pittoresque. Dans les fonds des vallées, quelques rizières; sur les bords du sentier, des pêchers, des ceps de vigne sauvage. Nous sommes bien en Chine : paysans et paysannes sont vêtus de cotonnades bleues; ce n'est plus la couleur marron, chère aux Tonkinois, couleur triste du « cunao (1) » qui donne aux populations un air de sévérité un peu déplaisant. Vivent les paysans bleus! Les rizières en sont piquées de gaieté, de lumière et de vie.

L'ascension continue. Nous voici à deux mille mètres, au col qu'il nous faut franchir pour descendre sur la plaine de Mong-tse. A partir de ce col, rien ne vient plus rappeler la flore tropicale; nos chevaux foulent aux pieds des violettes, des fraises des bois et presque toutes les fleurettes de notre pays de France. Des champs de blé, d'avoine, d'orge, tout vient confirmer le changement radical de climat.

On a dit que l'altitude est une latitude en hauteur. C'est pour cette raison — et aussi grâce à sa situation géographique — que le Yunnan, avec ses hauts plateaux et ses montagnes s'étageant au-dessus de treize cents mètres, jouit d'un climat tout à fait privi-

(1) Cunao, faux gambier, racine tinctoriale.

légié, malgré sa latitude; climat en bien des points comparable, par sa douceur, à celui de notre Provence ou de l'Italie septentrionale.

A quatre heures et demie, nous arrivions au petit village de San-thaï, et comme je veux herboriser, faire une petite chasse aux insectes, observer à loisir les cultures maraîchères et potagères, nous décidons de ne pas pousser ce soir jusqu'à Mong-tse.

Il n'y a pas d'auberge, mais un simple hangar pour les mulets. Les voyageurs n'ont pas coutume de s'arrêter ici. Bah! nous coucherons dans le vestibule. Nous installons les charges de nos mulets en rempart pour nous séparer des soldats qui, faute d'autre logement, passeront la nuit près de nous.

Nous dînons de quelques abricots et de riz bouilli, frugal repas en vérité. Mais, en revanche, quelles délices n'éprouvons-nous pas à respirer l'air pur du soir dans les jardins! Quelle joie de se rassasier d'air frais, après les lourds effluves chauds du Tonkin! L'impression de bien-être que nous ressentons rendra certainement la vie à plus d'un convalescent, quand un sanatorium sera créé sur ces plateaux yunnannais où viendront se refaire les anémiés des plaines basses ou des brousses tonkinoises.

Au réveil, par un temps très doux, nous reformons notre petite caravane pour gagner Mong-tse que nous apercevons, à quelques kilomètres, là-bas, dans la plaine.

A peine en route, une surprise bien agréable et assez inattendue : une bande joyeuse de cavaliers et d'amazones vient à notre rencontre. C'est le D[r] Bar-

bezieux avec son aimable famille, que M. Downie a prévenus hier soir de notre arrivée. Ils sont venus au-devant de nous, en promenade matinale.

Nous cheminons de compagnie dans des sentiers ombreux et embaumés de floraisons printanières. Les églantiers abondent, entremêlés de clématites. De plus en plus, la flore nous rappelle la France. Quel contraste avec les rives du fleuve Rouge!

La plaine de Mong-tse, par 1,400 mètres d'altitude, est le premier échelon de ces plateaux et de ces lacs yunnannais qui, successivement, s'étagent vers le nord-ouest, jusqu'à Li-kiang-fou. Tout ce pays jouit d'un climat tempéré : pas d'hiver rigoureux arrêtant la végétation et pas de fortes chaleurs l'été, surtout au fur et à mesure qu'on s'élève. Aussi l'agriculture se trouve-t-elle tout naturellement favorisée par un climat aussi avantageux, et, dès Mong-tse, nous trouverons en abondance fruits et légumes de France. Hier, à San-thaï, c'étaient des abricots ; aujourd'hui, ce sont des prunes, un peu aigrelettes, il est vrai, car les Chinois n'apprécient que les fruits cueillis avant maturité complète et, au surplus, les gens du Yunnan sont de piètres horticulteurs : pas de taille, pas de greffage, aucun soin spécial.

Nous traversons quelques petits villages, des vergers. Enfin, voici la petite cité européenne de Mong-tse. L'hospitalité nous est offerte dans un des pavillons du Service des Travaux publics de l'Indo-Chine.

La concession française comprend les bâtiments construits par les Travaux publics, qui ont des affectations diverses, puis le bureau de poste, l'hôpital,

— un peu plus loin, la maison de la Compagnie lyonnaise indo-chinoise, — enfin, les locaux destinés à loger le personnel du chemin de fer pour lequel Mong-tse est un point de ralliement. Contigus aux bâtimenfs des Travaux publics, que protègent deux petits blockauss, se trouvent le Consulat de France et les Douanes impériales, habités par des Européens. Tout cela est dispersé un peu au hasard, dans la plaine, sans plan d'ensemble.

Le gouvernement général de l'Indo-Chine a fait de grands sacrifices pour développer avec activité l'expansion française au Yunnan. La création d'un hôpital, base d'un futur sanatorium, a été décidée. Déjà, une clinique gratuite à l'usage des Chinois fonctionne régulièrement et donne d'excellents résultats. Un bureau de poste, relevant du service indo-chinois, a été ouvert. Les ingénieurs des travaux publics détachés au contrôle du chemin de fer, et un certain nombre d'agents techniques résident à Mong-tse. Malheureusement, toute cette petite colonie, encouragée à multiplier ses efforts par le gouvernement de l'Indo-Chine, se voit d'autre part en butte aux tracasseries de l'agent du ministère des affaires étrangères qui, de Yunnan-sen, prétend tout régenter. Hanté de l'idée fâcheuse que nous avions tort d'essayer de nous implanter au Yunnan, et redoutant aussi les conséquences de ses fautes et de ses maladresses de 1899 et de 1900, tout lui est suspect ; il voit des difficultés ou des dangers partout.

Aussi, une atmosphère de tristesse et d'incertitude pesait-elle sur Mong-tse lorsque nous y passâmes.

Toutes les bonnes volontés y étaient annihilées, toutes les initiatives paralysées.

On ne saura jamais assez le mal qu'a fait à la cause française, dans ce beau pays de Yunnan, ce fonctionnaire fantasque et maladroit qu'un ministre de parti pris, voulant faire prévaloir sa politique d'abstention et d'effacement, soutient envers et contre tous, malgré l'évidence des fautes qu'il accumule et, entre toutes, la plus grave, sa malencontreuse retraite de 1900, si injustifiée dans son principe et si lamentable dans ses détails et dans ses conséquences.

Car on a fait enfin justice, dans le monde politique et parlementaire, de cette légende qui s'était créée autour des événements de 1900 (1). « On avait longtemps considéré l'évacuation du Yunnan comme un épisode héroïque et une mesure nécessaire. » On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien et que, seuls, les agissements de notre consul avaient surexcité contre lui — et contre lui seul — l'animosité des mandarins; qu'il avait, fort mal à propos, envenimé un conflit qui n'avait aucune connexité avec les troubles boxers de Pékin et qu'il n'était nullement nécessaire de faire évacuer le Yunnan par tous nos nationaux.

De tous les témoignages recueillis auprès des acteurs ou des témoins oculaires, de la lecture attentive des documents officiels et de celle des rapports de M. François lui-même, il me paraît indéniablement résulter — et c'est l'opinion admise aujourd'hui

(1) René Millet, *Revue politique et parlementaire.*

— que toute cette malheureuse affaire aurait facilement pu être évitée.

M. François, dès son arrivée au Yunnan, en 1899, avait eu des démêlés bien inutiles avec les autorités locales. Il les décrit lui-même, d'ailleurs, avec une innocente candeur que, seule, une grande ignorance des choses chinoises peut expliquer. Sa prétention d'être reçu avec des honneurs que ne justifiait pas la modestie de son grade, ses exigences en matière de logement, que les Chinois, en réalité, ne lui devaient à aucun titre, sa prise de possession brutale et illégale d'un bâtiment officiel pour son installation, en représaille du dédain injurieux dont il se prétendait victime, et, enfin, ses allures d'explorateur armé de pied en cap, dans un pays si pacifique, tout avait contribué à le rendre personnellement antipathique au vice-roi et aux mandarins.

L'hostilité qu'il constata lors de son voyage du Yunnan au Tonkin était donc toute personnelle et ne visait que lui. Il n'en eut pas conscience et rendit responsables d'une situation qu'il était seul à avoir créée, nos projets de pénétration et, surtout, celui du chemin de fer.

A son retour au Yunnan en 1900, le consul crut devoir emporter des armes avec lui ; à cela il n'y aurait pas eu grand mal s'il avait au moins montré un peu d'habileté pour les introduire. Mais, au contraire, il semble qu'il ait pris à tâche de provoquer des incidents. A Mong-tse, n'émit-il pas la prétention de faire estampiller ses caisses d'armes et de munitions par les autorités locales, alors que le devoir

strict de celles-ci était de refuser cette estampille et même de s'opposer à une introduction d'armes contraire à nos traités avec la Chine. Le tao-taï (gouverneur) les laissa cependant passer, mais informa le vice-roi et, lorsque les fameuses caisses arrivèrent à Yunnan-sen, il était bien facile de prévoir qu'elles seraient arrêtées à l'octroi, — ce qui fut fait.

Il eût été sage, alors, de demander très simplement au vice-roi d'être mis en possession de ces armes, en faisant valoir que leur petit nombre démontrait bien qu'il s'agissait en l'espèce d'une simple précaution pour le cas d'une émeute imprévue, toujours à craindre en Chine, — et qu'il ne pouvait être question, avec quelques fusils, d'une arrière-pensée quelconque d'agression ou de conquête.

M. François préféra se faire justice lui-même. Il a pris soin de nous raconter comment il se rendit à l'octroi et, le revolver au poing, fit reprendre de vive force ses caisses d'armes et ses bagages, allant, lui reproche-t-on, jusqu'à frapper au visage, de la crosse de son revolver, le mandarin de service.

Le surlendemain, après enquête, le vice-roi lui faisait sommation d'avoir à faire rapporter les armes au prétoire; quant à lui, personnellement, vingt-quatre heures lui étaient données pour quitter la ville où il venait de se rendre coupable de voies de fait répréhensibles.

Le consul crut pouvoir étendre cette sorte d'ultimatum à toute la colonie française, qu'il réunit au consulat. Après des épisodes qui, suivant le récit qu'il en fait lui-même, apparaissent plus bur-

lesques que tragiques, il décida la fameuse retraite.

Retraite vraiment peu héroïque et dont les péripéties, quelque soin qu'il ait pris de les pousser au noir, n'ont rien d'effrayant. Les tableaux à l'encre de Chine qu'il en a fait dans différentes revues ou magazines, en dehors de leur caractère littéraire, sont plus comiques que tragiques : sous bonne escorte, sans le moindre incident, sans la moindre alerte même, toute la caravane arrive à Mong-tse.

L'évacuation de ce poste était encore plus injustifiée. Elle fut néanmoins ordonnée, tant on se faisait en France une idée fausse de la situation.

Aujourd'hui, le doute n'est plus permis. Quand on considère que de tout l'Empire du Milieu, le Pétchili seul fut troublé par les Boxers en 1900, qu'aucune autre province ne bougea et que les consuls restés à leur poste, comme M. Bons d'Anty au Setchouen, M. de Marcilly et d'autres, ne furent pas inquiétés; qu'enfin, au Yunnan même, après le départ des missionnaires, les chrétiens chinois, laissés sans défense, ne furent pas molestés, pas plus d'ailleurs que les quelques missionnaires de l'intérieur, qui n'avaient pu être atteints par l'ordre de départ du consul et qui restèrent paisiblement à leur poste, on peut tenir pour certain que sans les fautes accumulées au Yunnan par notre agent, aucun incident ne se serait produit en 1900.

La ville de Mong-tse est, comme toutes les villes chinoises, enclose d'un mur d'enceinte. Les portes sont fermées le soir, et les paisibles citadins peuvent

se croire à l'abri des cambriolages nocturnes, comme aussi des coups de main que pourraient éventuellement tenter les ouvriers, plus ou moins faméliques, occupés à l'extraction de l'étain dans les mines de Ko-tié-ou. Ceux-ci, au nombre de trente mille environ, sont une perpétuelle menace pour Mong-tse.

Cette agglomération des mineurs de Ko-tié-ou — salariat malheureux avec ses grèves, ses colères, ses révoltes — constitue une rare exception dans cette Chine de petits propriétaires et d'artisans. Et c'est parce que Mong-tse est, de tout le Yunnan, le seul point exposé au danger d'un soulèvement populaire, que notre consul a commis une très grosse faute en s'opposant à l'élaboration d'un plan d'ensemble pour l'édification de la petite ville européenne — plan dans lequel l'éventualité d'une défense contre les mineurs de Ko-tié-ou aurait été prévue.

Mong-tse est la halte forcée des marchandises apportées au Yunnan par la voie du fleuve Rouge. Là, en effet, elles doivent subir la visite de la douane impériale. Des caravanes de mulets les ont apportées de Man-hao et elles repartiront dans la direction du nord ou de l'ouest, emportées par d'autres caravanes.

Tout un commerce local vit de ce trafic qui entretient par milliers des muletiers et des commerçants transitaires. Il faut alimenter bêtes et gens; les approvisionner de vêtements, de petite quincaillerie, de harnachements, de chapeaux, de chaussures, bottes ferrées ou sandales de paille. De nombreux satellites vivent autour des prétoires du gouverneur

(tao-taï), du préfet, du sous-préfet, des fonctionnaires chinois de la douane et du likin (octroi).

Le mouvement de l'opium et, surtout, celui de l'étain qui transitent par Mong-tse, le commerce du sel et des médecines chinoises, entretiennent une assez grande activité et font, de cette ville, malgré la faiblesse numérique de sa population, une des plus importantes du Yunnan.

Dès mon arrivée, j'ai porté le costume chinois, bien qu'il soit complètement inutile ici, où les Européens sont nombreux et où les Chinois sont accoutumés à les voir circuler partout. Mais il me deviendra nécessaire et même indispensable quand j'aborderai le terrain difficile de l'étude des mahométans, ou, plus tard, quand je visiterai les parties très reculées de la province.

C'est une coutume adoptée depuis des siècles par les missionnaires, qui s'en trouvent bien. Les Chinois sont plus à l'aise, plus en confiance, avec celui qui est vêtu comme eux. Très formalistes, ils sont dans un grand embarras quand des Européens leur font une visite, car ils ne peuvent se faire une idée exacte du degré de cérémonie de celle-ci, ignorant les valeurs respectives de l'habit noir, de la redingote ou du veston. Dans le doute et de crainte d'être incorrects, ils mettent presque invariablement la grande tenue officielle pour rendre la visite reçue, complication toujours ennuyeuse pour eux. Si, comme je l'ai fait, on joint à l'usage des vêtements chinois la pratique de la civilité puérile et

honnête usitée dans le pays, on évite bien des malentendus ou des froissements avec ces gens, très susceptibles à cet égard.

Afin de m'accoutumer, dès le début, à la pratique de ces politesses raffinées, j'ai échangé des visites avec des mandarins de peu d'importance, infimes personnages devant lesquels je pouvais, sans rien compromettre, faire mes premiers essais de cérémonial chinois. Ces exercices d'assouplissement n'ont pas été inutiles, et je me suis félicité, par la suite, d'avoir acquis une aisance qui m'a rendu de grands services dans des circonstances délicates.

Selon la coutume, je fis traduire mon nom à la chinoise. Courtellemont ne se prêtant pas bien à cette traduction, on dut se rabattre sur Gervais ; de l'interprétation chinoise de ce nom, on tire, me dit-on, « Che-va-hi ». Je n'y vois pas d'inconvénient, — va pour « Che-va-hi ».

Et, de ce moment, je ne suis plus connu que sous ce nom. On fait de moi un mandarin de troisième classe, et ma grande carte de visite rouge s'enrichit de divers titres plus pompeux les uns que les autres.

J'achetai une chaise à porteurs, véhicule usité pour les visites officielles. Quelques satellites exercés aux raffinements de l'art de rendre des visites ou d'en recevoir complétèrent mon état-major, composé d'un interprète, d'un boy et d'un cuisinier. Personnel et matériel au complet, je pouvais désormais entreprendre dans d'excellentes conditions l'étude approfondie du pays et de ses habitants.

Il paraît que ces précautions étaient fort ridicules.



Page 27.

M. GERVAIS COURTELLEMONT ET LE R. P. BONHOMME DANS UNE PAGODE DE TONG-TCHUAN-FOU

Tel fut, du moins, l'avis du consul François, qui me pria télégraphiquement de changer de manière d'agir.

Mais je persistai à penser que les missionnaires, catholiques ou protestants, n'étaient point du tout ridicules en portant le costume chinois en Chine; qu'en faisant comme eux, je ne m'exposerais nullement à donner à mon voyage l'allure d'une mascarade. Je passai donc outre à l'avis qui m'était donné par un homme dont la compétence en matière de choses chinoises m'était rendue suspecte, tant par ses retentissants démêlés avec les autorités locales que par ses aventures tragi-comiques de 1900, et surtout par la façon romanesque dont il en avait fait le récit dans les gazettes et les revues.

J'ajouterai que je m'en suis fort bien trouvé.

Mong-tse, 2 juin.

Dès le matin la pluie tombe; tout est prêt pour le départ cependant. Nos charges sont assujetties sur les bâts, nos chevaux sellés, nos porteurs de chaise à leur poste. On attend d'heure en heure une éclaircie, mais, comme elle ne vient pas, il faut se décider à partir.

Déroulons nos manteaux en toile chinoise imperméable, longs étuis jaunes, verts ou rouges, dont j'ai pourvu tout mon petit monde. Nos grands chapeaux chinois coniques, également imperméables, dominant le tout, nous serons assez bien protégés des averses. Enfin ce sera une occasion d'éprouver, dès la première

étape, nos montures et nos bêtes de somme sur la terre glissante.

A une heure, nous faisons les derniers adieux à nos amis, et notre petite tribu se met en marche.

Dans la plaine, travaillent sous la pluie des aborigènes (Lolos) occupés à sarcler des champs de maïs ou à préparer des rizières pour le repiquage prochain. Ils s'abritent sous d'immenses parasols en bambou, recouverts de toile imperméable, qu'ils fichent en terre devant eux à mesure qu'ils avancent. Les femmes lolotes sont robustes et bien campées sur leurs jambes musclées et bien faites ; quand elles reviennent des champs, leur immense parasol sur l'épaule, marchant gaillardement, dégagées dans leurs jupes très courtes, elles ont d'amusantes allures de paysannes d'opéra-comique. C'est un contraste frappant avec les Chinoises qui marchent, elles, en s'aidant de leurs bras comme d'un balancier, sur les maigres fuseaux de leurs jambes atrophiées que terminent les pieds déformés. Cette démarche, que les auteurs chinois comparent aux ondulations du saule agité par la brise, a un charme incompris de nous.

Nous lui préférons la saine harmonie de formes des farouches lolotes que nous avons toutes les peines du monde à photographier.

Nous traversons les petits lacs de Tatoum, laissant à droite la route de l'est. Les terres sont fertiles et bien cultivées ; nous croisons de nombreux chariots traînés par de gros buffles qui se dirigent vers Mong-tse, ainsi que des chevaux chargés de sel.

Nous approchons de Tsi-kay, notre première



Page 28.

FEMME LOLO
PARTANT POUR LE TRAVAIL DES CHAMPS



Page 27.

COSTUMES DES FEMMES LOLOS
Environs de Hsi-Hsing-tcheou.

étape. La plaine qui entoure ce village est d'une terre très légère argilo-sableuse, mêlée de tuf roulé, condition très favorable à la culture des pommes de terre et de tous les légumes en général. Aussi, toute la région semble-t-elle un grand potager.

Le voisinage des mines de Ko-tié-ou, où les mineurs ne peuvent cultiver les légumes sur les flancs arides de la montagne, explique l'abondance et la prospérité de ces cultures maraîchères.

A sept heures du soir, nous arrivons à Tsi-kay. A quelques lis (1) de distance se trouve le petit village mahométan de Cha-tien ; je ne me détourne pas de ma route pour aller visiter ce centre peu important et qui est connu d'ailleurs des fonctionnaires de Mong-tse. Avec les villages de Ta-toum et de Ta-tchouan, c'est tout ce qui reste des importantes colonies musulmanes qui s'étaient fixées dans le pays depuis des siècles, mais qui furent anéanties lorsque prit fin la terrible révolte qui, pendant dix-huit années, ensanglanta le Yunnan.

A Ta-toum, un seul mahométan survit, gardien de la mosquée. A Ta-tchouan, une poignée de pasteurs et de bouchers ; enfin, à Cha-tien, quelques familles fournissant un maigre contingent de soldats et de mandarins militaires.

Il serait au moins imprudent de généraliser une étude sommaire de ces quelques pauvres diables pour se faire une opinion sur les mahométans du Yunnan, et c'est malheureusement ce qui a été un peu fait

(1) Mesure de distance usitée en Chine, environ 500 mètres.

dans certains milieux officiels. Mais, passons. A la vérité, sur cette question musulmane comme sur tant d'autres, une grande obscurité planait.

Pour la première fois, nous tâtons d'une vraie auberge chinoise. On ne peut rien imaginer de plus inconfortable, de plus inhospitalier et de plus sale.

Les écuries, véritables cloaques où nos pauvres animaux sont enlizés souvent jusqu'au poitrail, dans un fumier vaseux et fétide ; les cuisines, antres enfumés et graillonneux dont la seule vue donne la nausée ; les chambres, réduits obscurs, garnis de fenêtres à petits carreaux recouverts de papier transparent.

Dans les chambres, de nombreux lits, simples tréteaux supportant des planches que recouvrent d'épaisses nattes de paille tressée, où puces, punaises et le reste attendent leur proie quotidienne. Il s'agit, pour l'aubergiste, de pouvoir fournir le gîte au plus grand nombre possible de dormeurs.

Pour nous, ce sera tous les jours la même corvée : faire enlever toutes ces nattes et ces planches, toute cette literie immonde, pour faire chambre nette et, sur le sol battu, aussi loin que possible des murailles noires de fumée et infestées de vermine, faire dresser nos lits de camp.

Ces préparatifs se font, chaque jour, au milieu d'une foule de curieux venus des quatre coins du village pour voir les « étrangers » et, chaque jour, nous poussons un soupir de satisfaction quand, le petit emménagement terminé, nous pouvons fermer notre porte au nez des curieux.



Page 31.

LES MOYENS DE TRANSPORT SUR LES PLATEAUX DU YUNNAN

Une famille se rendant au marché.

Page 70.

TRANSPORT DE LA HOUILLE

Le bouvier est lui-même chargé d'une hottée de combustible.

De temps en temps, un doigt crèvera un des carreaux de papier et nous verrons un œil indiscret collé à l'orifice. Mais alors nos hommes interviendront, car, surtout à cause de la présence de Mme Courtellemont, c'est une indiscrétion défendue, et l'on en profitera pour faire évacuer les abords de notre chambre. Puis, le dîner servi, les notes mises à jour, ce sera le bon sommeil réparateur sous les moustiquaires bien closes.

3 juin. — Nous quittons Tsi-kay à 7 heures. Le temps est très doux : mon thermomètre marque 19 degrés. Nous croisons encore quelques charrettes de bois se dirigeant vers Mong-tse, de nombreuses caravanes de sel, puis quelques chevaux portant du fer brut.

Nous traversons le joli village de Si-long-tian, entouré de riches jardins et de vergers enclos de murs en pisé. Nous sommes dans les tufs et une belle source en sort, claire et fraîche, à l'ombre des grands arbres.

Les ruines abondent, avec les cimetières, attestant un passé plus florissant encore que le présent, probablement avant la grande guerre musulmane. Les sites sont fort pittoresques et nous rappellent les beaux paysages d'Andalousie.

A onze heures, halte au village de Pan-tsi-oua. Il tombe quelques gouttes d'eau, nos animaux sont au pré et nous, nous partageons avec un beau tombeau chinois l'abri d'un grand ficus.

On vient nous offrir des poules. Nous en achetons

deux pour une piastre 300 sapèques, soit environ 2 fr. 70. C'est horriblement cher. L'interprète lève les bras au ciel quand nous lui disons de payer le prix demandé; il ne s'exécute qu'en foudroyant d'un regard terrible les bons ruraux qui nous exploitent fortement. Quant à nous, cela nous amène à faire un rapprochement avec d'autres bons ruraux — bien loin d'ici, aux environs d'une grande capitale, où les Parisiens sont rançonnés de même façon. C'est partout la même chose, pensons-nous. Et cette exploitation universelle, que l'on retrouve partout, de l'étranger par l'indigène, prend à nos yeux la force d'une loi naturelle.

N'oublions pas qu'il y a la contre-partie : l'indigène exploité par l'étranger sur une bien plus vaste échelle. Combien plus vaste !...

Nous faisons une petite visite au pauvre village dépourvu de ressources, simple lieu de halte pour les caravaniers, qui achètent quelques menues friandises : pain au sucre cuit à l'étuvée, vermicelle de riz gluant à l'eau sucrée ou nougats d'arachides.

Une pagode enfoncée dans la verdure; nous y pénétrons. Une bande de gamins psalmodie l'étude des caractères chinois sous la surveillance d'un vieux maître d'école qui nous fait mille politesses. Les bambins sont amusés de cette visite inopinée. Nous leur distribuons quelques sapèques sous l'œil grimaçant des dieux effroyables, peinturlurés de couleurs criardes, qui sont les génies du lieu.

Une heure. — En route. — Le sentier continue ses lacets sur le flanc de la montagne qui court vers

l'ouest et d'où nous dominons les collines et les plateaux en contre-bas.

Nous traversons un pays magnifique : des crêtes boisées de pins, des rizières étagées, des sources et des ruisseaux partout.

Le soleil pique un peu plus, le thermomètre marque 31 degrés ; ce sera le maximum de la journée.

Après le gros village de Ta-tse, voici celui de Tchuong-hong-tchong, flanqué des ruines d'un fort. Nous franchissons des cascades étrangement belles, sous l'ombre épaisse de vieux banians séculaires, et c'est une délicieuse promenade à travers une succession de vergers, de villages, de rizières, qui continue ainsi jusqu'à Mien-tien, où nous arrivons à quatre heures et demie.

Noté au passage, à l'entrée de ce village, quelques Stellinga sebifera (arbres à suif) en fleurs, et des Rhus vernicifera inexploités.

Mien-tien est une assez grosse bourgade, au croisement de la route que nous suivons avec celle qui conduit de Kaï-hoa-fou à Sze-mao, par Lin-gan-fou ; route des caravanes qui vont à Sze-mao chercher du thé de Pou-eul et y porter les bois de cercueils provenant de la région de Kaï-hoa.

Ce trafic des bois de cercueils est très important dans toute la Chine, entre les régions forestières et celles, beaucoup plus nombreuses, hélas ! qui sont totalement déboisées.

La question de sépulture, les rites funéraires, tiennent, en effet, une si grande place dans les

usages chinois, que le ravitaillement en bois de cercueils est un besoin essentiel des populations. Riches ou pauvres sont hantés de l'idée de s'assurer cette dernière demeure. Dès qu'il possède un petit pécule, l'artisan consacre une somme importante à l'acquisition du cercueil dans lequel il sera enseveli. En poutres épaisses et bien jointes, poli et laqué, ce meuble restera des années durant dans un coin de l'appartement et sera, pour son heureux propriétaire, un objet d'orgueil.

Le culte du foyer des ancêtres, celui des morts, est resté en Chine tel qu'il devait être aux premiers âges de l'humanité, tel que l'a si savamment reconstitué, commenté et expliqué Fustel de Coulanges. Tout ce que l'éminent écrivain a écrit de ces traditions et coutumes ancestrales des Grecs de l'antiquité s'applique exactement aux Chinois modernes, en ce qui concerne les sacrifices funéraires surtout.

Pendant les cérémonies de l'enterrement, on brûle autour du mort des simulacres de lingots d'or et d'argent en papier doré ou argenté, des liasses de papiers frappés à l'emporte-pièce figurant des milliers de ligatures de sapèques, des chevaux, des chaises à porteurs, des serviteurs, des pages, des accessoires et des meubles de toutes sortes, toujours en papier, avec armature de bambous pour les grosses pièces.

On présente au mort, avec force révérences, des plateaux pesamment chargés de victuailles : poulets, canards, petits cochons rôtis ou bouillis, riz, sucreries, gâteaux, fruits frais ou confits, vins ou eau-de-vie

de grains. On fait des libations en son honneur, on brûle de l'encens devant ses mânes. En un mot, toutes les cérémonies des funérailles grecques se retrouvent avec une précision de détails telle qu'il ne peut y avoir de doute sur la communauté d'origine de ces coutumes.

Cette préoccupation de savoir ce que deviendra l'homme après la mort a toujours été la hantise des êtres humains. Les Chinois en sont restés à la conception des premiers âges ; pour eux, l'âme affranchie du corps continue à vivre près des hommes, au foyer de sa famille où elle se réjouira des offrandes et des libations, de l'accomplissement des rites funéraires indispensables à la vie d'outre-tombe.

En Chine, comme dans la Grèce antique, on craint « moins la mort que la privation de sépulture », et pour les pauvres, c'est un cruel souci. Si cruel que des sociétés charitables sont instituées dans le but de fournir aux pauvres hères des cercueils « convenables ».

Il n'est pas rare de voir un malheureux, sentant sa fin prochaine, s'empresser d'élire domicile dans sa boîte dernière, quelques jours avant de trépasser, afin d'être bien certain qu'il n'en sera pas dépossédé à ses derniers instants. On m'a cité le cas de deux mendiants moribonds se disputant la possession d'un cercueil offert par un généreux philanthrope.

Un pauvre diable vient-il à mourir sur le seuil de votre porte, c'est à vous qu'incombera le devoir de lui fournir un dernier asile. Et, par les temps d'épidémie, il est assez tristement comique de voir les

boutiquiers s'éveiller avant le jour afin de pousser devant l'échoppe du voisin le dispendieux cadavre qui aurait échoué devant leur logis.

A Mien-tien passent donc les approvisionnements en bois de cercueils à destination de Lin-gan-fou et, surtout, les bois fossiles, d'un très grand prix, dont on a trouvé d'importants gisements dans les environs de Kaï-hoa et qui cheminent peut-être par Szemao, là-bas, bien loin, vers le Laos et le Siam (?).

Les mafous (muletiers), qui font une fois l'an ce voyage, sont presque tous musulmans. Un de mes soldats d'escorte l'est aussi et, par lui, j'obtiens beaucoup de renseignements sur ce commerce. Il a des parents mafous dont il me fait faire la connaissance, et la soirée se passe en conversations avec ces braves gens, honnêtes, laborieux, endurants et rarement fumeurs d'opium.

Ils me présentent un marchand de leurs amis qui descend de Yunnan-sen et m'offre de changer des lingots d'argent de 5 taëls (1) contre des piastres indo-chinoises. C'est un service réciproque que nous nous rendons, car si les taëls n'ont plus que difficilement cours à partir du point où nous sommes, vers Mong-tse, en revanche, les piastres deviennent d'un placement difficile dans la direction de Yunnan-sen. Nous faisons donc notre troc, et néanmoins, pour me remercier, mon négociant m'envoie une boîte de madeleines chinoises assez appétissantes.

(1) Le taël pèse 3 grammes 75 d'argent.

Afin de ne pas rester en retard, je lui offre un peu de quinine, dont il apprécie les avantages à la veille de rentrer au Tonkin.

Le bruit de toutes ces menues politesses se répand très vite dans l'auberge, et, me voyant si accueillant (il paraît que ce n'est pas l'usage courant), on s'enhardit à venir me demander des médicaments pour quelques enfants d'abord, pour des adultes ensuite.

C'est notre première consultation gratuite, et désormais elle sera pour ma femme et pour moi une fonction quotidienne. Tous les jours, il nous faudra distribuer purgatifs ou collyres, quinine ou teinture d'iode, antiseptiques variés, etc., à tous les malheureux qui viendront demander nos soins.

Certains pansements sont pénibles à faire, certaines plaies, envenimées par les emplâtres chinois, sont souvent repoussantes. Mais il faut laisser à tous ces gens une bonne impression des voyageurs français. Nous avons un approvisionnement considérable de médicaments et surtout d'antiseptiques en comprimés. Retroussons donc nos manches et soyons humains...

5 juin. — Nous avons quitté Mien-tien hier à neuf heures du matin seulement, car j'ai voulu revoir les caravanes s'ébranler sur les deux routes, — et, d'ailleurs, l'étape devait être courte pour nous rendre à Lin-gan-fou que nous avions décidé de visiter.

D'ordinaire on laisse cette ville sur la gauche et l'étape habituelle est Sin-fang. Mais rien ne nous presse et nous voulons étudier consciencieusement la

région, porter nos investigations sur tout ce qui nous paraîtra intéressant : commerce, industries locales, agriculture, etc.

De onze heures à une heure, nous nous sommes arrêtés au bord d'une mare et, pendant que nos animaux étaient au pâturage, j'ai fait un petit tour de chasse aux insectes. En battant les buissons, j'ai levé quelques cailles et quelques perdreaux. L'entomologiste disparaît devant le chasseur et... c'est un beau coq faisan qui paie de sa vie son imprudence à venir rôder autour des bivouacs. Nos *mafous*, qui n'avaient jamais vu tirer au vol, restent stupides d'étonnement devant ce qui, à leurs yeux, est un tour d'adresse prodigieux.

Les faisans du Yunnan sont un peu plus petits que les nôtres, mais sensiblement de la même variété. Leur plumage est de couleurs un peu plus vives, et les mâles ont des houpettes de plumes, en forme de cornes, qui les coiffent très élégamment. Leur chair savoureuse a été une de nos grandes ressources pendant tout le voyage, surtout dans le Yunnan septentrional où ils abondent.

Nous sommes arrivés à Lin-gan-fou à quatre heures et demie, après trois heures de marche dans l'admirable et fertile plaine qui l'entoure.

Dans la ville, on nous regarde sans bienveillance, mais cependant sans hostilité réelle. Nos mafous nous ont conduits dans une auberge ignoble, la seule, disent-ils, où l'on puisse recevoir à la fois bêtes et gens. Il se trouve des hôtelleries mieux tenues pour les voyageurs, mais dans lesquelles il n'y a pas d'écu-

ries. Nous ne voulons pas nous séparer de notre convoi et nous nous résignons à passer la nuit dans un cloaque empesté par le voisinage d'une fosse, réduit sans air et sans lumière. Je fais couvrir la fosse de planches et de terre, mais la terrible odeur persiste. J'en découvre la cause dans une courette voisine : encore un tas de matières stercoraires, et je ne n'ai plus de terre disponible, et je vois que l'on commence à se moquer de notre sensibilité. Je fais fermer la porte de la courette, je l'asperge d'acide phénique et nous attendons des jours meilleurs en veillant au rôtissage du faisan, dont le fumet, hélas! n'est pas suffisamment compensateur.

Le dîner terminé, nous nous hissons sur une terrasse où nous respirons un peu ; nous y sommes parvenus par un grenier, en sortant par une fenêtre et en passant sur un toit. Ici, nous planons au-dessus des relents affreux. Le calme règne, la nuit tombe. Nos soldats d'escorte et nos serviteurs, les uns après les autres, sont sortis pour faire leurs petites affaires en ville. Mais, voilà que des cris s'élèvent dans la cour, à nos pieds.

C'est l'aubergiste, qui vient de surprendre un voleur caché sous notre table, où il guettait l'heure propice. Déjà il s'était emparé d'une bouillotte émaillée que l'on trouve entre ses mains.

Résigné, le voleur se laisse ligotter et attend, animal pris au piège, qu'on décide de son sort. On envoie chercher les soldats d'escorte, qui se prosternent à nos pieds pour s'excuser de leur négligence et emmènent le délinquant au prétoire du sous-préfet.

Là il reçut, nous dit-on, une sérieuse bastonnade. Ramené à l'auberge la cangue au cou, il fut enchaîné sur le seuil; il passa ainsi la nuit, surveillé par les soldats. Je l'ai photographié sans qu'il fît le moindre mouvement, accroupi, inerte et indifférent, fumant sa pipe de bambou avec résignation. Pauvre diable!...

J'ai fait, ce matin, un tour dans la ville, étudiant les marchandises de fabrication européenne exposées dans les boutiques, me rendant compte par le détail des principaux articles en vente, tant chinois qu'étrangers.

Cette ville est très commerçante. La grande rue, où se tient le marché quotidien, est encombrée et la circulation y est très difficile. Comme dans tous ces marchés, c'est l'alimentation en légumes, fruits, volailles, viande de porc, condiments et épices, qui tient la plus grande place. Les petits porte-balles, avec leurs éventaires de fils et aiguilles, cordonnets, soies et cotons à broder, ciseaux, bimbeloteries, etc. sont moins nombreux dans les grandes villes que dans les villages. Et Lin-gan-fou est une grande ville.

Je me promène seul dans les rues, je vais jusqu'au prétoire du sous-préfet; puis je sors des portes et, après un tour hors des remparts, je rentre par une autre rue, également encombrée, où se tient le marché du bois, du riz et des céréales.

Rentré à l'auberge, je prends ma jumelle photographique et, accompagné cette fois d'un soldat, je

parcours de nouveaux quartiers, photographiant des bœufs porteurs, des maisons de thé avec leurs bouilloires monumentales, et divers édifices, tout cela sans me douter — ô merveille de l'ignorance! que j'étais dans la ville du Yunnan la plus hostile aux étrangers, dans cette terrible ville dont les terribles habitants veulent garder la réputation de tigres invulnérables, parce que, seuls, ils ont été constamment vainqueurs des musulmans, au temps des grandes guerres. Ah! mais des durs à cuire, les Linganmais, paraît-il! Sans m'en douter, j'ai donc accompli un tour de force. Ce que c'est que l'inconscience...

A Lin-gan-fou, passent les caravanes de thé venues de Sze-mao, à destination du Yunnan central et oriental. Ce thé provient de la région de Pou-eul, I-hou et I-bang. Les feuilles fraîches sont généralement apportées à Pou-eul, où elles sont séchées, mises en pains ou en paquets ficelés dans des feuilles de bananier, emballages de formes et de dimensions variées.

Ce thé est consommé dans tout le Yunnan à l'exclusion de tout autre. Ce n'est pas un thé « très spécial, apprécié seulement des Pékinois », comme cela a été dit dans certains rapports officiels, d'ailleurs fort tendancieux, et où l'on voulait dénigrer systématiquement le pays. Ce n'est pas non plus le thé « très apprécié dans le Yunnan et dans toute la Chine, malgré son odeur de musc, mais beaucoup trop cher pour trouver son chemin jusqu'à l'étran-

ger », dont fait mention Élisée Reclus dans son admirable ouvrage *l'Empire du Milieu*, le savant géographe ayant été, comme tant d'autres, induit en erreur par les récits fantaisistes de voyageurs peu consciencieux dans leurs études.

A la vérité, le thé de Pou-eul est très bon marché (environ un franc le kilo au détail, dans toute la province). Les petites feuilles et, surtout, les feuilles soyeuses (pe-kao) sont en minorité. Ce thé n'est pas parfumé par l'adjonction de pétales de fleurs — roses, jasmins, orangers ou autres — comme le sont généralement les thés chinois. Aussi, est-il d'une saveur assez fade pour nos palais européens.

Tel qu'il est, il se vend par quantités considérables dans tout le Yunnan, et on l'exporte au Se-tchouen, au Koui-tcheou, au Quang-si et au Tonkin. Les « likins (1) » de Sze-mao en ont pointé vingt-cinq mille charges de mulets en 1901. C'est dire que le trafic total est peut-être du double ou même du triple de ce chiffre, étant données les exactions bien connues des Chinois qui n'enregistrent jamais qu'une faible partie des marchandises passant entre leurs griffes.

Plus tard, le voisinage de notre chemin de fer et la plus grande facilité d'étudier ces régions nous permettront de voir un peu plus clair dans une situation sur laquelle tant de gens ont intérêt à faire l'obscurité; et alors, grâce à l'amélioration des voies muletières, au fonctionnement d'un commerce moins rapace — et enfin, à l'épuration du personnel man-

(1) Octrois.

darinal dont les exactions seront rendues plus difficiles, je ne doute pas que cette région de Sze-mao ne se relève de son état de misère actuel. L'exportation de ce thé fournira aux cultivateurs des ressources plus grandes qu'aujourd'hui, et cette région deviendra un marché plus important pour nos filés de coton, nos tissus et les objets de fabrication française que nous saurons leur offrir.

A l'heure actuelle, les habitants de la province de Sze-mao n'achètent, en retour de leur thé, que l'indispensable, c'est-à-dire des filés de coton et du sel.

Or donc, ce matin à onze heures, les terribles tigres de Lin-gan-fou nous ont vus défiler sans rugir, et nous sommes très pacifiquement sortis de leurs murs. Nous avons franchi des collines affreusement ravinées par les pluies, d'un aspect tourmenté, mais aux colorations merveilleuses sous le bleu cru du ciel. Ce sont des collines d'argiles et de *marnes irisées du trias* dont les érosions vont fertiliser les rizières dans les fonds. Ainsi se nivelle le pays ; les étroites vallées se comblent, s'élargissent, et, peu à peu, au cours des âges, la terre s'aplanira. D'année en année, les surfaces cultivables augmentent, et c'est pourquoi, dans certains cas comme celui-ci, les déboisements forcenés des Chinois ont, exceptionnellement, des résultats heureux, à côté des désastres dont ils sont généralement la cause.

A une heure et demie, nous arrivons à Sin-fang. C'est là que Marcel Monnier, passant il y a quelques années, a pu se croire en Algérie, tant l'aridité des

montagnes environnantes, les maisons de terre, les cactus rappellent les paysages des ksours de notre Sud algérien ou tunisien.

Curieuse coïncidence, j'ai eu exactement la même impression que Marcel Monnier, dont je n'avais pas encore lu le beau livre (1), et j'ai griffonné sur mon carnet de route la note suivante, que je relève textuellement ici : « Nous reposons sous arbre au pied muraille pisé; passage rappelle Tunisie, Sfax. Maisons en pisé, cactus; on se croirait en Algérie ou en Tunisie. »

En entrant dans le village, composé presque exclusivement d'auberges, nous avons l'agréable surprise de rencontrer M. Litton, consul de Sa Majesté Britannique au Yunnan, qui monte à la capitale. Nous avons fait sa connaissance à la table de notre aimable consul à Mong-tse, M. Sainson, et c'est avec un vif plaisir que nous nous retrouvons. M. Litton est, en effet, un gentleman accompli. C'est une belle figure parmi ces fonctionnaires d'élite du corps consulaire anglais, corps spécialement affecté à la Chine, dans lequel on trouve tant de personnalités distinguées.

Toute la carrière de ces consuls doit s'écouler en Chine. Ils débutent, au sortir des universités, dans des emplois spéciaux où ils ont pour principale occupation de se familiariser avec la langue chinoise écrite et surtout parlée. Ils ne sont nommés titulaires d'un poste que quand ils justifient de la connaissance complète de cette langue. Parmi eux, on compte des

(1) *Tour d'Asie.*

explorateurs de tout premier ordre, au nombre desquels M. Litton peut légitimement être classé. Depuis huit ans il voyage, parcourant le Quang-si, le Quang-toung, le Se-tchouen, le Koui-tcheou et, surtout, le Yunnan. Il parle couramment non seulement le chinois mandarin, mais encore les idiomes cantonnais, setchouennais et yunnanais.

On est forcément amené à établir un parallèle désobligeant entre ce consul qui connaît si bien, non seulement le pays placé sous sa juridiction — mais encore les provinces limitrophes, que dis-je? les deux tiers de la Chine — et nos agents, pour la plupart nouveaux venus dans l'Empire du Milieu et qui n'y feront généralement qu'une courte escale, avant de repartir pour l'Amérique du Sud, la Turquie ou la Perse, d'où ils arrivent.

La lecture de notre *Annuaire des Consulats* est particulièrement édifiante, et j'ajouterai fort attristante à ce sujet. Mais c'est une tradition et une formule du quai d'Orsay. Les résultats en sont piètres, en Chine tout au moins, où l'inexpérience de certains agents est manifeste.

Mais il paraît qu'il n'est pas avantageux de pouvoir converser avec les Chinois sans le concours des interprètes. Un consul ami du paradoxe m'a soutenu que l'interprète donnait une supériorité à ceux qui ne connaissent pas la langue de leur interlocuteur... en leur laissant le temps de réfléchir. Alors, il sera peut-être bon de continuer à désigner pour le Mexique ou l'Uruguay des consuls connaissant le chinois et à envoyer au Yunnan des agents familia-

risés par de longs séjours avec les mœurs et les coutumes des Persans. Ce sont là des traditions diplomatiques que le profane n'a nul besoin de comprendre.

Toujours est-il que les Anglais ne pensent pas ainsi, agissent autrement et s'en trouvent fort bien.

M. Litton nous a obligeamment cédé la meilleure chambre de l'auberge, très propre celle-ci, par une rare exception.

Très sympathiques, les aubergistes de Sin-fang. J'ai fait un pansement à l'un d'eux, blessé à la jambe, et aussitôt après, avec force salutations, il m'apporte une douzaine d'œufs et un beau coq J'accepte les œufs et refuse le volatile sous un prétexte quelconque, sensible, cependant, à ce témoignage de reconnaissance qui était même excessif.

6 juin. — Avant de nous séparer, M. Litton s'enquiert du gîte que nous comptons choisir à Yunnan-sen. Il nous prévient charitablement que les auberges de la capitale sont inhabitables, et comme, dans l'ignorance de ce détail, nous ne nous étions préoccupés de rien, il nous propose de retenir une petite maison, avec jardin, dans le voisinage du consulat français; cette maison était occupée, il y a quelques mois, par des missionnaires anglicans, et elle doit être actuellement libre.

Inutile de dire que nous acceptons cette proposition avec joie. M. Litton arrivera certainement avant nous, car il suit la route habituelle, tandis que

nous sommes entraînés à nous en écarter dans l'intérêt de nos travaux.

L'étape d'aujourd'hui est accidentée ; nous traversons des mamelons boisés au pied desquels, dans les fonds, s'étalent des rizières entourant de nombreux villages.

Nous croisons des bûcherons qui descendent du bois à brûler et des allumettes résineuses servant de torches, qu'ils portent à Lin-gan-fou. D'autres convois sont chargés d'indigo et aussi de grosses cuillères et d'écuelles de bois, une spécialité du pays.

Nous arrivons à Kouan-y à quatre heures. Nous marchons depuis sept heures du matin ; nous n'avons fait qu'une petite halte d'une heure sur des plateaux gazonnés, au milieu de bois de sapins, dans une contrée qui fut très peuplée, ainsi que l'attestent de nombreuses ruines et des rizières incultes.

Kouan-y est le pays des ruines. Un peu avant d'arriver à la ville, nous avons traversé celles d'un grand camp retranché, avec deux ponts monumentaux proches l'un de l'autre, jetés sur deux torrents parallèles. Nous avons interrogé quelques miséreux gîtés là, dans de pauvres maisons. Ils sont si abrutis. si hors la vie, qu'ils n'ont même pas pu nous dire le nom de leur village.

Puis, nous sommes arrivés devant ce qui reste de cette importante cité. Des remparts, l'on ne voit plus que des amoncellements de terre et des fossés à demi comblés. De la porte d'entrée, un seul arceau de pierres subsiste, voûte solide dont l'appareil a résisté. Triste décor, dans l'encadrement duquel

nous apparaissent d'autres ruines amoncelées, — ce qui fut probablement une belle rue populeuse.

Et je me remémore la tragique et sombre histoire de cette guerre atroce qui pendant dix-huit années a ensanglanté le pays.

Elle nous a été décrite (1) par Émile Rocher, aujourd'hui consul général de France, mais qui fut, à son heure, un des premiers pionniers du Yunnan. En pleine guerrre musulmane, il vint avec Dupuis apporter un convoi d'armes aux autorités chinoises,ouvrant ainsi cette voie commerciale que nous avons tant développée depuis et sur laquelle nous fondons de si grandes espérances pour la pénétration pacifique des provinces méridionales de l'Empire du Milieu.

Kouan-y fut le refuge des mahométans révoltés depuis 1856 jusqu'en 1872. Cette héroïque cité n'ouvrit ses portes aux réguliers chinois qu'avec le bénéfice d'une honorable capitulation, après avoir résisté victorieusement à un siège terrible de dix-huit mois.

Mais quels événements tragiques suivirent la reddition de cette place? — Voilà ce que Rocher ne nous dit pas — et voici ce que nous disent éloquemment les ruines amoncelées.

Et, parmi les souvenirs qui assiègent ma mémoire au moment de pénétrer dans ces ruines, je me représente les horribles forfaits des généraux chinois et, particulièrement, ceux de ce sinistre fu-taï (2) Tseng qui terminait toujours les sièges de la même façon : promettant la vie sauve à tous, des honneurs et des

(1) Émile Rocher, *la Province chinoise du Yunnan.*

(2) Fu-taï, gouverneur d'une province.

charges aux chefs des assiégés, et, aussitôt les places rendues, faisant massacrer sans pitié, exterminer des populations entières, enfants, femmes et vieillards, tout y passant en des carnages indicibles. Le même procédé appliqué à toutes les villes importantes lui réussissait chaque fois, les naïfs assiégés se laissant toujours prendre à ses fallacieuses promesses.

Dans cette lutte épique de dix-huit années entre les Musulmans et les Chinois, on constate sans cesse, du côté des premiers, une loyauté parfaite, une noblesse de caractère digne de gens combattant pour leur indépendance — et au début même, pour leur bon droit. Du côté des Célestes, au contraire, ce ne sont qu'intrigues, trahisons, crimes et mensonges.

Dès le début de l'insurrection, les mineurs musulmans et les mineurs chinois étaient en concurrence pour l'exploitation de mines d'argent. Les Musulmans, plus laborieux, plus habiles et plus favorisés dans leurs gisements, furent dépossédés par les Chinois, qui, à la tête d'une foule de gens sans aveu, avides de pillage, embrigadés pour la circonstance, les chassèrent de leurs mines après les avoir dépouillés. Traqués et poursuivis, ils allèrent dans différents districts chercher du renfort et à leur tour revinrent déloger les Chinois.

Les autorités feignirent de donner raison aux Musulmans, qui, confiants, se remirent paisiblement au travail.

Mais une coalition antimusulmane s'était formée et travaillait dans l'ombre. Une véritable Saint-Barthé-

lemy des Musulmans eut lieu le 19 mai 1856 et la guerre éclata dans toute la province. Car cet exécrable guet-apens n'avait réussi qu'en partie et les Musulmans survivants entrèrent en lutte avec le courage du désespoir.

En 1860, ils sont partout victorieux et s'emparent de Yunnan-sen. A la suite de ce triomphe, un de leurs grands chefs, Majulung, — un beau caractère qui émerge entre tous dans cette époque troublée — fait loyalement sa soumission à la cause impériale. Victorieux, c'est lui qui se soumet, ses armées entrent dans la capitale du Yunnan sans se livrer à aucun pillage, sans susciter aucun désordre.

Et, désormais, c'est lui qui dirige tout, soit qu'il exerce momentanément la souveraineté comme vice-roi, soit que son autorité morale s'impose, sa grande figure dominant les intrigues des mandarins qui se disputent les places et les honneurs à coups de crimes.

Lui, pas un seul instant, n'a failli. Essayant de réprimer l'insurrection de ses coreligionnaires par la persuasion d'abord, par les armes ensuite, mais toujours loyalement, il n'a cessé de s'opposer de toute son énergie aux traîtrises et aux atrocités coutumières.

Au contraire, les généraux chinois rivalisent de duplicité et de perfidie. C'est une longue et sinistre série de cruautés inouïes, de turpitudes sans nom, que l'histoire de cette guerre fratricide de 1861 à 1873. Les revers se succèdent, pour les Mahométans, suivis de quelques rares victoires — revers dus, le plus

souvent, à la trahison. L'exemple du siège de Kouan-y, répétition de dix autres semblables, en est une preuve tristement éloquente.

« En 1873, le fu-taï Tseng, brûlant du désir de se rendre à Talifou, où il voulait avoir l'honneur et le profit de la suprême défaite des rebelles acculés dans leur dernier refuge, décida tout d'abord d'en finir avec Kouan-y, la cité qui depuis treize ans résistait aux armées impériales, et qui depuis dix-huit mois soutenait un siège acharné. Dans ce but, il se résigna à faire des conditions avantageuses aux assiégés et chargea des négociations quatre officiers mahométans dont les familles résidaient à Kouan-y.

« Dès l'arrivée des parlementaires dans la ville, les hostilités furent tout à fait suspendues.

« Leurs parents et amis, ainsi que la population en général, fêtèrent leur bienvenue comme un présage de paix future. Les habitants, quoique fort éprouvés par la durée du siège, consentaient bien à traiter, mais ne voulaient sacrifier aucun des leurs. Ils entendaient conserver leur organisation, à moins que le fu-taï ne s'engageât à leur rendre leurs propriétés de Hui-long, dans la plaine de Ling-gan, dont ils avaient été chassés au début des troubles.

« Au bout de quelques jours consacrés à échanger des explications de toutes sortes, les officiers parvinrent à persuader à l'un des principaux chefs, Ta-tou-wu, de se rendre, avec deux d'entre eux, auprès du fu-taï.

« Ce chef, plus énergique et plus brave que son collègue Ma-min-kung, quitta Kouan-y en compa-

gnie de deux des officiers et arriva à Tong-haï le 20 du neuvième mois (21 octobre 1872). Le fu-taï, heureux des résultats de la mission des négociateurs, mais craignant que le chef ne se livrât sur lui à des voies de fait, ne voulut pas le recevoir avant que toutes les questions de capitulation fussent réglées et délégua à cet effet Ma-chung, qu'il avait fait venir de la capitale à cette intention.

« Ma-chung et Ta-tou-wu, qui se connaissaient déjà, purent discuter à leur aise, et le dernier, comprenant que le fu-taï, après une campagne aussi longue et coûteuse, ne pouvait se retirer sans une satisfaction quelconque, céda sur quelques points et la capitulation fut arrêtée. Kouan-y devait être évacuée et les terrains de Hui-long restitués, ainsi que la grande vallée qui se déroule entre Kouan-y et le Tung-shan ; pour ceux qui n'avaient pas le moyen de supporter les frais de déplacement, quatre mois étaient accordés pour vider les lieux.

« Ces conventions réglées, le fu-taï reçut Ta-tou-wu en grande cérémonie. Il le félicita des bons sentiments qui l'avaient conduit à mettre fin à une guerre qui avait déjà fait tant de victimes, le remercia du caractère très conciliant dont il avait fait preuve en cette circonstance et, pour lui prouver sa reconnaissance, lui donna 200 taëls en argent et le grade de colonel. Il le pria ensuite de rentrer à Kouan-y prendre la direction des affaires, pendant que son collègue Ma-min-kung viendrait le voir à son tour.

« Tant de prévenances et de faveurs, après une

guerre à outrance, parurent de mauvais augure à Ta-tou-wu. Cependant, tous ses amis étaient satisfaits et convaincus que ces arrangements ne cachaient rien de suspect. Il se rassura et revint à Kouan-y rendre compte de sa mission.

« Ma-min-kung, homme brusque et doué d'une force peu commune, refusa de se rendre à l'invitation du fu-taï. Ce ne fut que sur les instances des notables qu'il se résigna à s'acquitter de ce devoir.

« De même que Ta-tou-wu, il fut présenté en sortant de la ville à Hu-hsin-lin par les deux officiers qui avaient accompagné son collègue et il se rendit à Tong-haï. Dès son arrivée, le fu-taï donna l'ordre de le surveiller de près et il recommanda à Hu-hsin-lin d'attirer Ta-tou-wu dans son camp, de le garrotter et de l'envoyer à Tong-haï où devait se jouer le dernier acte du siège de Kouan-y. Ce ne fut pas sans peine que ce général put attirer Ta-tou-wu dans le piège qu'on lui préparait. Il y réussit pourtant et pendant que le chef était à fumer l'opium dans la tente de son hôte, il fut garrotté et envoyé à Tong-haï. Par mesure de précaution, et pour éviter qu'Il ne s'échappât, on lui coupa les jarrets.

« Les deux chefs une fois en son pouvoir, le fu-taï put savourer sa vengeance à son aise. Ma-min-kung, qui était une espèce d'hercule, chercha à rompre ses liens; mais il n'y put parvenir, et cette tentative lui valut, à lui et à son compagnon d'infortune, de nouvelles tortures. Dépouillés de leurs vêtements, ils furent roulés sur un plancher où l'on avait planté des clous très pointus d'un pouce de long, de telle

sorte qu'à chaque tour qu'on les forçait à faire, leur chair se déchirait et ruisselait de sang. Ainsi mutilés, ils furent rendus au bourreau, qui les décapita. Leurs corps restèrent sans sépulture et les têtes furent envoyées à Lin-gan, leur département, pour y être exposées sur les remparts jusqu'à décomposition complète.

« Lorsque la trahison et l'affreuse torture infligée aux deux chefs fut connue à Kouan-y, il n'y eut qu'un cri pour reprendre les armes et demander vengeance. Les envoyés de Ma-ju-lung (les quatre officiers négociateurs) furent maltraités et peu s'en fallut qu'ils ne fussent mis à mort comme ayant participé à la trahison. Cette crise passée, et lorsqu'on vit arriver Ma-chung avec pleins pouvoirs du fu-taï pour faire exécuter les conventions, les esprits se calmèrent. Le fu-taï, auquel la crainte d'arriver trop tard à Tali-fou avait seule fait accepter cette capitulation, peu louable pour lui et ses troupes, licencia les corps irréguliers et donna aux autres rendez-vous à la capitale, où il devait les attendre pour se diriger vers l'ouest. Ma-chung seul resta avec ses hommes pour terminer les affaires de Kouan-y (1). »

Que s'est-il passé ensuite? Le récit de Rocher, qui prend fin en 1873, au rétablissement officiel de la paix après la prise de Tali-fou et des dernières places fortes de la province, Meng-hoa et Teng-yueh, est muet sur ce chapitre. Mais il est à présumer que le fu-taï Tseng, selon son habitude, aura à

(1) E. Rocher, *la Province chinoise du Yunnan*.

Kouan-y comme à Pi-chieh, à Tchi-kiang-fou et à Tali, pris un prétexte quelconque pour faire massacrer les vaincus auxquels il avait promis la vie sauve. Et il a dû même faire raser les remparts et mettre la ville à sac, puisque après trente ans il ne reste pas un vestige de ces fortifications que cinquante galeries de mines n'avaient pu entamer et qui avaient résisté victorieusement à tant d'assauts. Toujours est-il qu'aujourd'hui les remparts ne sont qu'un amoncellement de ruines, que la population est décimée et que plus des trois quarts des rizières sont encore en friche. Il est bien évident qu'un souffle de dévastation a passé sur ce malheureux pays.

L'emplacement de la ville de Kouan-y est admirablement choisi, sur un plateau qui domine les riches et fertiles vallées du Ki-kiang-ho dont les eaux roulent jusqu'à Canton. Une petite rivière qui descend des montagnes de l'ouest serpente au pied du plateau, dans une étroite vallée coupée de ravins où se voient encore des vestiges de nombreux vergers qui durent être admirables. Cette région rappelle, par son aspect, les environs de Tlemcen, en Algérie, ou encore certains beaux sites de l'Andalousie arabe, de Grenade, pour mieux préciser.

J'imagine qu'un jour viendra où cette belle et riche contrée connaîtra une nouvelle prospérité. La terre du plateau, argilo-sablonneuse, alluvions mêlées de calcaires roulés, est excellente. Les rizières en friche ne le seront pas toujours; la région est particulièrement propre à l'élevage du mouton, et c'est une des

parties du Yunnan méridionnal sur lesquelles, pour ma part, je fonde le plus d'espérances.

Aussi, quelle ne fut pas ma stupéfaction, mon chagrin devrais-je dire, de voir en arrivant à l'auberge, griffonnée au crayon bleu sur la cloison en planches fraîchement rabotées de notre chambre, l'inscription suivante :

« AVIS AUX FRANÇAIS QUI PASSENT »

« J'ai vu Mong-tse, Sze-mao, Tali, Yunnan-sen; puis encore Mong-tse; donc j'ai parcouru tout le Yunnan (1).

« La province entière ne vaut pas les os d'un tirailleur annamite et l'argent qu'on y gaspille serait bien mieux employé en Indo-Chine ou même mieux en Algérie, Tunisie.

(Ici, une signature effacée et remplacée par ces mots de la même écriture :)

« UN CONSUL DE FRANCE. »

Non, vraiment, le mauvais plaisant qui a écrit ces lignes — car je ne veux pas croire qu'elles soient réellement de la main d'un consul de France — n'a pas réfléchi à la portée de son acte.

Et, tristement, je songe, en grattant de la pointe de mon couteau de chasse cette sotte inscription, digne tout au plus d'un corps de garde, à l'aberration dont nous faisons si souvent preuve en nous dénigrant nous-mêmes publiquement à l'étranger. Dans

(1) Ces voyages successifs ne justifient nullement cette prétention.

cette chambre d'auberge chinoise, c'est M. Litton, consul d'Angleterre, qui devait coucher ce soir. Il nous l'a fort obligeamment cédée parce qu'elle est la meilleure et, surtout, la plus propre. Mais, sans cette circonstance fortuite, c'est lui qui aurait lu à ma place cette élucubration de mauvais goût, et de plus mauvais esprit encore, signée : « Un consul de France ». Je veux croire qu'il n'aurait pas pris la chose très au sérieux ; mais peu nombreux sont au Yunnan les voyageurs susceptibles d'écrire en français, même sur les murs d'auberge, et, étant donnée la coïncidence du passage récent d'un consul de France dans ce village, le doute était cependant possible. Et, qu'aurait-il pensé, et, qui sait, peut-être consigné dans ses rapports, sur l'expression de semblables états d'âme, par de tels procédés ?...

J'ai voulu visiter la mosquée de Kouan-y. L'aaron (1) Ma-jen-tang m'a accueilli avec affabilité. « Nous étions plus de quarante mille dans notre belle plaine de Kouan-y avant la guerre, me dit-il tristement, et aujourd'hui nous sommes deux cents à peine dans la cité déchue. Dans la plaine, trois pauvres villages, Ma-a-li-chou, Sin-ta-tchouang et Ta-a-pèh, abritent chacun quelques centaines de musulmans qui seuls ont survécu aux désastres. »

Et ce pauvre prêtre de campagne reste taciturne et rêveur à l'évocation de ces douloureux souvenirs, tandis que je jette un coup d'œil autour de moi.

(1) Nom donné, au Yunnan, aux prêtres musulmans.

Je suis frappé de la propreté qui règne en ce lieu, dont l'aspect riant détonne dans ce pays si cruellement dévasté. Des oiseaux chantent à plein gosier, la nature est en fête par cette belle journée de printemps.

Dans la cour, des anonacées en fleurs étalent leurs bouquets roses, légers, finement dentelés, aériens, tandis que de grosses fleurs de grenadiers ensanglantent les ramures vertes qui s'élancent de corbeilles de pierre gracieusement sculptées.

Des garçonnets qui étudient la langue arabe dans une petite école attenante psalmodient des versets du Coran.

Dans un vestibule, je remarque trois bonnets de forme afghane pendus au mur et dont, me dit-on, les fidèles se coiffent pour prier.

Pas d'édicule pour les ablutions. Il est midi, et le muezzin reste silencieux. On me dit bien que les cinq prières rituelles quotidiennes sont régulièrement faites; mais j'ai la preuve matérielle du contraire, puisque celle de midi, la principale, est négligée. Sans pensée, sans espérances comme sans regrets, ces musulmans de Kouan-y me donnent l'impression de pauvres diables, très fatalistes, résignés à leur sort. De manières affables, il paraissent bons, pacifiques et tolérants.

Au moment de nous quitter, l'aaron me demande si le chemin de fer sera bientôt terminé. Ses coreligionnaires l'attendent avec impatience, pénétrés de l'idée qu'il aura pour conséquence l'enrichissement du pays. C'est le premier témoignage que je recueille

de la popularité dont jouit généralement notre projet de chemin de fer. Ce ne sera pas le dernier.

L'aaron me dit que les mahométans élèvent beaucoup de moutons ; mais que l'éloignement du Tonkin, l'insécurité des routes, la différence de climat qui éprouve beaucoup les troupeaux en marche, sont autant d'obstacles au développement de cette industrie. Je n'ai pas de peine à lui démontrer que le chemin de fer aura vite raison de toutes ces difficultés.

Nous avons séjourné deux jours à Kouan-y. Nous y avons retrouvé M. Litton, qui a continué sa route, n'ayant aucune raison de s'attarder ici. Nous nous sommes dit au revoir à Yunnan-sen, où, suivant son aimable coutume, il fera tous ses efforts pour nous épargner les corvées ennuyeuses de l'arrivée. Voyageur pratique, il sait combien sont utiles, et combien appréciés, ces petits services que l'on peut se rendre mutuellement en route. Il est si agréable, après la rude étape, de trouver un gîte préparé !

L'arrivée dans les villes chinoises est toujours pleine d'imprévu et de surprises désagréables. En butte à la curiosité jamais lassée de la foule, les démarches personnelles sont un véritable supplice. Puis, l'habitation péniblement trouvée, il faut la meubler, si sommairement que ce soit, — enfin, se ravitailler.

On ne peut se faire une idée de ce que ces choses d'apparence si simple sont compliquées en Chine. Le marché est terminé, vous dit-on, ou bien les fournis-

seurs absents. Il faut franchir des distances considérables pour se rendre d'un quartier à l'autre, les serviteurs mettent un temps infini à accomplir la moindre mission ; la journée se passe en palabres plus qu'en actions et la nuit arrive sans que rien ait abouti. Des visites arrivent, les muletiers demandent leur règlement, — le personnel des acomptes. Il faut peser des lingots d'argent, unique monnaie du pays, compter des milliers de sapèques. Le plus petit règlement dure une heure. Aussi, quel soulagement lorsqu'un ami complaisant, habitant le pays, a pris la peine de tout préparer.

Nos relations avec l'aimable M. Litton ont constamment été empreintes de cette solidarité qui devrait toujours exister entre Européens dans ces pays lointains. Ce qui ne nous empêchait pas, l'un et l'autre, de faire chacun de notre côté notre devoir professionnel. Anglais dévoué à son pays, il en défend, je le sais, ardemment les intérêts, de même que, Français, je m'efforce de servir la cause de mon pays. Ces intérêts souvent opposés n'ont rien de commun avec nos relations personnelles et celles-ci n'ont point cessé d'être excellentes.

Ma « consultation » médicale a été très achalandée. Les musulmans sont venus en nombre ; les embarras gastriques, les états bilieux et les dérangements d'intestins dominaient, conséquence de la déplorable habitude qu'ont les Chinois de faire abus des fruits verts au commencement de l'été.

Nous avons pu nous procurer d'excellente viande,

mouton et bœuf, chez les bouchers musulmans. La providence des voyageurs européens, ces bouchers, car chez les Chinois bouddhistes la viande de porc seule est en usage. Nous nous l'étions interdite pour différentes raisons, mais les voyageurs s'en abstiennent le plus souvent aussi. Trop fréquemment, ils ont sous les yeux le spectacle de ces animaux immondes se repaissant avec délices des choses les plus inavouables. Rendons justice, cependant, aux excellents jambons du Yunnan, qui sont très appréciés au Tonkin.

8 juin. — Au départ de Kouan-y, nous traversons un faubourg misérable. Au milieu des ruines, quelques maisons s'élèvent. De belles treilles de vigne en ornent les façades. Nous descendons du plateau vers un pont de pierre jeté sur l'affluent du Ki-kiang-ho. Quelques collines à franchir et nous voici dans la belle vallée.

La route jusqu'à Tong-haï est particulièrement pittoresque. L'on ne saurait rêver plus belle promenade.

La vue s'étend bien loin dans la plaine. Des bouquets de bambous sur lesquels perchent des milliers de blanches aigrettes (1) s'enlèvent en vigueur sur les fonds embués de vapeurs légères ou sur les lointains mauves.

Rizières et jardins se succèdent dans la plantureuse et large vallée, semée de villages où règne une pros-

(1) Espèce de héron blanc portant sur la tête une aigrette de plumes effilées et droites très estimées.

périté égale à celle des plus belles régions du Setchouen.

A Ta-li-ping, un petit pagodon servant de théâtre atteste que les villageois aiment ici à se distraire. Des bosquets de chèvrefeuille décorent les façades ou montent à l'assaut des vieux murs en ruines, avec les églantiers et les clématites folles.

Nous arrivons au fleuve. Un pont de bambous à moitié enlevé sert de passage aux piétons ; mais les animaux traversent à gué. Nos montures ne nous ont pas laissé le loisir de faire un choix et nous voici dans le fleuve. Il est un peu trop profond pour nos petits chevaux, qui sont obligés de nager. Cela nous vaut un demi-bain qui n'a rien de désagréable par cette douce matinée de printemps.

Le fleuve passé, nous gravissons la montagne escarpée qui se dresse sur la rive gauche et que nous devrons franchir pour atteindre le lac et la ville de Kouan-y, sur le versant opposé.

Le chemin en lacets, fort bien entretenu, serpente dans de belles gorges ; des ruisseaux d'eau limpide dévalent de partout. Nous nous élevons sans cesse jusqu'à la halte méridienne. Nos muletiers nous la font faire dans un site merveilleux. Les chevaux, mis au pré, se régalent d'une herbe fine et tendre qui doit leur paraître délicieuse après les brousses filandreuses des plaines basses. Nous sommes à plus de deux mille mètres d'altitude. Autour de nous, les rizières de montagne, aménagées en terrasses par des cultivateurs ingénieux, travailleurs et patients, s'étagent verdoyantes. Quelque lataniers au tronc



Page 62.

ASPECT D'UN MAMELON AMÉNAGÉ EN TERRASSES
POUR LA CULTURE DU RIZ

élancé dressent leurs élégants panaches dont les silhouettes, en valeur sur les fonds boisés des coteaux, font décor.

Des vergers partout : noyers, pêchers, abricotiers, poiriers, tous arbres dont la vue nous rappelle la France. Quel souvenir exquis laissera pour toujours profondément gravée dans nos mémoires comme dans nos cœurs cette première vision du beau Yunnan, du vrai Yunnan, de celui qui ressemble tant à nos pays tempérés du midi de l'Europe et contraste si fortement avec les régions tropicales où le Français se sent si hors de son milieu naturel, si déraciné... dans cette ambiance d'exotisme pleine de charmes, mais combien traîtresse !

Après deux heures de repos, nous reprenons notre marche vers Tong-haï, où nous arriverons à trois heures et demie. Nous étions partis à six heures quarante-cinq du matin ; mais l'étape nous avait paru infiniment courte.

Sur le versant qui descend vers le lac, très accidenté aussi, le pays se boise de plus en plus, surtout aux abords de Tong-haï, qu'environnent de nombreuses pagodes entourées de petits bois sacrés, paysages d'aspect bien chinois.

L'auberge est fort agréablement située, à peu de distance de la ville et du lac, au pied d'un bois de pins que couronne un gracieux petit temple.

A peine sommes-nous installés qu'on nous apporte de la part du sous-préfet un plateau chargé de vivres : deux canards, deux poulets, plusieurs douzaines d'œufs, une grosse carpe et une belle pièce de porc

frais. Je remets une ligature (1) de gratification au porteur, et afin de ne pas rester en retard de politesses avec cet aimable fonctionnaire, je lui fais porter à mon tour un présent comprenant quelques rouleaux de rubans, un flacon d'essence parfumée, un vaporisateur, un réveil, le tout sous bandes de papier écarlate, ornement des cadeaux selon l'usage chinois. Mes hommes me rapportent, avec les remerciements du sous-préfet, l'annonce de sa visite pour le lendemain.

Nous avons pour demeure, aujourd'hui, une petite chambre au premier étage avec vue sur le lac. Nous sommes loin des mauvaises odeurs et du bruit de la ville, parfaitement tranquilles. La soirée est fraîche; dehors il pleut à verse, et nous passons une bonne soirée de détente et de repos dans ce lieu paisible.

9 juin. — La journée sera consacrée à la visite de la ville de Tong-haï, une des plus intéressantes du Yunnan.

Les bords du lac sont très fertiles, et la population y est très dense; la région est tout particulièrement favorable à la culture de la pomme de terre et à celle du tabac. Une grande activité agricole et industrielle règne dans tout le district; on y tisse les filés de coton venus des Indes ou du Tonkin par la voie du fleuve Rouge. Dans les hameaux et les villages, on voit partout préparer les chaînes, sur des tréteaux installés en plein air, avec les dévidoirs.

(1) La ligature comprend 1,000 sapèques de bronze d'une valeur d'un taël, soit environ 3 fr. 10.

Chaque maison possède un métier pour tisser la toile, métier ne permettant que le tissage des faibles largeurs auxquelles les Yunnannais sont accoutumés.

Après le tissage, la teinture. C'est une industrie très répandue à Tong-haï même et dans les villages environnants; on y emploie des indigos indigènes provenant principalement de la région de Hsin-hsing-tcheou.

Les rues sont très animées, et un marché important commence dès le matin pour ne se terminer que fort tard dans l'après-midi.

Les agriculteurs apportent quotidiennement les tabacs qui seront mis en œuvre par les manufacturiers de la ville pour les transformer en tabac à fumer. Quatre-vingt-dix ateliers fonctionnent à Tong-haï.

Les feuilles séchées sont d'abord trempées dans l'huile (de préférence l'huile de pavot à opium), puis comprimées dans une sorte d'étau. Le bloc ainsi emprisonné est raboté avec un instrument rappelant exactement les rabots de nos menuisiers connus sous le nom de varlopes. Selon que l'on donne du fer à l'outil, c'est-à-dire selon que l'on fait plus ou moins saillir la lame, les copeaux sont plus ou moins fins. Les Chinois les préfèrent extrêmement ténus. Ce tabac ainsi coupé est prêt à être fumé dans les pipes à eau bien connues, la pipe classique chinoise en métal blanc. Les coupeurs de tabac ne font pas d'approvisionnement de matières premières ; chaque matin, ils achètent au marché les quantités de feuilles nécessaires au travail de la journée.

L'usage du tabac de Tong-haï se généralise de plus en plus au Yunnan ; il tend à supplanter dans toute la province le tabac qui venait auparavant de Canton.

Une autre spécialité de Tong-haï, le vermicelle de blé, est préparé dans de nombreuses fabriques dont les séchoirs en plein air, disposés dans les rues, alternant avec les sécheries de cotonnades bleues des teinturiers, donnent à la ville un caractère industriel particulier.

A signaler aussi un grand commerce de thé de Pou-eul, ainsi qu'une grande activité métallurgique : forgerons, potiers d'étain, chaudronniers, etc. Les pâtissiers et confiseurs sont nombreux et réputés.

La grande prospérité de la région permet un important trafic d'objets de fabrication européenne, de pétrole, étoffes diverses, et en particulier soieries de Canton ; quelques cotonnades anglaises, velours pour les bottes, passementeries et rubans, horlogerie, quincaillerie. Enfin, en de nombreuses boutiques, les comestibles chinois : poissons salés, champignons, biches de mer, cornes et jarrets de cerfs, nids d'hirondelles, épices et condiments de toutes sortes.

Tong-haï est, après Yunnan-sen, la place commerciale la plus importante de la province.

A deux heures, je reçois la visite du sous-préfet. Il s'est mis en grande tenue de cérémonie et se montre très aimable. Originaire de Shanghaï, il apprécie les avantages de la civilisation occidentale et paraît nettement favorable aux Européens. Il me

félicite d'avoir adopté le costume chinois et se confond en remerciements, pour les admirables cadeaux dont je l'ai comblé, les exaltant avec exagération, comme le veut la politesse, et dénigrant ce qu'il m'a envoyé, misérables victuailles, indignes d'être offertes à un homme aussi glorieux.

A mon tour, je me fais conduire au yamen du sous-préfet pour lui rendre sa visite. Comme chez la plupart des mandarins qui affectent la pauvreté pour faire croire à leur probité administrative, son prétoire est sordide, sa salle de réception misérable; quelques haillons loqueteux pendent aux murailles en guise de rideaux, quelques chaises et un divan de réception rustique en bois laqué complètent l'ameublement sommaire.

Je me tire assez bien des politesses compliquées : saluts, petites révérences, compliments, qui sont le décorum obligé de toute visite chinoise.

Nous causons des productions du pays, de son avenir. Il s'intéresse beaucoup à la question du chemin de fer, auquel il est très favorable.

Une chose reste, pour lui, un sujet d'étonnement : notre inconcevable richesse. « Enfin, me dit-il, un chemin de fer coûte énormément d'argent, des millions de taëls! Comment pouvez-vous disposer de sommes aussi considérables? Faut-il que vous soyez riches! Mais comment pouvez-vous l'être à ce point? »

Je lui réponds que dans nos pays d'Occident la richesse provient des facilités de communication qui nous permettent d'échanger nos produits avec ceux des autres nations, d'où un essor commercial et indus-

triel considérable que les pays dépourvus de voies de communications comme la Chine ne peuvent espérer.

— Ainsi, lui dis-je, votre région est très favorable à la culture de la pomme de terre, et vous ne pouvez pas en exporter au Tonkin, fût-ce un picul (1). Et vos tabacs? A peine pouvez-vous péniblement en expédier dans le nord et dans l'est quelques milliers de charges, tandis qu'avec des moyens de transport, c'est par millions de livres que vous pourriez en fournir aux pays qui en sont dépourvus.

— C'est vrai, me dit-il; nous pourrions couper plus de mille charges de tabac par jour si nous en avions la vente, et nos pommes de terre sont les plus belles du Yunnan. Avec le chemin de fer, s'il peut transporter tout cela, à bon prix, le pays s'enrichira, c'est évident.

Il ne faut point attendre d'initiative de l'esprit chinois, mais il est indéniable que les Célestes ne sont nullement réfractaires au progrès, dans le domaine des réalités pratiques. Dans celui des idées et surtout des principes, il en est autrement, mais pour ce qui est de l'amélioration de la vie matérielle, on les trouve tous disposés à adopter les perfectionnements modernes.

Ainsi, dès l'ouverture du premier tronçon de la voie ferrée Hankéou-Pékin, on vit naître spontanément un important trafic, tout local puisque l'artère était très courte, mais qu'on n'aurait certainement

(1) *Picul* mesure de poids chinoise (60 kilos).

pas prévu. Le bas peuple, comme les notables, font un usage presque immodéré de ce railway, et une foule de petits négoces se sont créés qui ne peuvent vivre que par suite de cette facilité nouvelle de communiquer rapidement et économiquement.

Il est certain que sitôt notre chemin de fer terminé, une infinité de transactions que nous ne soupçonnons même pas vont naître et grandir, fournissant à l'exploitation du réseau un trafic intense sur lequel on n'a point tablé. Il sera, j'en suis convaincu, beaucoup plus important qu'on ne le croit et il l'aurait été encore davantage si d'autres considérations n'avaient pas fait dévier le nouveau tracé vers des régions moins riches et moins peuplées.

Dans la soirée, j'ai fait une excursion auprès du lac. J'ai remarqué de nombreuses briqueteries et tuileries dont le chauffage est mixte : bois de sapin et briquettes de poussier de houille aggloméré avec de la terre glaise.

De la poussière de charbon est aussi mêlée à la terre de fabrication ; elle donne au produit une couleur noirâtre très appréciée en Chine.

Nous achetons en rentrant, d'un soldat qui l'a élevé, un poulain noir de petite taille, encore jeune, à peine trois ans, bien en forme, joli même, pour 45 piastres.

10 juin. — Nous quittons Tong-haï par une radieuse matinée; à sept heures et demie, notre caravane s'ébranle. Sitôt hors des portes, un enchan-

tement commence. Nous n'avons pas rencontré au Japon, parmi les sites réputés les plus pittoresques, un coin plus charmant que celui où nous sommes. Un ponceau en pierre, aux vieilles sculptures moussues, est jeté sur un petit ruisseau descendant de la montagne en cascades joyeuses. Un bois ombreux couvre la rive et s'étend en contre-bas du sentier jusqu'au lac qu'on aperçoit par quelques échappées. Sous une voûte de très vieux arbres, nous côtoyons une nappe d'eau profonde où se reflètent les lignes gracieuses d'un élégant pavillon chinois qui la surplombe. C'est une source célèbre dans la région, au bord de laquelle un mandarin épris d'art a édifié sa maison d'été.

Le chemin s'enfonce sous les arbres...

Nous croisons des bœufs chargés de fer, puis des caravanes de tabac et de sel. Des muletons s'ébattent dans les prés sur lesquels sèchent au soleil et se blanchissent de longues pièces de cotonnade.

Jusqu'à Ho-si-hien, où nous arrivons à dix heures et demie, nous cheminons dans des jardins. La route en plaine est bordée de haies vives dans lesquelles je remarque des asperges sauvages. Leurs festons légers font, pour un instant, revivre en moi les années de ma jeunesse passées en Algérie, où l'on a coutume d'en faire de gracieuses guirlandes aux jours de fêtes populaires.

Paysans et paysannes aux costumes bariolés encombrent le sentier. C'est grand marché dans un village voisin et, de toutes parts, de la plaine et de la montagne, affluent les aborigènes, lolos robustes,

accompagnés de leurs femmes aux coiffures variées, toujours très pittoresques.

Ho-si-hien constraste par sa pauvreté et l'impression d'abandon qui s'en dégage avec l'intensité de vie qui est la caractéristique de Tong-haï.

Encore une ville déchue, sa situation hors de la route fréquentée ne lui ayant pas permis de se relever des désastres de la guerre. On y compte beaucoup de tisserands et de teinturiers, ainsi que dans tous les villages environnants, dans lesquels ces industries sont très répandues.

11 juin. — Très sympathiques, décidément, les lolos. Nous en rencontrons beaucoup, occupés dans les champs au repiquage du riz. Grands et bien découplés, les hommes nous regardent fièrement, mais sans malveillance. Un beau gaillard, me voyant viser avec ma photo-jumelle une jeune fille arrêtée au bord de la route, se place d'un mouvement brusque entre elle et moi et se tient campé, dignement, devant celle qu'il désire protéger. Cela, sans provocation dans le regard, sans colère, sans une parole, sans un geste. Nous passons.

Partis de Ho-si-hien à six heures et demie, nous arrivons à Toung-ho après deux heures de marche. Admirablement situé sur une hauteur, ce village musulman est d'une propreté exceptionnelle, les rues bien pavées, les maisons bien entretenues, choses vraiment extraordinaires dans ce pays, terre classique du délabrement et de l'abandon.

Je me rends à la mosquée, élégant édifice dont la

porte principale s'ouvre dans une impasse latérale à la grande rue. Des écoliers sont groupés autour d'un vieux prêtre qui leur enseigne la langue arabe; la cour ombreuse, le sanctuaire aux vieux panneaux de bois sculpté, ces enfants rieurs qui s'amusent de mes préparatifs photographiques, ce brave maître d'école aux manières bienveillantes — tout contribue à donner à ce lieu un caractère de paix familiale.

Toung-ho a subi un long siège pendant l'insurrection et, comme les autres places fortes mahométanes, elle dut un jour capituler. Mais elle eut du moins la bonne fortune d'ouvrir ses portes au loyal Ma-ju-lung. Celui-ci imposa aux vaincus une dure rançon de trente-trois têtes; mais, cette rançon payée, fidèle à la parole donnée, il épargna les habitants et respecta leurs biens.

Heureusement pour eux, le cruel fu-taï Tseng était loin, occupé dans le nord. Aussi, point de carnage alors et point de ruines aujourd'hui.

A quelques lis de distance, un village chinois bouddhiste, Hui-tsuin, contraste par sa repoussante saleté avec le lieu charmant que nous venons de quitter. Les porcs sont à l'œuvre dans les rues et labourent de leurs groins une boue fétide et noire.

Depuis neuf heures du matin, nous nous élevons pour arriver dans une région privilégiée. A 1,950 mètres d'altitude, nous sommes au milieu de vergers et de potagers admirables; la terre en est rouge et très légère. Nous allons à travers les jardins que séparent des haies vives ou des murs de briques crues; nous suivons un chemin creux sous un dôme

de feuillages et de lianes enchevêtrées qui me rappellent, à s'y méprendre, certains sentiers des environs d'Alger, dans des sites enchantés baptisés là-bas des beaux noms de Climat de France, Frais vallon, etc.

A 2,000 mètres, un petit village est perché sur la ligne de crêtes : Kouen-po. Quelle cure d'air on ferait ici et quelles belles parties de chasse dans les jardins et les sapinières ! Mais il faut continuer notre chemin, descendre vers Hsi-hsin-tcheou, où nous arriverions tard si nous flânions, car l'étape est longue et dure.

Une petite halte d'une heure, sous l'ombre épaisse d'une grosse touffe de lentisques, pour reposer nos bêtes ; à perte de vue, des mamelons boisés de sapins nous entourent.

De là, sur la vallée, la descente est très raide. A 1,750 mètres, nous traversons des bois de châtaigniers bien entretenus par les aborigènes, dont les villages deviennent de plus en plus nombreux, à mesure que nous approchons de la ville, où nous arrivons à quatre heures.

L'auberge où nous descendons est toute neuve. Les boiseries fraîchement rabotées sont réjouissantes à l'œil et fleurent bon la résine. L'hôtesse est très accorte et s'empresse à nous bien servir. Nos soldats d'escorte qui nous suivent (ils nous précèdent bien rarement) depuis Mong-tse sont enchantés de nous et se font les propagateurs de notre bonne réputation. Le tao-taï (1) de Mong-tse avait bien fait

(1) Gouverneur.

les choses ; il nous avait d'abord donné douze hommes. Il a réduit ce nombre de moitié sur notre demande. Bien vêtus de tuniques neuves en laine rouge bordées de velours noir, avec de grands caractères chinois, également en velours, appliqués sur le devant et dans le dos, armés de hallebardes et de tridents, nos six lascars ont assez bon air, sous leurs grands chapeaux.

Nous leur donnons, suivant l'usage, 100 sapèques (soit environ 25 centimes) par homme et par jour; de temps en temps une petite gratification supplémentaire.

Ainsi, ce soir, comme ils ont été très prévenants pour nous dans les mauvais passages de la descente, que l'auberge est bien choisie, que tout va bien, je leur donne une ligature (chapelet de mille sapèques) de pourboire. Leur caporal leur fait faire le grand salut en ligne. Tous les six se prosternent d'un mouvement d'ensemble, le front à terre, par trois fois. C'est la manœuvre qu'ils connaissent le mieux, la seule peut-être !

12 juin. — Hsi-hsin-tcheou s'élève dans une plaine vers laquelle convergent d'innombrables sentiers de montagnes. C'est le carrefour des routes de Sze-mao, de Tali, de Yunnan-sen, de Tong-haï-hien et de Lin-gan-fou, point de transit très important.

Les caravanes préfèrent souvent faire halte dans les villages de la banlieue où les auberges abondent ; mais la ville même en est très bien pourvue.

Un marché se tient tous les deux jours dans la

grande rue ; il s'y fait un commerce de détail achalandé principalement par les paysans de la plaine qui recherchent surtout les objets grossiers à bon marché. On y trouve aussi de gros magasins de transit pour le thé, le sel, les filés de coton — et tout un quartier de teinturiers.

Au cours de mes promenades en ville, j'ai rencontré un lama qui remontait à Lhassa. Il revenait du Laos ; et je ne manque pas de citer le fait, bien qu'il soit peut-être tout à fait accidentel, parce qu'il pourrait être de nature à confirmer ce que m'avaient dit des amis de Luang-Prabang relativement aux relations qu'auraient les bonzes laotiens avec la capitale religieuse du Thibet.

Ayant eu l'occasion de m'entretenir de cette question avec les distingués professeurs de l'école d'Extrême-Orient, à Hanoï, je les avais trouvés fort incrédules sur ce point, et il n'est peut-être pas indifférent que des renseignements précis, d'ordre pratique, viennent quelquefois compléter les études abstraites des savants et apporter une modeste contribution de vie et de réalité à leurs conceptions théoriques. Une des grandes difficultés de l'application des sciences pures est, en effet, de passer du domaine des hypothèses dans celui de la réalité. Depuis seize années je voyage, j'observe et j'étudie, et c'est précisément parce que j'ai acquis des termes de comparaison qui manquent à tant d'érudits spécialisés que je suis aujourd'hui très sceptique en matière d'histoire religieuse et d'ethnographie. D'ethnographie surtout. Ainsi, dans ce Yunnan où,

depuis des millénaires, des races se heurtent et se croisent ; où l'humanité, tel un troupeau dispersé par des loups, s'est fractionnée à l'infini, il est impossible de généraliser ou de déduire de types locaux, transformés par l'habitat ou les mélanges de races, quelque chose de sérieux et de véritablement scientifique, pour le moment du moins. Et, cependant, quelques voyageurs zélés, en passant, ont eu la prétention de le faire. Il est vrai que l'exemple leur est donné par des savants qui, de leur cabinet, attaquent sans effroi l'étude de questions bien plus ardues encore, telles les arcanes des confréries secrètes des lieux saints de l'Islam.

Mais que me voici loin de l'auberge de Hsi-hsin-tcheou ! Rentrons-y préparer le départ pour Pe-tchen où nous devons coucher ce soir.

Il est deux heures ; le marché bat son plein quand nous nous mettons en route. Les boutiques où se vendent les filés de coton sont remplies d'acheteurs. Nos filés indo-chinois, venus par Mong-tse, ont supplanté ici les filés indiens qui venaient par Sze-mao.

Nous voici de nouveau dans la plaine, suivant la rive ombragée de grands saules d'une petite rivière dont le lit est à sec. Il fait très chaud, mais nous n'avons qu'une courte étape de deux heures à faire pour atteindre Pe-tchen, au sommet d'un mamelon isolé.

Nous traversons un quartier mahométan avant d'arriver à l'auberge, une des plus sordides et des plus lépreuses qu'il nous ait été donné d'habiter.

Pendant qu'on organise la défense contre la pullu-



Page 264.

UNE RUE DE TALI-FOU



Page 77.

DANS UNE AUBERGE

L'heure du dîner.

lante vermine de ce triste logis enfumé, je fais mon tour de ville habituel. De nombreuses auberges attestent que Pe-tchen est un point de passage, très fréquenté des caravanes.

Dans les marmites gigantesques, de forme hémisphérique, des restaurants mahométans, le mouton et le bœuf remplacent le porc qui trône exclusivement dans d'autres marmites voisines, celles des restaurants chinois ordinaires.

C'est l'heure du dîner et, par centaines, les clients attablés s'empiffrent de riz, à grand renfort de baguettes. La manière dont mangent les Chinois a quelque chose de bestial qui nous choque. On croit généralement que les fameuses baguettes sont employées à la façon de nos fourchettes ; il n'en est rien. A la vérité, elles ne servent qu'à faire glisser du bol où il est contenu dans la bouche démesurément ouverte, tel un entonnoir, le riz cuit à l'étuvée. Cependant, elles ont encore un autre emploi : tenues de la main droite, elles servent à saisir, comme avec une pince, pour les porter aux lèvres, les menus morceaux de viande, de légumes ou de poisson des plats chinois, les aliments étant toujours, dans ce but, découpés en menues bouchées.

A Hsin-hsin-tcheou, les mahométans sont peu nombreux, vingt-quatre familles environ, pour la plupart bouchers ou restaurateurs. Ils sont ici en plus grand nombre, mais toujours en infime minorité.

Les auberges sont presque vides. L'on me dit que c'est à cause de la saison, déjà trop avancée pour les voyages dans le sud.

13 juin. — Nous quittons sans regret notre gîte inhospitalier, où, malgré les précautions prises, nous avons été littéralement dévorés par la vermine. Ah! les bonnes heures de la route, sous le beau soleil, après ces nuits atroces dans des taudis infects!

Le pays est bien cultivé, les rizières s'étagent; nous nous élevons lentement. L'indigo est, ici, la principale culture, — culture très soignée pour laquelle le terrain est divisé en planches de trois mètres de largeur environ, drainées par de petites tranchées de soixante-dix centimètres de profondeur qui limitent les planches et les séparent les unes des autres. De distance en distance, des fosses en maçonnerie sont creusées dans le sol, destinées à la macération des feuilles d'indigo, généralement effectuée dans un mélange d'urine et de morelle noire, additionné de produits plus ou moins hétéroclites, selon la formule spéciale de chaque cultivateur, pour faciliter la transformation de l'indigotine et augmenter la valeur du produit.

Cette région est exclusivement peuplée de mahométans. Je fais un détour pour aller visiter le village de Ta-ïn, petite bourgade de sept à huit cents habitants, entourée d'un mur d'enceinte.

J'y visite une belle mosquée dans laquelle je suis reçu par un jeune prêtre parlant assez correctement l'arabe. Il insiste, au nom des mahométans, pour que je passe une journée chez eux, me propose de faire loger mes mulets et mes gens dans la mosquée, m'offrant pour moi-même sa propre maison. Cet homme a le regard franc, la physionomie ouverte; il

m'a pressé la main à la façon arabe, avec loyauté, et je décline à regret son offre bien tentante. Je ne suis pas assez sûr de mes soldats d'escorte et je craindrais quelque incident dans ce village de si braves gens. Il n'y a pas d'auberge et il me répugne de faire loger mes Chinois bouddhistes dans la mosquée des mahométans.

J'avais d'ailleurs été prévenu à Pe-tchen que je ne trouverais d'auberge qu'à Sin-kaï et mes dispositions étaient prises. Néanmoins, je vais visiter la maison de mon aimable mahométan ; il me présente à sa mère, et sa jeune femme ne s'enfuit pas à mon approche. Elle a une attitude réservée, avec ses bébés joufflus qui la serrent de leurs petits bras, étonnés mais pas effrayés.

Je retourne ensuite à la mosquée. Elle est vaste et bien entretenue, le sol parqueté de bois dur que les pieds des fidèles ont poli. Le mihrab est décoré de grandes inscriptions coraniques peintes sur le mur, d'un aspect très décoratif. Une chaire à prêcher, assez rustique, sans art précis, plutôt d'un caractère chinois qu'arabe, cependant, s'élève à droite du mihrab.

Cette petite colonie me paraît être d'origine arabe. Il se pourrait que ce fût la dernière ramification d'une migration arabe qui, partie de Canton, se propagea au Kouang-si, puis au Koui-tcheou et au Yunnan.

Plus commerçants et industriels que guerriers, plus sédentaires que nomades, ils ne prirent pas une part aussi active à la rébellion que l'élément turckmène et boukhariote.

Les insurgés s'étaient cependant emparés de Hsin-hsin-tcheou en 1860, et ce ne fut qu'en 1869 que Ma-ju-lung s'en rendit maître, sur la menace d'un bombardement; les notables capitulèrent et le vainqueur fit occuper la ville sans désordre (1). L'absence de ruines paraît indiquer que cette reddition ne fut suivie d'aucune représaille.

Cette région offre aujourd'hui un aspect très prospère et les enfants pullulent, promesse d'avenir, dans les villages mahométans voisins : Chi-bia, Hao-hieh et Pich'ia.

Je ne sais comment exprimer le charme de cette vieille mosquée, dont la cour est pleine de verdure, de fleurs et de chants d'oiseaux. Des enfants vêtus de bleu papillonnent autour de nous. Un monumental brûle-parfums en bronze découpe son élégante silhouette sur l'ombre mystérieuse du sanctuaire, et les fleurs roses des anonacées égaient les verdures sombres des cyprès.

Quel contraste avec les temples bouddhiques aux dieux contorsionnés et grimaçants, symboles barbares et fantastiques d'une idolâtrie sauvage en comparaison de la simplicité naïve et poétique des mosquées!

Je quitte à regret ces braves musulmans aux bonnes grosses figures réjouies et je rejoins ma caravane, qui m'attend à Pich'ia. Je la trouve entourée d'une centaine d'enfants, attirés par ce spectacle inaccoutumé, qui nous suivent en gambadant quand nous nous mettons en marche.

(1) Rocher, *la Province chinoise du Yunnan.*

Nous traversons le village de Pich'ia, dont les maisons, décorées de peintures noires, sur fonds blancs et gris, ont fort bon air. Je compte trois cents habitants pour ce village qui, avec ceux des centres voisins, doit porter à deux mille environ le nombre des mahométans de cette petite colonie.

Je fais quelques photographies au milieu de l'allégresse générale, et nous partons.

La vallée se resserre et se boise au fur et à mesure que nous avançons. Les cultures d'indigo continuent jusqu'au village de Se-fong-kuan, sur un petit plateau entouré de rizières.

A 2,000 mètres, voici des edelweiss et des broussailles d'arbousiers d'une variété à fruits acides que je n'avais pas encore rencontrée et qui est très répandue au Yunnan. Quelques bois de sapins, des champs assez mal cultivés, et Sin-kaï nous apparaît, à deux heures.

Le village de Sin-kaï est misérable : il semblerait que tous les pouilleux du Yunnan se sont donné rendez-vous dans cette bourgade, où nous gîtons comme nous pouvons dans une auberge délabrée.

Nous ne sommes pas sur la grande route habituellement suivie, qui passe beaucoup plus à l'est, de Tong-haï à Hsing-ning-tcheou, par Haï-men-cao, et c'est pourquoi les auberges sont si pauvres, n'ayant pour clients habituels que des mafous ou des portefaix.

14 juin. — Nous descendons aujourd'hui vers le grand et beau lac de Yunnan-sen. Le pays se peuple

et la route s'anime du va-et-vient des convois de denrées maraîchères, de bois à brûler et de marchandises diverses qui vont à la capitale ou qui en viennent. Dans un vallonnement de petites collines s'élève le petit village de Pe-ka-tse, avec ses jolis temples, ses jardins que décorent de nombreux lataniers, et sa population de bons ruraux, actifs et bien portants, qui nous regardent passer avec des regards bienveillants.

Quel contraste avec l'horrible saleté de Kouen-yang-tcheou et la curiosité importune de ses habitants dépenaillés! Nous arrivons dans cette ville immonde à dix heures du matin, après trois heures de marche depuis Sin-kaï. Les maisons sont délabrées, sordides, les fortifications en ruine. Une multitude de loqueteux et de mendiants grouille dans la grande rue, où se tient un important marché. Nous nous frayons difficilement passage à travers la populace, et c'est en vain que nous cherchons une auberge habitable pour nous arrêter un jour.

On nous conduit dans la plus belle (!), c'est un cloaque. Dans le vestibule, deux porcs énormes, vautrés dans une boue noirâtre, barrent le passage. Je les enjambe, mais c'est pour tomber dans une courette pleine de détritus et d'immondices, sur laquelle s'ouvrent les portes des chambres.

Celles-ci n'ont, suivant l'usage, pas d'autre aération que celle des trous pratiqués par des doigts curieux dans les papiers tendus sur les clayonnages de bois qui forment cloison sur la cour. Pas de fenêtre sur l'extérieur, aucun moyen de

chasser les miasmes par une ventilation quelconque.

Il faut se résigner à ces horribles odeurs ou fuir. C'est à ce dernier parti que nous nous rangeons et, après avoir successivement visité quelques bouges vraiment inhabitables, nous prenons le parti d'aller coucher à Hsi-ning-tcheou, sur la ligne d'étapes de la grande route mandarine.

Nous faisons une halte de deux heures au petit village de Si-si-li, à quelques minutes des remparts et à faible distance du lac qui étend sa nappe argentée jusqu'à l'horizon du nord. Les eaux en sont basses à cette époque sur les rives méridionales où nous sommes : à peine quelques centimètres au-dessus du lit de vase sur lequel glissent péniblement quelques jonques venues de Yunnan-sen ou d'An-ling-tcheou, piètre navigation d'amphibies sur ces eaux fangeuses.

Nous contournons ensuite le lac, cheminant sur des collines dénudées, alternant avec des rizières et des jardins.

A mi-chemin de Hsi-ning-tcheou, nous rencontrons un étang artificiel formé par une levée de terre barrant un petit vallon — levée de terre maintenue par des plantations d'arbres, ingénieux barrage qui retient les eaux pour les conduire sur les terrasses inférieures à la saison sèche. Continuant notre route vers le nord, nous côtoyons des lagunes que des paysans aménagent en ce moment pour les transformer en rizières, qu'ils préparent pour les repiquages prochains.

L'eau du lac est élevée par des norias de bambous,

de gradins en gradins, gagnant ainsi à l'irrigation quelques mètres au-dessus du niveau normal.

Tchi-ning-tcheou, où nous arrivons à trois heures, est une petite bourgade sans grande importance, vivant du petit commerce de détail qu'entretient le passage des caravanes.

Nous y trouvons en abondance des vivres de toutes sortes et l'auberge est vaste et propre. Des haies de cactus en fleurs bordent les jardins, dans lesquels je remarque des planches de reines-marguerites et de chrysanthèmes, fleurs destinées à la capitale; puis, ce sont des potagers où abondent, cultivés en grand, également à destination de la capitale, les choux, les laitues et le tabac.

Dans les bas, on repique le riz; sur les mamelons, les haricots et les pommes de terre, cultures les plus répandues, sont en fleurs.

Autour de Hsi-ning-tcheou, dans un rayon de trois kilomètres, je compte trente villages ou hameaux, et cette densité extrême de population continue dans toute l'admirable plaine qui s'étend sur la rive Est du lac, jusqu'à Yunnam-sen — véritable jardin, sarclé, biné, où pas un pouce de terre n'est inutilisé et où partout deux récoltes sont fournies sans trêve ni repos par un sol fécond.

Sur la même terre, à une première culture de blé, orge, avoine, fèves, pommes de terre ou opium (pour ne citer que les principales) succédera une deuxième de riz, de haricots ou de maïs, de pois ou d'indigo.

L'eau d'irrigation, descendant des montagnes, est toujours abondamment chargée d'humus, de matières

organiques ou minérales très fertilisantes; mais, dans toute la Chine, l'engrais humain (1) surtout joue le rôle de grand régénérateur de la terre.

Et la culture étant presque exclusivement faite à main d'homme, les populations rurales sont toujours assez nombreuses pour le fournir en abondance. Au surplus, les villes sont là pour apporter leur inodorante quote-part et, depuis des siècles, une fertilité admirable est ainsi entretenue.

16 juin. — Nous avons quitté hier Hsi-ning-tcheou, nous éloignant à dessein de la route ordinaire vers Yunnan-sen pour venir visiter Tsi-kiang-fou, qu'on nous avait dit être le centre industriel le plus important du Yunnan. Cette ville ne mérite à aucun titre cette réputation. Elle lui est restée conventionnellement d'un passé depuis longtemps disparu sans doute.

Tchi-kiang-fou et son grand lac sont séparés du lac de Yunnan-sen par une chaîne de montages que nous franchissons en venant de Hsi-ning-tcheou. Partis à sept heures du matin, nous nous sommes tout d'abord élevés sur des croupes de terre rouge travaillée par lopins; ce sont des rizières minuscules dans les creux, des terrasses étagées sur les mame-

(1) L'agriculteur chinois « élève fort peu de bétail; en dehors de son porc comestible, orgueil de toutes les chaumières, il ne dispose guère d'animaux; il a très peu de bœufs, très peu de chevaux; son animal préféré est le buffle; or un buffle suffit au travail de trois hectares, sans fournir, de *bien loin,* au fumage de ces trois hectares. » (E. et O. Reclus, *l'Empire du Milieu.*)

lons. A dix heures nous atteignons un premier col par 2,170 mètres d'altitude. A mesure que nous nous élevons, la température se rafraîchit, des brouillards de vapeurs froides nous enveloppent ; elles se transforment en pluie précisément à l'instant où nous décidons de faire halte dans un petit cirque où nos animaux devaient trouver bonne pâture en compagnie de quelques troupeaux de moutons et de chèvres.

Nous nous sommes blottis au pied d'un arbrissseau pour grignoter, sous la pluie, notre déjeuner froid. Tout était froid, la pluie comme le déjeuner, et nous avons un peu claqué des dents. Après cette halte, nous nous élevons vers un deuxième col, à 2,220 mètres celui-ci. Nous l'atteignons à midi et un admirable coup d'œil s'offre à nous. A nos pieds, la ville et le lac de Tchi-kiang-fou — la ville, avec le quadrilatère de ses remparts, au milieu des cent vingt-cinq villages qui l'entourent, vaste échiquier de jardins, de rizières, étalé comme sur un plan au lavis, à vol d'oiseau, comme on le verrait de la nacelle d'un ballon.

Nous descendons à pic vers la plaine superbe qui s'étale à 1,680 mètres d'altitude, coupée d'innombrables ruisselets se perdant dans les tapis verdoyants des rizières. Les brumes sont dissipées, une douce tiédeur printanière succède à l'âpre brume des sommets.

Il n'est que deux heures quand nous entrons dans la ville de Tchi-kiang-fou, escortés d'une meute de gamins, peu habitués au spectacle de voyageurs étrangers dans cette ville morte, qui n'est animée

par aucun commerce avec l'extérieur. Seuls, les villages voisins viennent apporter au marché leurs céréales, fruits ou légumes, et emportent de la ville des objets de première nécessité. C'est une vie toute locale, sans industrie et sans mouvement.

Cette cité eut, elle aussi, à subir un siège terrible en 1870. Les musulmans y tinrent longtemps en échec l'armée du fu-taï Tseng qui, pour amener la reddition de la place, promit la vie sauve à tous les habitants, selon son habitude. Et, comme toujours, sitôt les portes ouvertes, il les fit massacrer par milliers.

J'ai rendu visite aux notables mahométans, dont quelques-uns ont gardé cet odieux souvenir profondément gravé dans leur cœur.

En tout, huit agglomérations de mahométans subsistent aujourd'hui dans la plaine. Je visite la plus importante d'entre elles, Kiou-lou-sou-na, riant village bâti sur une petite éminence où l'eau d'un ruisseau coule en cascades par les rues. L'iman de la mosquée s'exprime assez correctement en arabe; il m'a parlé de l'Arabie dont il connaît un peu la géographie; l'Yémen, Bagdad, Médine, ne lui sont pas inconnus, et il m'a demandé si j'étais allé à Boukhara.

Ses coreligionnaires sont venus en foule à ma consultation, j'ai dû soigner quatre-vingts malades : plaies, fièvres, embarras gastriques, troubles intestinaux, etc. Un lépreux même, par extraordinaire, s'est présenté.

Le soir venu, ce fut une avalanche de gâteaux, de

pêches, très grosses et très savoureuses — les meilleurs fruits du Yunnan, d'ailleurs — puis de farine, de paquets de vermicelle, de bonbons multicolores, etc., en remerciement de mes soins.

Dans ma promenade aux principales pagodes de la ville et dans les rues, à la recherches des industries absentes, partout, la foule innombrable des gamins m'a escorté sans manifester la moindre hostilité.

18 juin. — Nous voici à Yunnan-sen, installés dans notre petite maison propre et gaie, la vue se reposant enfin sur autre chose que l'immonde cloaque des cours d'auberges — sur notre jardin rempli de fleurs et de chants d'oiseaux.

Partis hier de Tchi-kiang-fou à sept heures, par une douce matinée, le thermomètre marquant 22 degrés, nous avons fait l'ascension d'un nouveau col de la chaîne de partage des deux lacs et, cette chaîne franchie, la descente vers la plaine de Yunnan-sen a commencé.

La vue s'étendait, magnifique, jusqu'aux montagnes de l'arrière-plan formant l'horizon, derrière le lac et la capitale qu'on devine sur les collines du nord. C'est un panorama grandiose et luxuriant : des vergers, des bois entiers d'arbres fruitiers, de pêchers surtout, alternent avec les rizières, à l'infini. Après sept heures de marche, nous étions arrivés à Tchen-kong-hien, avant-dernière étape ; d'où nous sommes repartis ce matin. Il nous a fallu marcher encore quatre heures pour arriver à la porte de Yunnan-sen où, grâce à l'obligeance de M. Litton, un homme

nous attendait pour nous conduire à notre demeure.

Quelle joie de se sentir un peu chez soi ; de respirer enfin autre chose que les senteurs infectes des auberges ; de mettre les notes à jour, classer les collections, lire quelques journaux de France, s'entretenir avec quelques aimables compatriotes — et se détendre un peu avant de reprendre le bâton du pèlerin !

Un temps d'arrêt dans notre vie nomade s'impose pour étudier de près la capitale du Yunnan.

La Yacchi de Marco Polo qui sera, demain, atteinte par la locomotive, est actuellement peuplée de quelque cinquante mille habitants. Bien située, englobant dans son enceinte quelques petits mamelons dominant la plaine, tout auprès du beau lac, le plus important de la province, dont les rives ont un développement de 150 kilomètres. Un mur d'enceinte entoure la ville ; il est percé de six portes monumentales. Celle du sud donne accès à la rue principale, dans laquelle se tient le grand marché quotidien, et son prolongement, après un coude à l'ouest qui lui fait contourner un mamelon pointant au centre de la ville, continue son parcours sinueux et accidenté jusqu'à la porte du nord.

Les quartiers les plus animés sont ceux qui avoisinent la porte du sud. Les plus belles boutiques, les mieux achalandées, se pressent des deux côtés de la grande rue sur un parcours de cinq à six cents mètres. C'est un tohu-bohu indescriptible aux heures de marché, un grouillement tel qu'il est fort difficile

de s'y frayer passage. Puis, vient à gauche la rue des cordonniers et des chapeliers qui conduit au yamen du vice-roi ; celles des tourneurs d'ivoire, des fondeurs de bronze, des ferblantiers et des forgerons, des selliers-harnacheurs et des marchands de bric-à-brac ; la rue si pittoresque des marchands d'habits dont les étalages ruissellent de couleurs vives et disparates : jupes et vestes de femmes, fourrures de toutes sortes, vieilles ou neuves, habits de gala des mandarins et souquenilles populaires, vestes de paysannes en cotonnades bleu de ciel festonnées de galons noirs, ou bien encore de dessins blancs sur fond bleu obtenus par un ingénieux procédé de teinture.

Une rue entière, et non des moindres, est le domaine des fabricants et marchands de cercueils ; puis une nouvelle série de cordonniers, de chapeliers, s'échelonne jusqu'à la porte de l'ouest, tandis que dans la direction du nord le commerce se raréfie et s'anémie.

Arrivé à la hauteur du consulat et du bureau de poste français, on trouve le quartier des polisseurs de jade, industrie bien déchue aujourd'hui et qui occupait, il y a quelques années, des milliers d'artisans. Avant l'occupation de la haute Birmanie par les Anglais, le jade extrait des mines de cette province venait presque exclusivement au Yunnan, où la précieuse matière, si estimée des Chinois, était mise en œuvre et convertie en bracelets, bagues, boucles d'oreilles et objets d'art plus ou moins ouvragés.

Le jade émeraude et améthyste de Birmanie n'était

pas seul travaillé à Yunnan-sen. Le jade blanc de Sining-fou y était aussi apporté par la voie de Tatsien-lou. Plus dur et plus apprécié encore que les jades birmans, il était aussi l'objet d'un important trafic.

C'est par millions de francs que l'on comptait alors les exportations sur Canton et sur le Se-tchouen.

Étaient-ce des ouvriers mahométans décimés à l'époque de la guerre, ou bien le déclin de cette industrie est-il dû à toute autre cause? il est fort difficile de le savoir.

Toujours est-il que les Anglais ont favorisé par tous les moyens l'installation d'une colonie chinoise importante dans léur possession de la haute Birmanie, et le commerce du jade a été détourné du Yunnan. A Mandalay des négociants-banquiers chinois centralisent aujourd'hui tout le produit des mines.

Les blocs y sont sciés et débités en morceaux appropriés aux usages auxquels on les destine, puis exportés presque exclusivement sur Canton et Shanghaï. Une infime partie seulement est dirigée sur Teng-yueh et Yunnan-sen, où les lapidaires la façonnent pour la consommation locale plus que pour l'exportation. C'est une perte sèche pour la province où cette industrie faisait vivre tant de gens, et il serait à souhaiter qu'elle fût revivifiée, fût-ce par l'initiative d'industriels français qui feraient exécuter des commandes d'objets d'usage européen, tels que manches de parapluies, accessoires de bureaux, bonbonnières, flacons de luxe, bijoux, etc.

Dans la partie nord de la ville, les commerces ne sont plus localisés et les boutiques de toutes sortes se succèdent, de plus en plus rares et de plus en plus pauvres. Certains quartiers sont dans un tel état de désuétude que des potagers, des rizières même sont intercalés dans les ruines.

Vers la deuxième porte de l'est s'élèvent, sur une hauteur, la nouvelle mission catholique, l'église paroissiale, l'évêché avec sa chapelle et les vastes bâtiments récemment construits sur l'emplacement de la vieille mission détruite en 1900.

Enfin, près de la porte du nord, l'arsenal et, tout à côté, sur le point culminant de la ville, bien exposée au feu éventuel des canons ennemis, la poudrière! O candeur de la stratégie chinoise! Pour effrayer, terroriser l'ennemi, afin qu'il n'ignore point les redoutables réserves accumulées, on prend soin de les offrir... à ses boulets!

Les faubourgs ont chacun leur physionomie particulière. Celui qui réunit, extérieurement aux remparts, les deux portes de l'ouest, est plus spécialement réservé aux petites industries vivant des muletiers : maréchaux-ferrants, bourreliers et, surtout, tanneurs-mégissiers. Les grandes peaux de bœufs sont tendues sur des cadres pour être séchées au soleil, et le quartier n'en est pas précisément embaumé.

Dans le faubourg sud, prolongement de la rue principale, le marché quotidien se continue. Les marchands de céréales s'y groupent de préférence, sans exclure cependant les marchands de fruits, les maraîchers et les bouchers.

Le marché au poisson, très bien pourvu par les pêcheurs du lac — notamment de fort belles carpes gardées vivantes dans des baquets ou des viviers — se tient près de la grande porte du sud. C'est aussi le quartier des bouchers mahométans, qui tuent chaque jour bœufs et moutons.

Quant aux charcutiers, ils pullulent un peu dans tout le marché. Les célèbres jambons séchés, très appétissants, sont étalés sur des éventaires en plein vent, et c'est, de tous côtés, un enchantement pour les yeux de voir cette foule bigarrée, ces piles de légumes bien lavés, ces fruits rubiconds, ces herbages variés, des fleurs même, dont les étalages sont souvent arrangés avec goût.

Dans le faubourg sud, un quartier tout entier est occupé par des teinturiers et des marchands de cotonnades, spécialement à l'usage des lolos, vestes de femmes ou d'enfants, pantalons ou manches de corsages sur lesquels, au moyen d'un patron découpé, on a fait une réserve à la cire chaude, avant le trempage au bain d'indigo, de telle sorte que le dessin ainsi protégé par la matière grasse se détache en blanc sur le fond bleu sombre ; après la teinture, un dégraissage à l'eau bouillante enlève les réserves de cire. Ces dessins, très chinois de caractère, papillons, branches de fleurs, vases ou dragons, sont presque toujours très artistiques.

Nombreuses sont aussi les boutiques de selliers-harnacheurs. Les selles chinoises, en bois incrusté, avec leurs accessoires de poitrails, croupières, brides et licous en lanières agrémentées de verroteries, de

perles et de houppes de crins ou de laine rouge, ornent les devantures, aguichant de leurs tentantes fanfreluches, grelots, gongs et sonnettes, les bons mafous naïfs à leur entrée dans la capitale.

Les mulets sont toujours empanachés d'ornements voyants; mais les mules de tête de convois sont particulièrement surchargées de parures variées : pompons, petits drapeaux rouges, miroirs encadrés de clinquant, verroteries et colliers de grelots aux bruyantes sonnailles.

Une agréable promenade pour les Européens de passage à Yunnan-sen est le tour des remparts. Au sommet du mur d'enceinte court un chemin de ronde de plusieurs mètres de largeur sur lequel on peut faire le tour complet de la cité. Malheureusement, la vue est interceptée, sur la ville comme sur la campagne, par des murs percés de rares ouvertures. Conception grotesque des stratèges chinois qui emprisonnent ainsi les soldats chargés de la défense dans un couloir sans issue, pour les empêcher de prendre la fuite (!) à l'heure du combat, paraît-il.

Le mur intérieur, récemment construit, qui a réalisé cette désastreuse combinaison, dont le résultat est d'isoler, d'une façon insensée, les défenseurs des remparts et de leur couper toute communication avec l'intérieur de la place, est l'œuvre d'un précédent vice-roi qui avait obtenu de Pékin des crédits considérables pour rendre Yunnan-sen inexpugnable. Le petit mur lui coûta relativement peu d'argent, et il se vantait d'avoir copié les célèbres fortifications de Tchen-tou, capitale du Se-tchouen.



Page 95.

UNE RUE DE YUNNAN-SEN

Accusé d'impéritie et de prévarication par des mandarins jaloux, il dut rendre gorge et restituer à Pékin une grosse partie des sommes détournées. Le mur subsista... au grand dommage des promeneurs.

Par quelques ouvertures on peut cependant, à loisir et à l'abri des curieux, jeter un regard d'ensemble sur la ville. On aperçoit la grande rue principale, bordée de boutiques, généralement exiguës, où s'entassent les marchandises de fabrication européenne, les soieries et cotonnades chinoises, les porcelaines ou comestibles.

Les changeurs, les brodeurs et les bijoutiers, les grands apothicaires et les pâtissiers y font assaut d'enseignes rutilantes, grands panneaux noirs ou rouges, en bois laqué, surchargés de gros caractères sculptés et dorés.

Des remparts, le regard plonge sur le dédale des rues dont le grouillement, inconcevable pour qui ne l'a jamais vu, est la caractéristique des villes chinoises. Tout se fait dans la rue : les marchés s'y tiennent, on y mange, on y traite les affaires, les cortèges de mariages ou d'enterrements y paradent, les mendiants l'encombrent de leurs hideurs, y vivent et y meurent sous l'œil indifférent des passants. De lourds chariots aux roues grinçantes s'y fraient péniblement passage, tandis que les chaises à porteurs des mandarins y bousculent sans pitié la vile populace, culbutant à chaque pas quelque vieille femme vacillante sur ses moignons ou un pauvre diable impotent.

J'ai parcouru tous les quartiers, très à mon aise, mêlé à la foule, sous mon travestissement chinois, sans lequel je n'aurais pu aussi facilement tout observer à loisir.

L'usage veut que tout homme de condition ne circule qu'en chaise à porteurs ou à cheval. Afin d'éviter les bousculades et de conserver leur prestige, les Européens fixés à Yunnan-sen sortent très rarement à pied.

En ce qui me concerne, pour mener à bien mon enquête économique, le port du costume chinois m'a grandement facilité toutes choses, et je me félicite d'avoir bravé, sinon le ridicule, du moins les préjugés de certains.

En l'absence de toute statistique complète, il est impossible d'évaluer, même approximativement, le commerce général du Yunnan.

Quatre grandes voies, convergeant sur Yunnan-sen, se partagent le mouvement commercial de la province avec l'extérieur.

La plus importante, celle dont nous allons encore favoriser la suprématie par notre chemin de fer, relie le Yunnan au Tonkin par la vallée du fleuve Rouge.

Puis, la voie moitié terrestre, moitié fluviale, par les provinces du Quang-si et du Quang-toung vers Canton.

La troisième, vers le Se-tchouen et le fleuve Bleu, par les dures montagnes du Yunnan oriental, où les mulets même, ne pouvant plus passer, sont remplacés par des porteurs munis de hottes.

Enfin, la voie si accidentée qni conduit du Yunnan à la haute Birmanie, vers Bhamo, où l'Irraouady, bien qu'à 600 milles de la mer, est accessible en toutes saisons à la navigation à vapeur. Sur aucune on ne peut espérer avoir une évaluation précise du trafic réel.

En effet, si certains articles payent des droits d'entrée et sont par conséquent rigoureusement pointés à leur passage dans les bureaux des douanes impériales tenus par des Européens, à Mong-tse pour la voie du Tonkin, et à Teng-yueh pour la voie de la haute Birmanie, d'autres articles, ne payant pas de droits, ne sont pas sérieusemeut contrôlés. Enfin, et surtout, d'innombrables voies d'entrée et de sortie, sans aucun contrôle, réunissent le Yunnan au Se-tchouen, au Koui-tcheou et au Kouang-si par les sentiers de montagnes. Ainsi, ne voit-on figurer que par l'indication « néant » l'importation si considérable des soieries; pour ma part, je l'évalue à plus de quinze millions de francs par an.

Sur l'importation des marchandises de fabrication européenne et japonaise, la même obscurité règne, car, en retour des convois d'opium qui prennent la direction de Canton par le Kouang-si et le Kouang-toung, des quantités appréciables de ces marchandises entrent au Yunnan sans autre contrôle que celui du likin, c'est-à-dire sans contrôle réel.

On ne peut tabler que sur l'observation de certaines données économiques générales; sur ce fait, par exemple, que le chiffre des importations doit balancer presque exactement celui des exportations,

puisque les payements de différences par transport de numéraire sont rares ou inexistants; la connaissance globale des principales exportations doit par conséquent donner la quotité presque exacte des importations.

Or, les exportations sont, par ordre d'importance, l'opium, l'étain, le cuivre, les médecines chinoises, le musc, l'or et l'argent; enfin quelques chevaux, formant un total approximatif de 90 millions de francs par an.

C'est donc pour pareille somme que la province peut acheter à l'extérieur, d'abord les filés de coton indispensables à la fabrication des vêtements, en l'absence de tout autre textile; les soieries qui viennent ensuite; puis, pour des sommes relativement minimes, les rubans, passementeries, lainages, fils et aiguilles, allumettes, pétrole, tabac de Canton, quincaillerie et objets manufacturés, horlogerie, bijouterie, poissons et fruits de mer.

Le commerce en gros et en détail de toutes ces marchandises, auquel il convient d'ajouter celui du sel, des denrées alimentaires, huiles et vernis, vannerie, bois et charbons, etc., entretient une grande activité commerciale dans la capitale du Yunnan; nous y trouverons un admirable champ d'action après l'ouverture de notre voie ferrée, surtout si nous savons préalablement préparer le terrain en nous livrant à une étude minutieuse des goûts et des besoins de notre future clientèle. Au point de vue des couleurs, dessins, dimensions et qualités des étoffes que nous voudrons vendre, il conviendra sur-

tout de nous documenter très sérieusement si nous voulons éviter des mécomptes certains; car les Chinois sont essentiellement routiniers, esclaves d'habitudes invétérées qu'il ne faut pas espérer leur faire modifier du jour au lendemain.

Les costumes sont réglés par des lois somptuaires; la coupe et les dessins en sont traditionnels, et il ne faudrait pas nous bercer de l'illusion d'y *faire prendre* des modes nouvelles, de longtemps, sinon jamais.

Tout cela est à considérer avec attention, car les débouchés qui nous seront offerts dès l'ouverture du chemin de fer promettent d'être considérables. En effet, par suite de la défectuosité des voies de communication et du prix exorbitant des transports à dos de mulet, les produits de l'agriculture et de l'élevage ne peuvent être exportés hors de la province et les facultés d'achat des Yunnannais sont, par ce fait, bien au-dessous de ce qu'elles pourraient être et de ce qu'elles seront quand le chemin de fer sera là pour transporter rapidement et économiquement les produits du Yunnan vers la mer, vers ces mers chaudes du golfe du Tonkin, qui baignent des pays tropicaux où toutes ces denrées sont si estimées et si recherchées. Il y a une demande considérable de viande de boucherie, fruits et légumes des pays tempérés dans les ports et les mers d'Extrême-Orient, où les Européens, commerçants, fonctionnaires, marins, etc., sont avides de se procurer ces choses de première nécessité, pour eux.

Il faut aussi faire entrer en ligne de compte les sous-produits de l'agriculture qui tiennent une si

large place dans le commerce général d'exportation de la Chine : peaux, laines, plumes de volailles, soies de porc pour la brosserie, os, cornes, etc., tout cela demeurant sans emploi et perdu, au Yunnan, faute de moyens de transport économiques.

Aussi, quand ces ressources naturelles seront utilisées; quand les richesses minières, houille, cuivre, et métaux précieux, encore inexploitées et en réserve dans le sous-sol du pays, seront mises en valeur, la province, enrichie par notre action féconde, deviendra une cliente de plus en plus importante pour nos produits industriels, il n'en faut point douter. Nous vendrons non seulement des cotonnades à la place des filés de coton, indice infaillible de pauvreté pour les pays où ils sont consommés ; mais aussi des draps, des velours, des feutres, des couvertures de laine et de coton, etc. Il importe, en effet, de ne pas perdre de vue que la fraîcheur des nuits et les froids relatifs de l'hiver créent aux habitants du Yunnan des besoins tout différents de ceux des populations de nos colonies, qui, presque toutes, jouissent d'un climat équatorial ou tropical ne permettant pas d'y trouver des débouchés pour les étoffes lourdes et chaudes. Et ce détail a une grande importance ; nous pouvons espérer, grâce à ces conditions climatériques un peu spéciales du Yunnan, trouver des débouchés précieux pour nos articles de solde que les caprices et les fluctuations de la mode jettent souvent à vil prix sur nos marchés français.

Les Yunnannais sont assez vaniteux et nous pouvons être certains que, lorsqu'ils auront fait quelque

bonne affaire et un peu garni leur bourse, ils ne seront pas insensibles aux tentations des objets d'usage ou de luxe européen. Pendules, réveils, bijoux, montres, lampes à pétrole, fleurs artificielles, verreries d'ornement et parapluies, sont déjà très appréciés par eux, et si la demande n'en est pas plus active, c'est toujours pour les mêmes raisons : d'une part, ils sont trop pauvres, et d'autre part les frais et les aléas de transport grèvent trop lourdement le prix des marchandises.

Ces différents commerces progresseront rapidement dès que la situation des indigènes s'améliorera. Les sommes considérables que nous allons dépenser sous la forme de salaires, pour la construction du chemin de fer, amèneront ce résultat à brève échéance.

Yunnan-sen, 13 juillet.

Depuis un mois, je suis en relations constantes avec les musulmans de la ville. Parmi eux, je commence à compter de bons amis, car la glace a vite été rompue et je crois savoir tout ce qu'il est possible d'en apprendre.

Hélas! c'est fort peu de chose, presque rien, en ce qui concerne leurs origines, leur histoire politique et religieuse, leurs traditions. La guerre n'a point laissé subsister d'archives, si toutefois il en exista jamais. Aucun monument, aucune inscription, pas un manuscrit à consulter.

Dans les mosquées, on donne aux écoliers de petits opuscules manuscrits où est résumée l'histoire légen-

daire de l'introduction de l'islamisme en Chine. Il y est dit que l'empereur Kouan-tchen aurait eu trois songes dans lequel un géant de vingt-quatre pieds de haut, vêtu d'une magnifique robe verte, le visage blanc aux traits européens, lui serait apparue. Ses astrologues consultés, en présence de la coïncidence de cette vision avec l'apparition insolite d'une comète à l'occident, en auraient déduit que c'était l'annonciation de la naissance du prophète Mahomet. (C'est identiquement la même fable qui décrit, dans les mêmes termes, la naissance du Bouddha; ce qui démontre, tout au moins, la pauvreté d'imagination des auteurs de ce plagiat.)

L'empereur aurait aussitôt envoyé des ambassadeurs au fondateur de la nouvelle religion pour l'inviter à venir la propager dans l'empire. Trois apôtres de l'Islam se seraient mis en marche à cette auguste sollicitation. Deux seraient morts au cours du voyage; mais le survivant aurait fondé le premier noyau des musulmans de Chine, à Canton, vers 628 de l'ère chrétienne. Suit une foule d'épisodes insignifiants.

Il serait vain de chercher dans tout cela une vérité historique quelconque, et mes mahométans paraissent tout ignorer de leurs origines. A ce point de vue j'ai donc fait, jusqu'ici, buisson creux. Je compte être plus heureux par la suite et, en attendant, je me suis attaché à recueillir nombre d'observations directes sur leurs coutumes, les rites de leurs prières que j'ai fréquemment suivies dans les mosquées; je tiens maintenant quelques fils conducteurs pour me guider, par la suite, dans la recherche de ma docu-

mentation, au cours de mes futures pérégrinations.

J'ai constaté, notamment, que pour prier dans les mosquées ils ont coutume de se coiffer de turbans invariablement blancs, mais de formes diverses, qui sont en maintes circonstances l'indice du pays d'origine de ceux qui les portent. A Yunnan-sen, ils sont presque exclusivement de forme boukhare, bonnets pointus entourés d'une écharpe blanche. Quelques-uns, cependant, ceux de l'iman et des deux muftis entre autres, sont de forme arabe. Ces coiffures sont suspendues dans une pièce contiguë au sanctuaire et, dans chaque mosquée, je les examine avec soin.

Dans la vie courante, le costume des musulmans chinois ne diffère en rien de celui des autres Célestes. Même robe, même veste, même bonnet national en soie orné d'un pompon rouge. Ils portent la queue tressée, mais ne se rasent pas le visage aussi rigoureureusement que la généralité des Chinois; beaucoup conservent la moustache et quelques-uns la barbiche.

On compte à Yunnan-Sen environ deux mille familles musulmanes de toutes conditions, depuis celle d'un notable cossu, mandarin honoraire de deuxième classe, jusqu'à celle de l'humble mafou. On trouve des musulmans un peu dans toutes les professions, commerçants en gros, mandarins militaires (en assez grand nombre), bijoutiers, artisans, bouchers, soldats, vétérinaires ou maquignons. Très pacifiques, animés d'un bon esprit à l'égard des autorités chinoises, très tolérants en matière religieuse, hospitaliers et serviables, ils constituent en

quelque sorte une élite morale de la population. Très peu musulmans, à la vérité, en ce qui concerne les obligations rituelles, la circoncision peu ou pas pratiquée, les ablutions négligées, les prières inobservées, sauf celles du vendredi, qui les réunit à peu près tous dans leurs mosquées de quartier.

Il en existe trois à Yunnan-sen. La principale s'élève dans la grande rue, à cinquante mètres environ de la porte du sud, sur la gauche en entrant dans la ville. Les deux autres se trouvent en dehors des remparts, l'une dans le faubourg de l'est, l'autre dans celui du sud.

Dans ces mosquées, pas d'édicules pour les ablutions. Une grande salle pour la prière commune s'élève dans le fond de la cour et, latéralement, sont disposés des cours et des hangars servant de maisons d'école pour l'enseignement du Coran et de la langue arabe, de demeures pour les prêtres, de vestiaires pour les coiffures, enfin de salle de réunion pour les repas de corps très fréquents.

Les musulmans de Yunnan-Sen appartiennent au rite hanéfite. La grande prière du vendredi est suivie d'une cérémonie assez originale. L'iman, les muftis et le personnage à qui l'on veut faire honneur se placent debout, le dos tourné au mirhab, et les assistants viennent, à la file indienne, leur serrer successivement la main droite. Puis, ceci fait, ils s'alignent sur la droite et reçoivent le serrement de main des personnages qui défilent devant eux.

Après la prière, un repas collectif, payé par les notables ou la communauté, est servi par petites



Page 104.

MUSULMANS EN COSTUMES DE PRIÈRE
DANS LA GRANDE MOSQUÉE DE YUNNAN-SEN



Page 148.

MOSQUÉE DE TCHAO-TOUNG-FOU

tables; avant de s'asseoir, les convives écoutent debout la récitation de la « fatha » (1), faite à voix haute, autour de chaque table. Des poissons, des légumes, du bœuf bouilli, des champignons, des volailles rôties et bouillies, du bœuf séché, frit dans l'huile de sésame, des pains de froment au sucre cuits à la vapeur, des gâteaux variés et, particulièrement, des madeleines à l'huile fine, des fruits confits ou séchés, du vermicelle de blé à l'eau sucrée et au bouillon de bœuf, des tranches de pastèques et de grenades, des pommes et des poires coupées en quartiers, le tout agrémenté de grains de courges ou de pastèques grillées que l'on grignote en causant durant l'interminable service — tel est le menu ordinaire qu'il m'a été donné de partager souvent avec mes amis dans les mosquées de Yunnan-sen. Comme conclusion invariable de ces repas on apporte, selon la coutume chinoise, le traditionnel bol de riz, et la tasse de thé finale qui est le signal du départ, l'usage voulant que les convives se séparent immédiatement après le dîner terminé.

Une grande fraternité anime ces agapes; une familiarité de bon aloi y règne. Dans les mosquées les affaires les plus importantes se traitent publiquement, en présence de tous, librement. Ainsi, il me souvient qu'un des notables, voulant réclamer un monopole pour une très importante affaire d'opium dont je l'entretenais, me fit part de son désir devant tous ses coreligionnaires assemblés. Et parmi eux,

(1) Oraison fondamentale du culte mahométan.

cependant, se trouvaient des concurrents que ce monopole devait évincer. C'est un trait intéressant, dénotant bien leur extrême franchise et leur parfaite solidarité.

Cette solidarité, cette confraternité sont aujourd'hui les caractéristiques de la communauté musulmane de Yunnan-sen. Il n'en fut pas toujours ainsi, puisque, pendant la derrière guerre, ce furent leurs dissensions intestines qui perdirent les mahométans. Alors en majorité dans la province, assure-t-on, plus courageux que les impériaux, victorieux dès le début, le succès devait incontestablement leur demeurer s'ils avaient continué à faire cause commune contre la domination exécrée des Chinois.

Mais — et ce fut une conséquence inévitable de leur diversité d'origine, de caractères et d'aspirations — ils se séparèrent en deux clans : les éléments arabes, turckmènes et une partie des Boukhariotes persistèrent dans leur rébellion, tandis que les Mongols, suivant l'exemple du grand chef Ma-Ju-Lung, déposèrent les armes et poussèrent même l'esprit de soumission jusqu'à s'enrôler sous les bannières impériales pour concourir à ramener leurs coreligionnaires dans le devoir.

Éternelle histoire de cet Islam incompatible avec certains caractères, impraticable dans certains milieux et sous certains climats; condamné inéluctablement à demeurer dans les déserts où il naquit, pour lesquels cette belle religion, si simple et si noble dans son principe, est essentiellement faite. Chaque fois que la force des armes ou des circonstances favo-

rables lui ont permis de s'implanter ailleurs, son empreinte s'est peu à peu affaiblie, des dissensions se sont produites et il a marché de revers en revers pour céder enfin la place à ceux qu'il avait un moment subjugués.

La contemplation du désert infini, les longues rêveries du nomade sous le ciel constellé devaient suggérer à tous les peuples pasteurs l'idée de l'unité divine, et c'est ce qui advint.

La religion de Mahomet devait être la mise en pratique de ces méditations de bergers, et elle le fut. Religion simple et sans mystères, monothéisme absolu et affranchi de tout symbole, sans dogme précis, l'Islam de Mahomet était certainement la religion par excellence des simples et des primitifs voulant cultiver et élever leurs vertus natives, et, dans ce but, plaçant au premier rang de leurs préoccupations la résignation *(islam)* (1) aux volontés du Créateur, souverain maître de toutes choses et de leurs destinées, dans l'espérance de récompenses idéales dans une vie future, meilleure que la vie terrestre. Religion d'amour et d'espérance plus encore que de crainte; religion impuissante à guider l'humanité vers le progrès par l'effort, elle dévia surtout après la mort du prophète, dont les successeurs eurent le tort de vouloir faire du Coran la loi unique à la fois spirituelle et temporelle, le code universel. Envisagé ainsi, il est imparfait et inapte à régir des sociétés humaines.

(1) Islam : résignation, en arabe.

La preuve en a été surabondamment faite partout où l'application du Coran comme loi civile et religieuse a été tentée : ou l'anarchie la plus complète a rendu la vie sociale impossible et prêté le flanc au refoulement de la religion nouvelle, ou le prêtre légiste a empiété sur le domaine temporel et politique. A la belle foi des premiers apôtres, l'hypocrisie d'un clergé cupide fait place, démoralisant les masses et dissolvant les liens sociaux, ainsi qu'on en peut juger en Turquie, où l'effendi incroyant, affectant une piété exagérée, son chapelet constamment à la main, multiplie les signes extérieurs et puérils d'un culte auquel il ne demande plus qu'une protection politique et qui sert de masque à son immoralité grandissante.

Au Yunnan, la foi pure des croyants s'est peu à peu transformée en une conception de devoirs moraux à remplir, plus encore envers la Société qu'envers le Créateur, et plus encore envers la communauté musulmane qu'envers la Société. La mosquée est devenue une école de morale, un établissement d'assistance publique et, enfin, une maison commune où se discutent les intérêts généraux et particuliers des coreligionnaires, une sorte de forum plutôt qu'un lieu saint.

Les prières, récitées en une langue qu'on ne connaît pas, ne sont plus là, comme en pays arabe, pour affermir la foi et rendre plus étroite la communion d'âme de l'être humain avec son Dieu, mais bien des formules machinalement murmurées pour l'accom-

plissement d'un rite traditionnel et incompris, vagues expressions d'un respect superstitieux vis-à-vis d'un inconnu redoutable et inaccessible.

Et comment la religion de Mahomet aurait-elle pu s'implanter dans cette Chine positive et matérialiste, dans cette immense agglomération de foyers sans lien social, où la liberté individuelle des chefs de famille est plus incontestée qu'en aucune autre nation du globe; où, dans le but de défendre leurs intérêts communs, des groupements par profession se sont seuls formés? Humanité compliquée, hantée de superstitions, qui s'est toujours complu à forger des dieux à son image, dieux d'épouvante plus que d'amour, dont on craint les châtiments et les colères plus qu'on n'en espère de miséricorde et de bonté.

Ici, comme en tant d'autres contrées de l'univers, dès qu'ils ont cessé d'être les plus nombreux et les plus forts, les musulmans ont bien vite été submergés par les peuples plus actifs et plus utilitaires qu'ils avaient un instant dominés. Et, de leur apogée à leur irrémédiable décadence, les étapes ont été rapidement franchies.

Aujourd'hui, dans cette province de la Chine où ils furent tout-puissants, si l'on en croit Marco Polo, et, de nos jours, Huc, Anderson, Francis Garnier, Dupuis, etc., ils sont simplement une minorité, sans grandes ambitions, sans regrets du passé, vivant de la vie des autres Chinois, résignés comme le veut leur religion ; des faibles qui seront de plus en plus noyés dans la masse grouillante des Chinois.

Nous avons une vie mondaine en partie double. Tandis que j'enquête de mon côté, Mme Courtellemont, par ses relations avec les dames chinoises, apporte son tribut d'observations faites dans les gynécées qui me seraient fermés. En effet, la vie intime chinoise, aussi bien chez les bouddhistes que chez les mahométans, est rendue inaccessible aux hommes par la force incontestée d'usages millénaires. Un visiteur masculin n'a jamais accès dans « l'appartement intérieur » habité par les femmes, fût-il l'ami le plus intime du mari. A plus forte raison, le voyageur étranger, qui ne peut ainsi connaître des Chinoises que les femmes du peuple obligées à une vie extérieure par la dure nécessité de gagner leur riz quotidien.

Dans notre aimable petite maison, où nous sommes si bien installés avec tout notre personnel, c'est un continuel va-et-vient de visites, de cadeaux qu'on nous envoie en grande pompe, de serviteurs affairés venus pour s'entendre avec les nôtres au sujet de quelque grand dîner qu'on veut nous offrir ou de visites qu'on « prépare ». Tous ces actes de la vie mondaine chinoise sont, en effet, préparés par les serviteurs des deux parties, et les maîtres ne se mettent en mouvement que lorsque le protocole en est bien réglé. Ainsi sont évitées les fausses manœuvres dans l'accomplissement des infinies et compliquées politesses qui sont la façade, jusqu'ici indestructible, de la société chinoise.

Quand Mme Courtellemont reçoit des visites féminines, je lui laisse le champ libre dans la maison, et

c'est à son carnet de notes que j'emprunte le récit d'une visite de dame chinoise chez elle et ses impressions sur les musulmanes :

« La cour retentit d'un grand fracas, elle se remplit d'une foule de gens affairés. C'est la femme du premier notable mahométan de la ville qui vient me rendre visite; parentes pauvres et servantes venues en palanquin, serviteurs marchant à pied, toute une suite de personnages importants et d'ailleurs inutiles l'escortent. L'un, brandissant la grande carte de visite rouge, précède le cortège, annonçant l'arrivée de la visiteuse; d'autres portent des lanternes de papier pour le retour, des éventails... ou rien du tout — tous également pleins de leur importance, faisant les moindres choses d'un air comiquement mystérieux qui convient à des gens chargés d'accompagner, transporter, protéger ou servir l'objet précieux, invisible aux yeux de la foule, qui est enfermé dans la chaise à porteurs close de tous côtés par de doubles rideaux.

« Enfin la chaise est déposée près de la porte où je l'attends, et l'étrange petite personne, brillante et parfumée, en sort comme d'un écrin. Elle est couverte de broderies, de pierreries, la figure crûment peinte de blanc et de rose, les sourcils nettement dessinés au pinceau; la bouche traversée, verticalement, d'un trait rouge qui la fait paraître plus menue; les cheveux soigneusement collés et appliqués afin que nul ne dépasse l'ensemble, la figure bien débarrassée de tout duvet qui donnerait des apparences de bestialité (duvets poursuivis par la pince à épiler jusque

dans les replis du nez, des yeux, des oreilles), les ongles démesurément longs protégés par des gaines d'or, tenant à la main un écran, contenance habituelle des belles dames en visite. En équilibre instable sur ses petits pieds chaussés de minuscules souliers de satin brodé aux vives couleurs, elle me fait aussitôt un de ces petits saluts ridicules et charmants, légère inclinaison de côté, les mains jointes, saluts féminins, différents de ceux des hommes, qui ont un air pudique convenant aux femmes.

« Me conformant aux usages chinois, je la suis, m'appliquant à cette hospitalité empressée qui est de bon ton, échangeant sans compter les petits saluts. A la porte du logis, un salut final et plus solennel termine cette série de politesses, et tout le monde envahit la maison, examinant curieusement les objets d'origine européenne. Nos lits de camp, les objets de toilette, le linge, les vêtements, les livres, les appareils photographiques et scientifiques, les moindres choses sont l'objet de commentaires dont je perds beaucoup, l'interprète ne pouvant suffire à traduire tout ce caquetage. Ce n'est pas une sinécure pour le mien de faire face à toutes ces curiosités qui s'empressent autour de lui, l'accablant de mille questions : « A quoi sert ceci? Pourquoi cela? les femmes « d'Occident font-elles ceci ou cela? » Très fier de moi quand il peut vanter mon courage parce que je fais tous les voyages à cheval, mon endurance parce que je ne suis jamais malade, il est moins satisfait de mes élégances. L'austérité de mon costume tailleur (le seul que je puis emporter dans ce voyage qui sera

long et difficile) ne flatte pas sa vanité de serviteur. Il éprouve le besoin de donner des explications sur la simplicité nécessaire de mon costume, expliquant que, dans mon pays, comme toutes les Françaises je porte de longues robes de soie ou de satin, couvertes de broderies et de pierreries, les épaules et les bras nus, allant dans des réunions où se trouvent réunis les hommes et les femmes. Quand il me raconte qu'il fait à ses recluses un semblable tableau de nos coutumes, aussi extraordinaires pour elles que les leurs à nos yeux, qui doit les remplir d'horreur pour des mœurs aussi libres, je lui recommande de laisser dans l'ombre ses souvenirs de la vie européenne qu'il a entrevue à Hanoï.

« J'offre un goûter auquel je donne un attrait, nouveau pour mes hôtes, par les gâteaux et les bonbons d'Europe que j'ai ajoutés à l'habituel service chinois. Enfin, ma visiteuse trempe ses lèvres dans sa tasse de thé, qu'elle n'a pas encore touchée. C'est le signal du départ, et c'est pour cela que ce geste ne doit pas être fait plus tôt. C'est, alors, un remue-ménage général; les porteurs de chaise sont appelés à grands cris; chacun s'agite, on ne saurait dire à quoi faire. Mais il est convenable que tout le monde soit en mouvement pour témoigner de l'importance des maîtres. Je reconduis la belle dame jusqu'à sa chaise à porteurs, échangeant encore d'interminables politesses et d'innombrables saluts; la chaise est inclinée et l'idole rentre dans son tabernacle. Les doubles rideaux sont soigneusement clos, ses serviteurs et les miens échangent aussi de nombreuses politesses et

congratulations, la chaise est soulevée par quatre vigoureux porteurs qui s'en vont au pas de parade, suivis de tout le personnel affairé, et le cortège disparaît dans la nuit, à la lueur des lanternes de papier, par les tortueuses rues chinoises.

« Peu de jours après, je vais rendre cette visite, ce qui me fournit l'occasion de voir un intérieur mahométan des plus intéressants. Le chef de cette famille est un descendant du célèbre général Ma-Ju-Lung; la maison où je suis reçue a été habitée par lui.

« On sent bien, au luxe solide qui règne ici, que l'on est dans une vieille famille, dès longtemps accoutumée à la fortune et aux grandes situations. Selon la distribution invariable des maisons chinoises, trois cours se succèdent, séparées par des bâtiments et communiquant par des portes à deux battants. Au fond de la dernière cour se trouve l'appartement réservé aux femmes, où nul visiteur masculin n'est admis. Là m'attend la maîtresse de la maison, avec sa fille, sa bru, sa belle-mère, les parentes pauvres, veuves ou orphelines qui ont été recueillis par le chef de la famille, les enfants et les servantes. C'est un amusement pour toutes de voir l'Étrangère rendre visite. Je suis la première Européenne reçue dans cette maison, et c'est un petit événement dans la vie monotone qu'on y mène.

« On me présente tout d'abord à la belle-mère, vieille personne très digne, entourée du respect de tous. Avec l'âge, la femme chinoise trouve enfin la revanche de toute sa jeunesse passée dans l'esclavage. A son tour, elle est respectée et obéie, même

par son fils, qui oublie la femme pour ne voir que la mère. La vieillesse est l'objet d'un profond respect de la part de tous les Chinois, et les vieillards, en quelque sorte portés par cet hommage général qui les entoure, ont la dignité et la bienveillance des gens qui connaissent l'art de vieillir.

« La bonne dame me prend par la main et semble me couvrir de sa protection ; ses façons ont quelque chose de maternel qui inspire la sympathie et la confiance.

« J'examine avec un vif intérêt cet intérieur et l'on se prête de la meilleure grâce à me tout montrer. De beaux meubles laqués, des coffres précieux, des bibelots, des tentures brodées, ornent les chambres. Le lit de la dame est très riche, laqué et doré ; comme tous les lits chinois, c'est une sorte de grande table carrée sur laquelle sont étendues des nattes et des couvertures de satin brodé. Les draps et la literie, tels que nous les comprenons, sont inconnus en Chine. Quatre colonnes élégantes soutiennent un ciel de lit de même dimension d'où tombe une moustiquaire de tulle rouge.

« Quelques objets européens, fleurs artificielles, vases quelconques, flacons vides conservés précieusement, l'inévitable pendule, détonnent et me paraissent terriblement laids dans cet ensemble opulent. Je les ai déjà vus, trop souvent, horribles toujours, dans les intérieurs sordides des mandarins. Ces fonctionnaires, si élevée que soit leur situation, n'ont jamais un intérieur comparable à celui-ci ; ils vivent dans une anxiété continuelle, craignant les enquêtes

sur leur gestion quand leurs exactions ont provoqué des plaintes, la disgrâce qui peut s'ensuivre, et ils feignent volontiers la misère. On doit reconnaître, d'ailleurs, qu'ils ont de lourdes charges : des pots-de-vin à payer pour être nommés, d'autres pour se maintenir, des déplacements onéreux à subir qui les entraînent aux quatre coins de la Chine immense ; si bien que tout l'argent extorqué à leurs administrés s'évapore très vite.

« Mais ici, dans cette aristocratie musulmane, il y a la durée et la stabilité. En tous les détails se retrouve un luxe de bon aloi, acquis par des générations successives. On nous sert un plantureux et fin goûter dans une admirable vaisselle ancienne, digne d'un musée. Tandis que je suis assise à table avec les femmes de cette famille, mère, épouse, fille et bru, nous sommes entourées des parentes, des servantes et des enfants. Je puis à loisir examiner les physionomies et confirmer mes précédentes observations.

« Les femmes musulmanes ne se distinguent pas très sensiblement de la généralité des Chinoises. Leurs yeux, seuls, me semblent caractéristiques, à peine obliques et bien ouverts, assez semblables aux nôtres ; ils me surprennent toujours dans ces visages qui ont conservé les autres caractères de la race jaune. Ils sont toujours noirs, de même que les cheveux.

« Ces yeux, qui n'ont encore pu devenir obliques, sont la dernière trace des sangs arabe et turckmène infusés lors des migrations mahométanes. Ces migra-

tions n'ont introduit en Chine que des hommes, qui ont dû, nécessairement, s'allier à des femmes d'origine locale. Au Yunnan, c'étaient des Chinoises ou des femmes des tribus aborigènes, telles que les lolos. Il en est résulté un métissage qui, de génération en génération, a modifié et altéré les caractères originels.

« L'élément féminin, mahométan d'origine, a fait totalement défaut et ainsi semble s'expliquer l'absence de traditions dans les familles de cette religion.

« C'est toujours au foyer, par la femme, que les traditions se transmettent ; les mahométans de Chine ayant manqué de cet élément, c'est la femme chinoise installée à leur foyer qui, tout naturellement, y a établi, conservé, enraciné les coutumes chinoises. En sorte qu'il est très surprenant, pour qui connaît la vie de la femme dans les pays de religion mahométane, dans tout l'Orient, chez les Arabes, de ne trouver ici aucune trace de ses coutumes ou de ses pratiques.

« Les femmes musulmanes de Chine ne voilent jamais leur visage ; elles n'ont pas ces raffinements de toilette intime qui sont la grande affaire dans les harems d'Orient où la femme est surtout un objet de plaisir. Elles vivent, à très peu de chose près, comme les autres Chinoises. Si elles sont isolées de la société des hommes, c'est en conformité des usages chinois. Chinoises, elles le sont jusqu'aux petits pieds, inclusivement : je leur vois, à toutes, ces pieds déformés que n'avait pas prévus le Coran.

« Elles ne pratiquent guère la religion, déjà passablement négligée par les hommes. Et, cependant, il leur reste, des origines lointaines, des caractères généraux encore bien intéressants. Ces femmes participent du caractère loyal et fier qu'on remarque chez les mahométans; leur condition est meilleure que celle de la femme dans les familles bouddhistes : elles ont certains droits et c'est une étape dans la voie du progrès.

« De ces femmes qui m'entourent, aucune n'est instruite. Il n'existe même pas d'école de filles, tandis qu'elles sont nombreuses pour les garçons. Mais, si elles sont incultes, elles ne sont nullement inintelligentes; il est facile de s'en convaincre. Leur existence se passe loin du monde et de la vie active; elles se lèvent tard, flânent, ne s'occupent nullement de la maison, que dirige une mère ou une belle-mère, jouent, fument, échangent des visites, font venir les comédiens. Et, malgré cette vie abêtissante, bien souvent un caractère se forme; avec les droits acquis par l'âge, une femme qui aura si peu vécu par elle-même deviendra le bon conseiller de l'homme, mari ou fils, qui agit au dehors, inspiré ou dirigé par elle. »

Deux écoles françaises sont ouvertes à Yunnansen. Les places vacantes sont très sollicitées par les pères de famille, qui rivalisent d'intrigues pour y faire admettre leurs enfants. Le directeur d'une de ces écoles, M. Courcelle, a obtenu des résultats

magnifiques en quelques mois, grâce à des procédés ingénieux. Ancien directeur d'un pensionnat de sourds-muets à Paris, il était particulièrement préparé à la situation qui lui était faite à son arrivée en Chine, où, dans les débuts, il lui était fort difficile de se faire comprendre de ses élèves, véritables sourds-muets pour lui (1).

De l'autre école, récemment ouverte, je ne dirai rien, son jeune directeur n'ayant pas encore eu le temps de faire ses preuves, si ce n'est que, dès son ouverture, les places disponibles furent également très sollicitées.

Le fait doit être noté, car il est une preuve matérielle bien évidente du désir des Célestes de se livrer à l'étude des langues européennes. C'est évidemment un prélude à celle des sciences occidentales. Il est à

(1) Pendant son séjour à Yunnan-sen, le vice-roi, en personne, est venu visiter son école et l'a publiquement félicité de son habileté et de sa patience. Les parents avaient pour lui la plus grande estime et, à la façon chinoise, la lui témoignaient en lui offrant des tentures rouges sur lesquelles, en grands caractères brodés, étaient énumérés ses mérites et la reconnaissance de ses élèves. C'était un succès complet, sans réserve... Aussi, quelques semaines plus tard, était-il expulsé du Yunnan par le consul, puis révoqué par le gouvernement général de l'Indo-Chine, dont il dépendait, pour indiscipline envers le consul général (?). Quand on veut tuer son chien...

Dès son retour en France, M. Courcelle n'a pas eu de peine à démontrer la partialité dont il avait été victime. Réintégré dans les cadres par son chef suprême, le ministre des colonies, comme il avait parfaitement réussi chez les Chinois, qu'il commençait à connaître leur langue, il fut envoyé... à la côte occidentale d'Afrique, en attendant que les ministres des affaires étrangères et des colonies se fussent mis d'accord sur le développement à donner à l'influence française au Yunnan.

signaler surtout à ceux qui persistent à croire que la Chine n'est pas engagée dans la voie d'une rénovation plus ou moins rapide, à l'instar du Japon, nation dont les progrès sont bien admirés en Chine, plus qu'on ne le croit généralement.

Ici, ces jours derniers, dix jeunes gens, lauréats d'un concours spécial, ont été désignés pour aller en Europe étudier les sciences modernes aux frais du gouvernement et... c'est au Japon qu'on va les envoyer sous la conduite d'un mandarin qui, par aventure, se trouve être musulman.

Un dispensaire fonctionne sous la direction de deux docteurs militaires. Les consultations sont très suivies, sans prévention de la part des populations; des notables même viennent réclamer leurs soins.

Un laboratoire d'analyses dirigé par un pharmacien major de l'armée, choisi parmi les plus distingués en raison de ses antécédents coloniaux, a été créé à Yunnan-sen et l'on y a adjoint un observatoire météorologique

Enfin, un bureau de poste du service indo-chinois est ouvert aux correspondances, aux mandats, voire même aux colis postaux. Les Chinois en ont bien vite apprécié les avantages; ils y portent souvent leurs lettres et prennent des mandats pour Canton ou les autres villes chinoises dans lesquelles se trouvent des bureaux correspondants. Dans ce pays où la question des transports d'argent est si grosse de difficultés, l'envoi des fonds par mandats-poste constitue un avantage inappréciable.

Toutes ces initiatives sont dues au gouvernement général de l'Indo-Chino, sous l'active et puissante direction de M. Doumer. Elles doivent amener un développement progressif de notre influence dans cette province excentrique, celle qui se rattache le moins à la masse de l'Empire du Milieu.

La création de notre voie ferrée la reliant au Tonkin la rendra de plus en plus tributaire de notre colonie, dont elle est l'hinterland et le prolongement économique nécessaire.

Demain, nous allons reprendre notre vie errante. Le consul de France m'a exprimé le désir de me voir quitter la capitale avant la fête nationale du 14 juillet. Depuis mon arrivée, il a voulu ignorer ma présence, qu'il jugeait susceptible de porter ombrage aux mandarins, et il se soucie fort peu de me voir joindre à la colonie française pour la réception officielle. Me voici donc proscrit. Ma bonne volonté, mon zèle à servir la cause française, mon désir d'apporter un peu de lumière sur tant de questions ignorées ou obscures, peut-être mon impartialité dans les jugements que je suis appelé à porter sur ce pays, m'ont rendu la bête noire de ce fonctionnaire irascible et ombrageux.

La fête, d'ailleurs, sera plutôt lugubre, la majorité des fonctionnaires souffrant de l'humeur tyrannique et inégale du représentant de la France. En ce qui me concerne, je n'ai eu jusqu'ici qu'à me plaindre de ses procédés. Dès mon entrée au Yunnan, il a manifesté la crainte de voir les autorités chinoises inter-

préter mon voyage d'études comme une tendance à pactiser avec l'élément mahométan contre leur domination.

Les faits lui ont donné tort et mes *agissements* n'ont provoqué aucune suspicion. Cependant, il a persisté dans ses appréhensions. En vain, lui ai-je objecté mon expérience des voyages, les preuves que j'en ai données dans des pays bien plus fermés, dans des circonstances bien plus difficiles et pour mener à bien des études autrement délicates. Il n'a rien voulu entendre.

Les mandarins n'ont pas pris ombrage de moi? Eh bien, c'est qu'ils ont manqué de clairvoyance ou de vigilance, voilà tout.

Mais, était-ce le devoir d'un consul de France de prendre en main leurs propres intérêts et de s'en montrer plus soucieux qu'eux-mêmes?

Il a fait ainsi, cependant, et verbalement d'abord, par lettre officielle ensuite, sous prétexte de dégager sa responsabilité, il m'a signalé à la défiance des autorités provinciales.

Et que firent ces ombrageux mandarins, ce vice-roi si méfiant?

Ils s'abstinrent de toute démarche ou mesure gênante pour moi. Aucune prohibition ne me fut opposée et on me donna un passeport et une escorte pour traverser le Yunnan et me rendre au Se-tchouen.

Malgré cette dénonciation injustifiée qui nous prive par le fait de l'unique sauvegarde du voyageur européen en Chine — la protection officielle du gou-

vernement de son pays, qui entretient les Célestes dans la crainte salutaire de la carte à payer en cas de dommages ou de violences; — nous partons très confiants et pleins d'espoir.

Très confiants dans les bonnes dispositions des Chinois à notre égard parce qu'ils connaîtront de proche en proche notre bonne réputation qui ne manquera pas de nous précéder ; pleins d'espoir, car, bien que M. François m'ait affirmé que « l'ère des explorations et des missions d'étude est désormais close au Yunnan », nous sommes persuadés qu'il y a beaucoup à apprendre, beaucoup à faire encore pour nous, pour bien d'autres encore après nous, et nous avons la conviction que nos efforts ne seront pas stériles.

On pourrait se demander, au récit de ces manifestations d'un invraisemblable parti pris de la part d'un agent dont le devoir le plus strict serait précisément de faire le contraire, à quels mobiles il obéit.

La réponse est bien simple. Dès son arrivée au Yunnan, il se montra pessimiste. Puis, en 1900, à la suite de sa trop mémorable retraite, M. François poussa un véritable cri d'alarme. Il afficha la prétention de sauver le pays de graves dangers où allait l'entraîner, d'après lui, une politique d'aventures.

Depuis, il n'a cessé de fournir les rapports les plus défavorables sur la province placée sous sa juridiction : pays nul au point de vue agricole, aucune importance au point de vue commercial, richesses minières problématiques, densité de population extrêmement faible, hostilité de la nature et des habitants.

Cet agent avait-il du moins voyagé, parcouru le Yunnan, observé personnellement l'état de l'agriculture, du commerce, visité les principaux centres d'élevage?

Non point. Il avait fait un premier voyage de Koui-tcheou à Yunnan-sen, puis parcouru à plusieurs reprises, mais dans quelles conditions (!) les onze étapes qui séparent la capitale provinciale de notre frontière tonkinoise.

Or, si l'on considère que le Yunnan est à peu près grand comme la France, on se fera une idée de la brièveté de ces trajets par rapport à l'ensemble du pays, en les comparant à ceux que ferait un voyageur venu de la frontière italienne à Mâcon, puis de Mâcon à Marseille et *vice versa* à plusieurs reprises.

Et aujourd'hui, malgré l'évidence même, malgré les témoignages concordants de tous ceux qui, à différents titres, ont été appelés à fournir un avis motivé sur la valeur du Yunnan après l'avoir parcouru, étudié, il persiste dans son opinion pessimiste et manifeste son dépit vis-à-vis de quiconque ne la partage point.

Se sentant soutenu à Paris par son ministre, hostile aux projets de M. Doumer sur le Yunnan, il croit faire sa cour en molestant les agents de la politique d'expansion du gouverneur de l'Indo-Chine, résolument pacifique quoi qu'on en dise, mais active et fière, voulant profiter des avantages de la situation de notre Tonkin vis-à-vis des provinces méridionales de la Chine, afin de pousser plus avant notre action économique et civilisatrice.

14 juillet. — Un de nos mulets achetés à Mong-tse est mort de la morve, et j'ai dû faire l'acquisition d'un cheval pour le remplacer; de taille moyenne pour le pays — 1 m. 35 environ — en bon état, cinq ans, les membres solides, je l'ai payé seulement 35 piastres. Il est vrai qu'il a une vilaine robe.

Notre personnel s'est augmenté d'un cuisinier musulman et d'un satellite de même religion. J'ai déjà réuni des collections d'échantillons commerciaux pour l'exposition que je compte faire au retour; ils chargent trois mulets, et notre caravane compte maintenant quatorze animaux de bât ou de selle conduits par trois mafous, les mêmes qui nous ont amenés de Mong-tse, contents de nous comme nous le sommes d'eux, prêts à nous suivre partout où nous voudrons.

Au dernier moment, j'achète encore un fort mulet — 1 m. 40 de taille — pour 60 taëls, soit environ 180 francs. Malheureusement il a peur des chariots, et comme je l'ai choisi pour monture, je vais en voir de cruelles avec lui.

Nous voici donc de nouveau en route. Une promenade, cette première étape, qui nous conduit à Ta-pan-chiao, vingt kilomètres à peine à faire dans la plaine d'abord, puis sur des mamelons maigrement boisés de résineux.

Nous croisons des convois de bûcherons qui portent à la ville de pesantes charges et aussi des bandes de porteurs pliants sous le faix de volumineux paniers remplis de volailles. Certains marchent depuis sept journées pour apporter à la capitale poulets ou

canards, qu'ils y vendront 100 sapèques, soit environ 25 centimes. A chaque étape, ils ont la précaution de donner quelques poignées de graines aux malheureux volatiles entassés dans leurs cages, épinettes improvisées qui les conduisent en bon état au marché.

Notre gîte d'étape est parfait, ce soir. Une auberge peinte à neuf, dans un site charmant. Une pagode pittoresque se mire dans une source d'eau profonde qu'abritent de vieux arbres moussus. Nous y passons une heure délicieuse de rêverie et de charme.

A présent, nous voici libres, sur la route libre, délivrés de toutes tracasseries, de tout espionnage; libres de faire notre devoir face à face avec nos consciences, sans tutelle hypocrite masquant un mauvais vouloir certain.

23 juillet. — De grands milans roux décrivent leurs orbes au-dessus du petit enclos qui entoure notre demeure. Ils poussent un cri plaintif ressemblant au hennissement lointain d'un jeune poulain.

Nous sommes depuis hier à Tong-tchouan-fou, et, grâce à l'amabilité du préfet, logés au Camp des lettrés, bâtiment destiné à abriter, à l'époque des examens, les examinateurs et leur suite. Dans ce vaste édifice, avec cours et jardins, notre petite tribu s'est installée très confortablement.

En attendant la visite du missionnaire, l'excellent Père Bonhomme, qui viendra me chercher pour me conduire successivement chez le sous-préfet et chez

le préfet, je repasse mes notes de route griffonnées au crayon sur mon calepin.

Depuis Ta-pan-chiao, nous avons mis huit jours pour arriver à Tong-tchouan, par petites étapes, prenant bien notre temps pour tout observer.

Mes notes sont très laconiques; les observations spéciales faites aux étapes trouveraient mal leur place ici, qu'il s'agisse de botanique, d'entomologie et, d'une façon générale, d'histoire naturelle, d'agriculture ou de commerce. Je vais donc transcrire mes seules notes de route; malgré leur brièveté, elles suffiront à donner un aperçu des pays traversés.

15 juillet. — Nous partons à six heures et demie. Les mamelons boisés continuent jusqu'au beau lac de Yang-line, au bord duquel s'élève la petite ville du même nom, bien placée à l'embranchement de plusieurs routes vers le Se-tchouen et le Koui-tcheou. Marché très animé, malgré la pluie qui commence à tomber quand nous y arrivons, vers quatre heures. Soixante lis de route aujourd'hui. Aux abords de la ville, nombreuses cultures de maïs et de pommes de terre. Campagnes peu peuplées.

16 juillet. — Nous contournons le lac de Yang-line. Nos montures enfoncent dans la boue grasse des digues. (Oh! ces marches en plaine, pendant la saison des pluies!)

Admirablement cultivée, sillonnée de cours d'eau très poissonneux, cette belle plaine en bordure du

lac. A chaque pas, des irrigations ingénieuses, norias pour élever l'eau dans les parties hautes, étangs artificiels sur les premières collines pour garder l'eau en réserve, caniveaux de drainage, etc.

Fréquentes averses dans la journée; pluie torrentielle pendant la nuit, que nous passons à Yang-kaï, petit bourg où nous sommes arrivés de bonne heure, ayant couvert encore soixante lis aujourd'hui, depuis Yang-line.

A l'auberge, très spacieuse et relativement confortable, j'ai voulu faire largesse à mes hommes; j'ai acheté et fait tuer un mouton — mais nous ne sommes ni en Arabie, ni en Perse où l'on ferait bombance avec pareille aubaine. Mes Chinois, eux, ont fait la grimace; ils auraient préféré un petit cochon, naturellement! Ce sera pour une autre fois.

La viande des moutons du Yunnan oriental est exquise, et nous nous régalons d'un gigot bien rôti. Nous emporterons avec nous une bonne provision de viande fraîche, qui nous promet de succulentes côtelettes, des épaules braisées et des pilafs royaux pour les prochaines étapes.

17 juillet. — Nous suivons une vallée non portée sur les cartes; elle est assez peuplée, le sarrasin y est cultivé exclusivement; ses fleurs étendent leurs neiges sur le sol rouge. De nombreux troupeaux de bœufs et de moutons paissent sur les collines.

La vallée se resserre et le pays s'accidente quand nous approchons de Liou-shui-ho, pauvre village de bûcherons, où nous décidons de faire halte, après

six heures et demie de marche, nous donnant à peu près 65 lis pour l'étape.

Dans les alentours du village, je remarque de beaux kakis (plaqueminiers) dont les fruits sont déjà de la grosseur d'une noix, des châtaigniers et des lataniers.

18 juillet. — La région est très boisée, nous sommes à 2,120 mètres d'altitude ; la vallée s'encaisse de plus en plus.

Sur le bord du chemin, des massifs de vigne vierge chargée de fruits, et des halliers de vigne sauvage. Des edelweiss partout. Le temps est très doux, 13 degrés à neuf heures du matin. Nous traversons de nombreux hameaux de montagnards. Arrivés à Kung-chang à midi, nons nous arrêtons, ayant beaucoup à étudier au marché, qui paraît très fréquenté.

19 juillet. — Route accidentée, nombreux ravins. Nous nous élevons sur la croupe d'une grande montagne, traversant les villages de Siao-long-tan, aux enclos remplis de noyers, de châtaigniers, de poiriers et de pêchers. Les cultures d'avoine et de sarrasin se raréfient et deviennent plus maigres.

Dans les petits bois de sapins nous ramassons de beaux cèpes. Nous faisons halte dans le hameau de Tichan, où, à défaut d'auberge, nous logerons comme nous pourrons chez le chef du village. Les braves gens qui nous accueillent font de leur mieux pour aménager le plus confortablement possible leur pauvre demeure.

Nous respirons un air pur, nous sommes les hôtes

de bons paysans : que pouvons-nous désirer de mieux? Le petit jardin, derrière la maison, nous rappelle à s'y méprendre, avec ses haies mal entretenues, ses enclos en ruines, le petit village de Brie où, après nos voyages, nous cherchons le calme et le repos. Et c'est un souvenir bien doux qu'évoquent en nous ces lieux agrestes...

20 juillet. — Nous sommes dans le carboniférien; les mamelons d'argile rouge, recouvrant les pointements calcaires, s'érodent sous les pluies. Des affleurements de houille se distinguent à l'œil nu, dans le fond des ravins éboulés.

Les cultures d'avoine et de sarrasin continuent. C'est l'unique récolte de cette région montueuse et pauvre. Les eaux pluviales ne sont pas retenues par les argiles grasses; la terre se dessèche et se crevasse pendant l'hiver. La population clairsemée n'a pas aménagé le sol en terrasses; les croupes sont déboisées par les incendies et ravinées par les pluies d'été. De nombreux troupeaux de moutons et de chèvres y paissent de maigres pâtures.

Traversé le village de Ta-shui-tan, étape ordinaire des voyageurs, gros hameau avec plusieurs auberges, siège d'une ancienne sous-préfecture dont les bâtiments abandonnés tombent en ruines.

Arrivés à Lay-tou-po, après cinq heures de marche, soit environ 50 lis. Nous sommes à 2,000 mètres d'altitude.

21 juillet. — Le pays est de moins en moins

habité, les champs d'avoine et de sarrasin de plus en plus rares. Nous nous élevons encore et franchissons un col à 3,000 mètres. Vue superbe sur le pays que nous dominons de tous côtés. C'est un enchevêtrement, un nœud de montagnes, point d'intersection de trois bassins fluviaux, une des parties les plus déshéritées du Yunnan, n'étaient les richesses minières du sous-sol, peu connues mais pleines de promesses. Dans la contrée, le cuivre abonde, mais l'absence de forêts pour la fabrication du charbon nécessaire à la réduction du minerai paraît avoir éloigné les Chinois de toute exploitation.

Le col franchi, nous descendons rapidement sur un affluent du Yang-tse, dont nous suivons le lit jusqu'à la plaine de Tong-tchouan-fou. Le cours d'eau disparaît parfois dans les calcaires pour sourdre ensuite de la montagne en sources vauclusiennes très limpides.

On y pêche des truites exquises dont nous nous régalons ce soir à Tcha-ho-ki, où nous couchons; c'est un gros village, poste de soldats, likin important, — toute la lyre fiscale et mandarinale, araignées dans leurs toiles.

Soixante-quinze lis aujourd'hui.

22 juillet. — La rivière coule ici à 2,380 mètres au-dessus du niveau de la mer; nous suivons la vallée encaissée où elle se glisse, rapide et scintillante sur les galets. Le sol est couvert de jaunes œillets d'Inde en fleurs. De petits barrages s'échelonnent, détournant l'eau vers de minuscules vergers et d'étroites rizières.

Partis à sept heures de Tcha-ho-ki, nous débouchons à trois heures dans la belle plaine lacustre de Tong-tchouan-fou, où nous arrivons après une étape d'environ 70 lis.

Je laisse la caravane à l'auberge et vais rendre visite au R. P. Bonhomme qui vit seul ici parmi ses chrétiens. Il se charge de faire prévenir les mandarins de notre arrivée. Ceux-ci s'empressent de mettre le Camp des lettrés à notre disposition. Sans regrets, on le devine, nous évacuons l'auberge déjà envahie de curieux.

Le P. Bonhomme vient présider à notre installation. Quel plaisir pour ce brave missionnaire de revoir une compatriote! Depuis vingt-cinq ans qu'il est ici, il n'en a vu aucune, car aucune n'est venue jusqu'ici, et il en a presque perdu le souvenir. En revanche, il n'a pas perdu son bel accent du Midi, qui sonne clair à nos oreilles et nous réjouit le cœur. Ils sont chauds, ces accents sonores des voix méridionales, et ils contrastent si agréablement avec le nasillement chinois!

Le P. Bonhomme nous accueille avec une cordialité touchante. Rares sont les Français qui sont venus lui rendre visite en son volontaire exil, admirer les beaux résultats de son magnifique apostolat, de son inépuisable charité. Ses chrétiens l'adorent, et cela est bien naturel, il est si bon et si généreux! Les autorités l'estiment et le respectent; sa longue barbe a blanchi dans leur ville, et, jamais, ils n'ont eu le moindre grief à formuler contre lui et sa chrétienté.

Il est resté à son poste pendant les événements (?)

de 1900, et sa quiétude parfaite n'a pas été un seul instant troublée. Signe particulier : il n'a pas la moindre arme de défense, pas de fusil, pas même un revolver. Il a mieux que cela — il a sa foi... et sa bonté.

Depuis hier, c'est un va-et-vient continuel entre la mission et le Camp des lettrés. Le P. Bonhomme ne nous trouve jamais assez bien installés, il nous comble ; ses serviteurs s'empressent à aménager notre petite salle de réception, car il nous faudra recevoir des visites officielles, et le missionnaire veut pouvoir être fier de ses compatriotes.

A Tong-tchouan cesse la consommation du sel blanc du Yunnan. Il est remplacé par le sel noir provenant du Se-tchouen, dont les blocs ont des apparences de basalte. Il s'en fait un grand commerce de détail dans la grande rue qui traverse longitudinalement la ville, de l'ouest à l'est, et dans laquelle se tient un gros marché quotidien.

La population de Tong-tchouan ne compte guère que 10,000 âmes environ, mais la vallée et les montagnes voisines sont assez peuplées. J'ai pu m'en rendre compte au cours de quelques excursions, et, notamment, dans celle que je fis à Y-tche-ko, pour aller visiter une colonie musulmane dont les notables m'avaient rendu visite à Yunnan-sen.

Il est impossible d'imaginer aspect plus riant que celui de cette vallée de Y-tche-ko, de 40 kilomètres de longueur, au fond de laquelle coule une petite rivière sinueuse irriguant la plaine verdoyante de

rizières et de champs de maïs, coupée de villages et de hameaux qu'entourent de beaux vergers où les pommiers abondent.

On me montre onze mosquées, se détachant en blanc dans la verdure. La plus importante, qu'habite un jeune mufti, s'élève, ou plutôt tombe en ruines dans la bourgade principale. Elle croule de vétusté et de misère.

On peut voir ici un exemple saisissant de ce qu'est actuellement le Yunnan. Par son agriculture, cette vallée est aussi riche qu'on peut le désirer, riche à souhait, et ses habitants sont lamentablement pauvres. Les branches de leurs pommiers craquent sous le poids des fruits, la volaille pullule autour des maisons, les champs bien cultivés donnent deux récoltes par an, mais où et comment vendre tout cela? A la capitale? Après sept jours de marche, comme les bonnes gens que nous avons rencontrés, ils vendront poulets et canards 25 centimes pièce et leurs jolies petites pommes roses, qui rappellent nos pommes d'api, quelques centimes le picul (1).

Quelle somme dérisoire le cultivateur peut-il retirer de cette maigre opération? Il faut cependant de l'argent pour acheter des chaussures, des vêtements, du fil et des aiguilles, le sel indispensable, payer quelques impôts, etc.

Tel est, à peu près, l'état général de la province, par suite de l'absence de voies de communication et de moyens de transport. Autour des agglomérations

(1) 60 kilos.

urbaines, les cultivateurs trouvent encore un écoulement pour leurs denrées que les fonctionnaires, les commerçants et les artisans leurs achètent. Mais dans les campagnes, comment faire s'il est impossible de transporter à distance les produits et sous-produits de l'agriculture? C'est en cela que nos voies ferrées provoqueront une véritable révolution économique et apporteront la prospérité et le bien-être dans ces pays où l'abondance des richesses naturelles et un climat des plus favorables n'ont pas suffi à exclure la pénurie et la misère.

Un trait m'a frappé. Comme il était l'heure de dîner, les notables, à qui j'avais remis une somme d'argent pour la restauration de la mosquée, m'offrirent de faire tuer une chèvre. Je déclinai leur offre sans qu'ils insistassent, d'ailleurs, pour me la faire accepter. Un poulet fut alors tué et on me le servit avec quelques pommes et des galettes de froment. Comme je touchais à peine aux pommes, les assistants se les partagèrent et les dévorèrent avec avidité comme des gens qui en seraient privés. Et, cependant, leurs pommiers croulaient sous les fruits. Mais ils se gardent d'en manger parce que cette denrée est celle qui se vend le mieux à Yunnan-sen et qu'ils ont tant de difficulté à se procurer de l'argent qu'ils refrènent leur gourmandise. Ils se privent ainsi de tout, les pauvres gens, pour réaliser les quelques sapèques qui leur sont strictement nécessaires.

31 juillet. — Bien vite ont passé les quelques

jours consacrés à l'étude de cette région de Tong-tchouan-fou, si intéressante à tant de points de vue et surtout à celui de son avenir minier. Du charbon, du fer, du cuivre, on en exploite un peu partout, mais par quels moyens! Le minerai et le combustible sont transportés à dos d'homme, dans des hottes.

Un riche Chinois, homme avisé, avait fait les frais d'une route praticable aux chariots de bois; il avait même fait construire une forte charrette que traînait une grosse mule et dans laquelle il transportait vingt charges à la fois. Mais la corporation des portefaix et les notables l'ont énergiquement mis en demeure de renoncer à de semblables pratiques, dont l'extension aurait ruiné les porteurs. La charrette fut remisée et la route laissée sans entretien; on la montre maintenant aux voyageurs comme une curiosité.

Mais ceci est déjà de l'histoire ancienne, et demain des initiatives nouvelles ne se heurteront plus à de telles routines. Un vent de progrès se lève, brise hésitante au début, souffle impétueux demain, ouragan peut-être plus tard. Il faut s'y attendre et, — pourquoi ne pas le dire, — l'espérer même, car c'est la loi humaine d'évolution et de progrès.

Aux hommes clairvoyants d'orienter leur ligne de conduite pour mettre à profit ces forces invincibles et ne pas se laisser entraîner ou briser par elles.

...Les jours ont vite passé et voici l'heure des adieux. « Je vais pleurer comme une bête quand vous serez partis », nous dit le P. Bonhomme avec son bel accent. Nous aussi, nous quitterons le cœur

serré ce brave et digne homme, laissant à son poste d'avant-garde cette sentinelle perdue.

Les mandarins d'ici se sont fort bien conduits à mon égard. Pendant tout mon séjour, ils m'ont prodigué les marques d'estime et de respect. Aujourd'hui, ils me proposent de m'accompagner pompeusement en dehors des portes, où le préfet d'abord, le sous-préfet, un peu plus loin, veulent m'offrir successivement des repas d'adieu. C'est le maximum des politesses que l'on peut attendre d'eux. Je les décline, prétextant la pluie, et je tiens bon, malgré leur insistance.

Ils se confondent en congratulations, me félicitant tout particulièrement d'avoir adopté le costume chinois. A leur avis, j'évite ainsi d'exciter la curiosité des populations, — curiosité qui lasse et énerve le voyageur et devient le point de départ de bien des bagarres; ils m'assurent que la bonne impression que l'on conserve de nous ici effacera, dans l'esprit des habitants, la fâcheuse réputation laissée par de précédents voyageurs européens et surtout par les gens de leur suite.

Nous partons dans la direction de Tchao-toung-fou, par une petite pluie fine et froide; nous traversons six kilomètres de plaine, pour ensuite gravir un col dans les calcaires. La région rappelle très sensiblement celle si caractéristique, connue en Damaltie sous le nom de « Kars ». Nous suivons ensuite une petite rivière, affluent du Kiang-ti, jusqu'à Hong-shi-ngaï où nous coucherons ce soir, après six heures et demie de marche sous la pluie, par des sentiers glis-

sants sur lesquels nos montures et nos bêtes de somme ont avancé péniblement.

Aussi, apprécions-nous le hangar qui nous sert de dortoir, où nous pouvons nous sécher à la flamme claire des fagots.

1er août. — Départ de Hong-shi-ngaï à sept heures. Nos chevaux passent à gué, presque à la nage, la rivière grossie par les pluies, et nous gravissons les lignes de faîte qui nous séparent d'un autre affluent du Kiang-ti. Très boisées et peu peuplées, ces croupes de terre rouge. Quelques troupeaux de moutons et de chèvres y broutent une herbe fine, mais rare.

Nous nous arrêtons au petit village de Shan-hou-shou, après trois heures et demie de marche seulement. Mais il est intéressant d'observer les mœurs et les coutumes de ces montagnards. Pas d'auberge, bien entendu, dans ce hameau. Nous nous gîtons dans une sorte de tanière qui brille par l'absence de fenêtres — mais aussi de vermine, ce qui est fort appréciable. Les paysans nous font un excellent accueil; ils nous apportent du lait, du miel, des poires, sont hospitaliers et prévenants, Nos hommes se régalent de pommes de terre cuites sous la cendre et d'épis de maïs grillés.

2 août. — Comme hier; le temps est limpide; le ciel d'un bleu turquoise est à son maximum de pureté. Pas un nuage, pas le plus petit cirrus, un ciel de Provence.

A six heures cinquante, nous nous mettons en route. C'est un résultat, de partir aussi matin tous les jours; il est obtenu grâce à la discipline imposée à notre petit monde. Chaque jour, invariablement, chacun aura la même besogne et, grâce à cette régularité, tout se fait sans bruit, sans jurons, sans colère.

Nous suivons les lignes de crête, tantôt grimpant, tantôt dévalant, entre des petits bois de sapins, sur de monotones étendues de terres rouges incultes et inhabitées.

A dix heures, nous passons à Tching-kou, par 2,950 mètres d'altitude, et non au bord de la rivière, comme le portent nos cartes. Beau village, nombreuses auberges; puis, c'est la descente dans la belle vallée de I-tchi-sung qui s'ouvre à nos pieds et dans laquelle nous cheminons jusqu'à onze heures.

I-tchi-sung est un gros village, situé sur une colline que couronne une pagode. Une petite rivière coule au pied du village; hommes et bêtes vont s'y baigner, profitant de ce bel après-midi de repos, par ce temps radieux.

La plaine est riche et bien cultivée ; le marché bien approvisionné de légumes et fruits. Nos gens font bombance et les servantes de l'auberge nous ont tout l'air, par exception, d'être très hospitalières...

On cultive beaucoup d'arbres à cire dans cette région — si, toutefois, cette dénomination d'arbre à cire est bien applicable à l'arbre qui a pour fonction d'entretenir des insectes producteurs de cire. De

petites poches, affectant la forme de pseudo-cocons de la grosseur d'un pois, contiennent les œufs de ces insectes. Recueillis sur les arbrisseaux où ils ont été déposés, ces cocons pleins d'œufs sont placés dans des sachets de paille, entre les branches maîtresses des arbres où l'on veut faire déposer la cire. Ce sont des espèces de troènes (*Ligustrum lucidum*). Sur les branches, grosses et petites, les insectes, dès leur éclosion, se propagent et les mâles sécrètent une matière grasse destinée à protéger les nouvelles générations. C'est la cire végétale. Elle recouvre les ramures d'un blanc duvet floconneux que les Chinois recueillent en grattant avec un couteau et fondent au bain-marie en pains ronds d'une blancheur éclatante. Le produit a l'aspect et la légèreté du blanc de baleine. Il est très estimé pour la fabrication des cierges et des bougies.

3 août. — Même limpidité absolue de l'atmosphère. Décidément, cette saison des pluies dont on parle tant est bénigne pour nous ; le ciel se montre clément et nous favorise.

Départ à six heures. Nombreux villages, rizières, champs d'indigo. Nous descendons la vallée qui nous conduit presque en ligne droite, par une pente insensible, vers le Kiang-ti, dont le cours encaissé sera un obstacle très sérieux au passage d'une voie ferrée vers le Se-tchouen, qui devrait, fatalement, traverser le cours d'eau en un point quelconque. Il coule devant le village de Kiang-ti, où nous arrivons après sept heures de marche, à 1,500 mètres d'alti-

tude. Aussi, trouvons-nous une chaleur tropicale; 35 degrés à l'ombre, contrastant péniblement avec notre moyenne de 25° des jours précédents.

La rivière roule avec fracas ses eaux limoneuses au pied de l'auberge où nous sommes descendus. Elle coule sur des blocs de basaltes noirs rendus brûlants par l'ardent soleil. Nous prenons un bain délicieux sur de petits bancs de sable, entre les rochers.

Je fais une recherche fructueuse d'échantillons minéralogiques et une belle chasse d'insectes. La nuit est chaude : le thermomètre ne descend pas au-dessous de 30 degrés.

4 août. — A dix heures et demie, en avant pour la grimpette qui nous attend! Il nous faut gravir à pic la rive droite du Kiang-ti; nous nous élevons de trois cents mètres en trente minutes et l'ascension continue. Mille mètres à monter sur une croupe argileuse. L'aspect du pays est tourmenté et sauvage; çà et là, sur le chemin, quelques huttes entourées de noyers. Après quatre heures d'ascension, nous voici au hameau de Ta-choui-tchi, auprès d'une jolie source, en plein dans les mines de charbon, pour l'instant abandonnées.

Nous logeons en dehors du village, dans une petite maison isolée où des aborigènes très accueillants nous donnent l'hospitalité. De type plutôt indo-européen mitigé de thibétain, les femmes sont avenantes, bien bâties, joyeuses. Ce sont des « louten », nous disent les soldats. Le pays est très

giboyeux : sangliers, loups, panthères, cerfs, chevreuils abondent; mais j'ai trop d'occupations sérieuses pour songer à la chasse.

Avec l'altitude, la fraîcheur est revenue. Nous n'avons que 19 degrés ce soir.

5 août. — Au réveil, une brume opaque masque toutes choses. Comme elle ne se lève pas, à huit heures nous partons quand même. Notre caravane s'ébranle, lugubre, dans le brouillard. Sur le bord du sentier, des amoncellements de scories témoignent d'une grande activité métallurgique, aujourd'hui morte. C'est tout ce qui reste d'une industrie minière autrefois très prospère.

Le brouillard se lève lentement ; nous descendons maintenant vers les plaines lacustres de Tchao-toung-fou.

Tiens, voici des noisetiers — et avec des noisettes mûres, encore ! Nos hommes ne savent pas ce que c'est et s'étonnent de nous voir cueillir et manger ces fruits sauvages.

A dix heures, nous sommes au village musulman de Ta-lo-bo. Une grande animation y règne à l'occasion d'un enterrement. Je remarque la civière, sorte de cercueil à brancards qui servira à porter le corps. Celui-ci, enveloppé seulement d'un linceul, sera enseveli à même la terre ou, plus exactement, dans une fosse doublée de pierres plates, selon la coutume musulmane.

Les villageois nous regardent passer avec étonnement, sans hostilité comme sans sympathie. Je fais

la même constatation au village de Tao-yen, où nous arrivons à une heure. C'est un village essentiellement musulman et je suis frappé de rencontrer certains types sémites très caractérisés. Les notables me disent que leurs ancêtres sont venus par Canton vers le deuxième ou le troisième siècle de l'hégire ; navigateurs ou pirates devenus commerçants au Kouang-toung et qui, peu à peu, se seraient avancés jusqu'ici. La chose n'a rien d'invraisemblable.

Ils ont été très éprouvés pendant la guerre, ce qui ne ferait que confirmer la vraisemblance de leur origine arabe. Aujourd'hui, ils vivent pauvres dans ce pays d'abondance, misérables dans ces plaines grasses et fertiles, faute de pouvoir rien écouler au dehors, pas plus leurs moutons que leurs céréales, leurs légumes ou leurs fruits. L'obstacle à l'exportation des moutons hors de cette contrée, où il s'en élève tant, gît dans la difficulté, l'impossibilité même de faire voyager les troupeaux. En effet, pendant l'été, les torrents grossis et les rivières sans gué sont autant d'obstacles infranchissables, et l'hiver, quand tous ces cours d'eau sont à sec ou guéables, les pâturages font totalement défaut pour alimenter les troupeaux en marche. Les notables me disent qu'il y a plus de vingt mille moutons dans la plaine de Tchao-toung-fou et que la région vers Pi-shieh et Lou-lang-tcheou en compte des centaines de mille. Et je me remémore les affirmations pessimistes du consul de Yunnan-sen, qui m'a assuré récemment que les moutons du Yunnan étaient encore une de ces légendes chères aux optimistes ; que les

moutons abattus dans les boucheries de la capitale provenaient de Se-tchouen et que, depuis des mois, il était à la recherche d'un troupeau de moutons pour le photographier.

Il est vrai que, du Yunnan, ce fonctionnaire connaît si peu de chose, qu'il devrait en parler avec circonspection. J'engagerais volontiers ceux qui ajoutent encore quelque créance à ses rapports à venir par ici voir si les moutons sont ou non mythiques ou si, au contraire, leurs gigots et leurs côtelettes sont d'appétissantes réalités.

Quant à moi, je demeure convaincu que l'élevage du mouton sera une des grandes ressources du Yunnan lorsque, après l'ouvertures des voies ferrées, des animaux en parfait état pourront être transportés en deux jours vers le Tonkin et les mers de Chine, où le ravitaillement en viande de boucherie est toujours si difficile et où un débouché considérable sera de plus en plus assuré, tant pour les garnisons européennes que pour les équipages des marines de guerre et de commerce.

Ici, un mouton ordinaire vaut une piastre (2 fr. 10). Au Tonkin, il vaut onze fois plus. Il y a là une belle marge, on le voit.

6 août. — De Tao-yuen à Tchao-toung-fou ; c'est une promenade de six heures à travers un jardin : rizières, potagers et vergers se succèdent. Nous remarquons quelques châtaigniers.

La ville apparaît de loin, étalée sur une petite éminence, au milieu de la grande plaine. Un long fau-

bourg en précède l'entrée et au dehors des remparts, sur une longueur de 300 mètres, ce faubourg a l'importance d'une ville très animée, que dis-je, grouillante de vie.

Nous nous frayons péniblement passage à travers la foule compacte, pour atteindre la Mission catholique. Le Père Le Garrec, qui vit seul dans ce poste avancé, est occupé à surveiller la construction de son église et, bien que notre arrivée lui ait été annoncée par son confrère de Tong-tchouan, il pâlit d'émotion. C'est qu'il ne voit pas souvent, lui non plus, des Français dans sa bonne ville de Tchao-toung.

Tchao-toung-fou, 20 août.

Les mandarins étaient ici sous l'impression fâcheuse laissée par le passage d'un voyageur français dont les gens s'étaient, paraît-il, fort mal conduits. Aussi se sont-ils tenus, tout d'abord, dans une certaine réserve à notre égard et nous ont-ils laissé descendre dans une auberge que le P. Le Garrec avait bien voulu retenir pour nous ; c'est précisément la même (la seule convenable d'ailleurs) où le voyageur en question avait habité. A notre arrivée, le propriétaire et son caissier prirent la fuite, terrorisés à l'idée de nous héberger. Qu'avait-il donc pu se passer pendant le séjour de notre compatriote ?

Le sous-préfet et le préfet sont venus me rendre visite le jour même de mon arrivée et m'inviter à dîner pour le lendemain et le surlendemain.

Le P. Le Garrec voulut bien accepter de m'accompagner à ces réceptions, qui, grâce à lui, furent très intéressantes et très instructives. Puis sont venues d'autres invitations à des repas offerts par des notables, par les musulmans de la mosquée, par des chrétiens de la banlieue; puis encore de nouvelles et fréquentes invitations chez le préfet, qui est un excellent homme, et chez le sous-préfet. Bref, pendant tout notre séjour, ce fut une série ininterrompue d'échanges de politesses, de cadeaux, de visites, pour Mme Courtellemont et pour moi.

Notre aubergiste était vite revenu à son poste, flanqué de son caissier, et les mandarins me firent leurs excuses de ne pas nous avoir offert, dès notre arrivée, une des belles pagodes de la ville où nous aurions été fort bien. Ils avaient craint, me dirent-ils, le renouvellement des ennuis créés précédemment par notre compatriote. Nous aurons, nous du moins, la grande satisfaction de penser, en partant d'ici, que d'autres voyageurs français pourront venir après nous, certains de trouver une tout autre atmosphère.

Tchao-toung-fou peut compter 25 à 30,000 habitants, si l'on peut formuler une évaluation approximative des populations chinoises. C'est une ville très commerciale et très industrielle. A citer particulièrement des ateliers de fondeurs où se prépare d'excellent acier, dans des fours à pudler de dimensions très exiguës, recevant l'air d'oxydation d'une pompe de compression en bois. Trois hommes suffisent à servir chaque fourneau. L'un active la soufflerie; un autre,



Page 146.

LE PRÉFET DE TCHAO-TOUNG-FOU
EN GRAND COSTUME D'HIVER

le maître ouvrier, agite la masse ignée avec un pieu de bois vert et en surveille la transformation ; le troisième, qui aide au rechargement de la fonte et du charbon de bois mêlés, *frappe devant,* le moment venu, avec le maître ouvrier, les blocs de métal sortant du four. Ils le façonnent en lingots cylindriques de quatre à cinq kilogrammes.

D'autres fondeurs opèrent dans des moufles de petites dimensions la fusion du fer brut pour en couler des socs de charrue, des marmites ou différents outils en fonte.

A signaler aussi des chaudronniers en cuivre qui, eux aussi, traitent le métal brut et le façonnent en ustensiles de ménage, cuvettes, plats, brûle-parfums, crachoirs, samovars, théières, bouilloires, marmites à cuire le riz, cuillers, etc.

Une rue entière est occupée par les fourreurs et les peaussiers. Cette industrie est exclusivement entre les mains des mahométans. Ceux-ci sont au nombre de vingt mille dans l'arrondissement relevant du sous-préfet de Tchao-toung-fou. D'origine mongole, ils ont apporté de leur pays les habitudes pastorales et les industries qui en découlent.

J'ai compté cinquante-cinq ateliers, et dans chaque atelier une moyenne de six ouvriers mettant en œuvre des pelleteries diverses : renards, panthères, lynx, civettes, mais surtout des moutons, agneaux et chèvres. Ils confectionnent par milliers (j'ai compté environ cinq mille peaux en travail) les vestes fourrées chinoises (makoua) portées durant tout l'hiver au Yunnan et au Se-tchouen. Sur cette

dernière province, ils exportent une quantité considérable de fourrures de peaux de moutons et de chèvres. Ces articles sont à vil prix. Une veste qui, déployée, a la forme d'une croix grecque d'un mètre cinquante environ de largeur sur une longueur égale, en belle peau blanche ou noire, vaut trois francs, non doublée.

Et ces peaux ont été assouplies, passées à la chaux, coupées en morceaux, assemblées par des coutures bien ajustées et tendues *à la planche* par des procédés identiques à ceux de nos peaussiers.

Les peaux de panthère ou de renard sont traitées de la même façon pour confectionner également des makouas; les chats-civettes sont plutôt réservés à la confection de tapis rappelant par leur dimension nos couvertures de voyage.

Les vestes des enfants sont souvent faites en peaux d'agneaux découpées en dessins noirs sur blanc ou inversement, très soignés et non dépourvus d'élégance.

J'ai fréquenté assidûment ces musulmans de Tchao-toung-fou, dont l'iman est gendre du célèbre Ma-Ju-Lung. Il a fait le pèlerinage de la Mecque, est très lettré dans la langue du Coran et parle assez correctement l'arabe. Il m'a fourni de précieux renseignements sur ses coreligionnaires, leurs origines, leurs rites, leurs coutumes. Il m'a conduit, en compagnie du bon P. Le Garrec, à Pa-chuen-hin, une importante colonie du voisinage, à une journée à l'est du Tchao-toung, et j'y ai fait une ample moisson de renseignements intéressants.

Excellents agriculteurs, ces musulmans ont converti la région en un immense jardin. Dans tous les villages que nous traversons, les habitants, prévenus, avaient revêtu leurs plus beaux habits et se prosternaient, le front à terre, sur notre passage.

A Pa-chuen-hin, où nous avons couché dans les bâtiments attenant à la mosquée, ce fut une interminable succession d'oraisons supplémentaires en l'honneur de la visite de l'iman, puis un festin général. Le lendemain, une foule sympathique nous escorta dans notre excursion à Tsiao-long-tan, à travers les villages musulmans qui s'étagent sur le flanc de la montagne.

Nous avons trouvé sur le sentier quelques noisetiers, et le P. Le Garrec, qui n'en avait jamais remarqué et qui avait cru à une plaisanterie quand je lui avais dit en avoir rencontré sur ma route, en manifesta un vif étonnement.

Au cours de notre promenade, la poudre a parlé : j'ai tué deux faisandeaux, des pouillards, il est vrai, mais qui ont fait, malgré leur jeune âge, excellente figure à la broche.

Au retour, l'iman de la grande mosquée a fait dresser pour moi la liste des soixante-trois mosquées ou oratoires de Tchao-toung-fou et de ses environs.

J'ai visité les coins et recoins de la ville, mêlé à la population, qui non seulement ne m'a témoigné aucune hostilité, mais, mieux encore, ne m'a point accablé comme ailleurs d'une inlassable et obsédante curiosité. J'allais et venais tranquillement par les rues, connu de tous après quelques jours de prome-

nade : des boutiquiers chez lesquels je faisais force emplettes pour l'exposition des produits du Yunnan que j'avais en projet, des artisans, forgerons, fabricants de vaisselle d'étain et potiers, qui me laissaient tout à loisir examiner le travail de leurs ateliers.

Ces derniers méritent une mention spéciale, car ils ne cuisent pas leurs produits au four comme on le fait communément, mais bien à une sorte de feu de forge, à ciel ouvert. Un mélange d'argile et de poussier de houille est façonné en marmites, plats ou vases, puis séché au soleil.

Au moment de la cuisson, après avoir été préalablement chauffées à côté du foyer, les marmites ou autres objets à cuire sont placées trois par trois, l'ouverture en dessous, sur le jet de feu lancé par la tuyère qu'alimente une soufflerie. Les trois objets, recouverts d'une cloche en terre réfractaire, sont rapidement portés au rouge blanc (en moins de cinq minutes). La cloche est alors retirée et les produits jetés à refroidir dans une fosse remplie de brindilles de sapin. La fumée qui se dégage des aiguilles résineuses leur donne une couleur grise à reflets métalliques, qui les fait ressembler à de la fonte de fer.

Dans un chantier où je flânais souvent et où j'ai photographié toutes les phases de l'opération, une femme, patronne de l'établissement, actionnait la machine à souffler, tandis que deux enfants servaient le foyer, passant les marmites, trois par trois, du séchage à la cuisson et de celle-ci à la fosse de refroidissement, méthodiquement, sans perdre une minute.

Très intéressante aussi la fabrication des feutres bleus à grands ramages, une des spécialités de Tchao-toung.

Un volume ne suffirait pas à décrire tous ces petits métiers chinois qui révèlent une ingéniosité, une patience et une activité de fourmis.

Ici, c'est un pressoir à huile, dont l'organe principal est une grosse poutre suspendue au plafond par une corde. Une de ses extrémités est cerclée de fer et cloutée : c'est la tête du bélier. Un mouvement d'oscillation, donné sans effort par l'opérateur, lui permet d'asséner un coup puissant sur des coins qu'un aide place successivement à la suite les uns des autres et qui, en s'enfonçant, refoulent et compriment les tourteaux logés dans un tronc d'arbre creusé, sortes de pains de la matière oléagineuse ramollie à la vapeur et maintenus par des couronnes en bambou tressé. Sans fatigue, l'huile est exprimée par cet ingénieux appareil : huile de sésame, de colza ou de pavot.

Ailleurs, c'est une machine à décortiquer le riz, mise en action par une petite chute d'eau ; le liquide s'accumule dans un auget creusé à l'extrémité d'une poutre dont l'autre bout est garni du pilon ; un mouvement de bascule se produit lorsque l'auget est plein et le liquide s'écoule. Le piston, dont le poids reprend alors le dessus, retombe lourdement dans le mortier de pierre où la graine est entassée.

Ainsi, j'ai passé mes journées à observer, à noter, à me renseigner sur les industries et les commerces locaux : commerce du cuivre qui a ici de grands entre-

pôts; commerce du sel venu du Se-tchouen; de l'opium, fourni en abondance et de qualité inférieure par la région ; du thé, qui n'est plus exclusivement de provenance yunnanaise (thé de Pou-eul), mais qui est ici introduit en partie par la voie du Se-tchouen ; commerce très important des cotonnades setchouennaises que les convois qui ont porté du cuivre à l'aller rapportent au retour. Et tant d'autres.

21 août. — Les valises sont maintenant bouclées, les charges prêtes et nous allons nous diriger vers les extrémités orientales de la province et gagner le Se-tchouen.

Les autorités locales et les notables m'envoient les cadeaux du départ et nous échangeons les dernières politesses.

Le sous-préfet a insisté, malgré nos défaites, pour nous faire accepter un repas d'adieux à la sortie de la ville. Le préfet de son côté nous en offrait un autre; mais nous avons réussi à décliner cette deuxième invitation et nous en serons quittes, aujourd'hui, pour une seule collation et un seul échange de salamalecs en compagnie du P. Le Garrec, qui a voulu nous faire un bout de conduite à cheval.

En grand cortège, le sous-préfet était allé nous attendre au point convenu, dans une pagode située à quelque distance de la ville. Une foule exagérée de satellites et de domestiques assurait le service, et une heure durant nous ingérâmes des sucreries variées, des viandes froides et de champignonnesques mixtures offertes à grand renfort de salutations et de

simagrées, accompagnées de force libations de vin de riz tenu chaud dans des burettes d'étain.

Puis vient l'instant des grands saluts d'adieux, des politesses sans nombre, et nous sautons en selle.

Ce fut ensuite, quelques kilomètres plus loin, la dernière poignée de main du missionnaire ému, et, enfin, la séparation, minute toujours poignante, quand on laisse derrière soi un solitaire auquel l'isolement paraîtra certainement plus dur après les bons jours d'affectueuse confiance si tôt passés et dont le retour n'est pas proche pour lui.

Nous n'avons fait aujourd'hui qu'une demi-étape, à peine vingt-cinq lis; nous couchons au petit village de Tcha-Sang, au pied des montagnes qui encerclent la plaine au nord et à l'est.

22 août. — Encore une demi-étape seulement à faire aujourd'hui. Nous en profitons pour aller en reconnaissance géologique, au soleil levant, pendant que nos animaux sont au pré, vers des grottes aperçues à quelque distance. Je vais essayer d'y trouver quelques fossiles.

A dix heures, je donne le signal du départ. Après une heure de marche, nous arrivons au col que nous devons franchir, pour dévaler ensuite vers le Huong-kiang, affluent du Yang-tse, dont nous suivrons désormais le cours jusqu'au grand fleuve.

Ce col est la ligne de partage des eaux, ou pour mieux dire le point de naissance des eaux qui alimentent, à l'ouest, la plaine et le lac de Tchao-toung et, à l'est, le Huong-kiang.

Nous voyons sourdre des grottes calcaires l'eau limpide, en frais ruisseaux qui se poursuivent, s'entremêlent, grossissent et cascadent gaîment, les uns vers la plaine, les autres vers la vallée.

Quel splendide coup d'œil s'offre à nos regards du haut de ce col à 2,350 mètres d'altitude!

La vallée du Huong-kiang s'ouvre à nos pieds, courant au levant jusqu'à l'horizon, au milieu de cimes verdoyantes. C'est un océan aux houles immenses de crêtes et de pics qui s'étend à l'infini devant nous. Et nous descendons lentement, les yeux ravis par ce beau spectacle, jusqu'au village de Hou-ma-haï, où nous arrivons après deux heures d'une inoubliable promenade alpestre.

Il est midi, et jamais chasse aux insectes n'a été plus fructueuse ni plus agréable, le long du cours sinueux et ombragé d'un ruisselet descendant des montagnes habitées par les Miao-tse, — les farouches Miao-tse. Pour ma part, j'imagine qu'ils doivent être bien faciles à approcher; il suffirait d'entrer doucement et patiemment en relations avec eux. Mais leur étude spéciale n'est pas notre objectif et nous ne nous attarderons pas ici; un émissaire que je leur envoie pour leur demander de me vendre une de leurs cornemuses revient bredouille.

Le village est peuplé de bûcherons qui gagnent aussi quelque argent avec le passage des caravanes. Ces bûcherons sont d'humeur douce, sympathiques au voyageur et leurs gamins se font une fête de m'aider dans ma chasse aux insectes.

23 août. — Des *Rhus vernicifera* croissent tout le long du sentier, dans la vallée, aujourd'hui encaissée et humide. Ce sont les premiers que je vois en exploitation depuis notre départ du Tonkin. Leurs troncs sont largement entaillés et le précieux vernis s'écoule dans des godets en bambou suspendus à des ligatures en lianes encerclant l'arbre au-dessous des entailles.

La récolte n'a lieu qu'en octobre, et ces godets et ces ligatures datent de l'année dernière, laissés en place après leur office rempli.

Nous traversons des villages de misère, échelonnés sur la route : Ta-ngaë-toung, Siao-ngaë-toung, où se trouve la bifurcation du sentier vers Ko-koui, par 1,980 mètres d'altitude, dans des montagnes basaltiques d'un aspect tourmenté, San-thaï, Si-tchaï et Ou-tchaï ; ce dernier est ordinairement choisi pour la halte, mais il vient d'être détruit par un incendie.

Enfin, nous arrivons à Tchia-shui-tong, nid d'aigle perché dans une gorge sauvage, au pied d'un raidillon de 310 mètres que nous avons descendu presque à pic.

Un torrent roule ses eaux furieuses et mugissantes au pied de la cabane où nous gîtons. Des embruns flottent et couronnent les énormes rochers sur lesquels il cascade. Le ciel est noir de gros nuages amoncelés qui nous arrivent ici du Se-tchouen, par la vallée du Huong-kiang, couloir dans lequel une brise diurne les entraîne ; ils se condensent sur les premières cimes froides où nous sommes, — d'où cette humidité de la haute vallée que nous venons de traverser et, aussi,

l'origine des sources filtrant dans les calcaires rencontrées avant-hier.

Ce phénomène climatérique très naturel est marqué avec une netteté vraiment surprenante.

24 août.— Nous arrivons à la coquette petite cité de Ta-kouan, après cinq heures d'une charmante promenade, très accidentée, il est vrai, mais combien pittoresque! Hier, nous avons fait cinquante lis, aujourd'hui quarante-cinq à peine. Nous dédoublons les étapes ordinaires.

Partis ce matin d'une altitude de 1,650 mètres, nous avons cessé de descendre dans des gorges qui rappellent celles de Palestro, en Algérie, gorge de falaises calcaires surplombant le torrent jusqu'à Yang-lou-chou.

Sur la rive gauche, des fortins sont échelonnés, anciennes défenses de l'empire chinois contre le turbulent royaume de Nantchao (1).

De Yang-lou-chou à Li-taï-ping, village fortifié où nous avons remarqué une fort belle auberge, la descente est moins rapide. Le sentier coupe deux torrents qui viennent se jeter dans le Huong-kiang, et il continue en lacets et en corniches jusqu'à Ta-kouan.

Ta-kouan, dont j'évalue la population à six mille âmes environ, est admirablement située sur un escarpement qui domine la rive droite du torrent; sur la rive gauche, se dresse à pic une haute montagne cal-

(1) Royaume du Yunnan.

caire. C'est une position stratégique très importante, et la ville est entourée de remparts crénelés en bon état, d'un aspect très moyenâgeux. La foule est affairée et bruyante dans la rue principale.

Une houille grasse excellente, la meilleure que j'aie rencontrée au Yunnan, est l'unique combustible employé ici.

2 septembre. — Nous nous sommes arrêtés un jour à Ta-kouan; puis nous avons continué sur La-wa-tan, où nous voici depuis deux jours, prêts à repartir pour Soui-fou. Nous avons licencié nos mulets, pour lesquels le sentier devient impraticable. Mieux renseignés, nous aurions pris cette détermination plus tôt, car depuis Ta-kouan il n'est vraiment pas raisonnable de vouloir faire passer des quadrupèdes chargés par les sentiers glissants ou les étroites corniches surplombant des abîmes. C'est miracle que nous n'ayons pas eu plus d'accidents, et nous le devons à la patience et à l'ingéniosité de nos muletiers.

Néanmoins, nous avons subi une perte qui nous a été fort sensible. Un mulet chargé de deux cantines, ayant pris peur à la vue du cadavre d'un de ses congénaires en putréfaction sur le bord du sentier, a été précipité dans le torrent avec son chargement.

Comme toujours en pareil cas, c'étaient les deux cantines les plus précieuses, contenant nos instruments scientifiques, la pharmacie, photographie, notes, etc. Nous avons été ainsi cruellement punis d'avoir voulu conserver ces cantines militaires, beaucoup trop encombrantes pour les mulets chinois et

qui, par leurs chocs continuels contre les roches qui surplombent le sentier, les arbrisseaux et les épines, énervaient et fatiguaient le mulet porteur.

Nos autres caisses, appropriées aux bâts chinois, ne nous auraient certainement pas occasionné pareille déconvenue.

Les cantines furent péniblement repêchées; l'une d'elles, fracassée par le choc, avait laissé choir dans la rivière beaucoup de choses précieuses et le chargement tout entier était endommagé. Et ce fut, sous la pluie fine, qui par malchance tombait à ce moment, un lamentable déballage de toutes les épaves. Toutes mes collections d'insectes, patiemment recueillies pendant plus de trois mois, un nombre considérable de plaques photographiques et de clichés non développés, la moitié de notre pharmacie, tout cela était irrémédiablement perdu. Heureusement, mes notes, mes documents chinois sont à peu près intacts, simplement mouillés, et l'accident n'a, tout compte fait, pas de trop graves conséquences. C'est égal, c'est une rude leçon que je livre aux méditations des fabricants de cantines... à destination de la Chine.

A Ta-kouan, le sous-préfet avait voulu nous donner toute une escorte de sonneurs de trompes et de satellites porteurs de grands étendards rouges — les sonneurs pour avertir les caravanes venant en sens inverse d'avoir à se garer pour laisser libre l'étroit passage, les étendards pour signaler de loin notre cortège.

Ces précautions n'ont pas été tout à fait superflues, car le chemin est vraiment difficile. A certains pas-

sages, des escaliers à pic dévalent sur les parois mêmes des falaises calcaires. Ailleurs, le sentier se glisse sous des tunnels ou serpente sur des corniches où le moindre faux pas serait mortel. Aux endroits les plus difficiles s'élèvent des temples, dont les idoles monstrueuses ou grotesques rappellent aux voyageurs qu'il ne faut pas oublier de se rendre favorables les génies de la montagne... en se montrant généreux envers les bonzes et les ermites.

Les rares mafous qui se hasardent dans ces passes dangereuses, où le trafic se fait presque exclusivement à dos d'hommes, sont très superstitieux et ne marchandent pas leurs sapèques, leurs bâtonnets parfumés et leurs cierges au vermineux pseudo-clergé qui vit oisif dans ces repaires.

De Ta-kouan jusqu'ici nous avons fait quatre étapes : Ta-wan-tze, 65 lis; Tchi-li-po, 55 lis; Taou-cha-kouan, 60 lis, et la dernière, La-wa-tan, 60 également. La route descend presque constamment, sauf quelques petits escarpements à franchir pour éviter des passages où le torrent serait trop encaissé et ses rives impraticables. Au fur et à mesure que nous descendions, la flore changeait.

Pendant la première journée, aux abords des villages de Ma-tang-tse et de Sin-ga-hi-ti, j'ai rencontré les premiers *aleurites*, dont les noix produisent une huile siccative employée à une foule d'usages en Chine. Remarqué aussi quelques châtaigniers, des peupliers, assez rares au Yunnan, les arbres que beaucoup de voyageurs ont pris pour des peupliers étant des *stellinga sebifera*, une très grande

similitude d'aspect rendant la méprise facile. A Si-ngaë-ti, au passage d'une rive à l'autre du torrent, sur un élégant pont suspendu, à 940 mètres d'altitude, nous avons déjeuné d'une truite exquise, à l'ombre d'un *Dracæna*.

Le lendemain, nous avons successivement traversé les villages de Tié-sen-tié; franchi de nouveau le torrent, qui est à 780 mètres maintenant. Enfin, près de Tchou-ouang-tse, nous avons vu, pour la première fois, un de ces ponts de cordes si fréquents au Thibet.

D'une rive à l'autre, un gros câble de bambous ou de lianes tressées est jeté sur l'abîme. Hommes ou animaux sont suspendus par des cordes à une sorte de poulie ou à un simple anneau de bois qu'on fait glisser sur le câble en tirant sur une cordelette faisant va-et-vient.

Nous sommes toujours dans les calcaires carbonifériens, depuis les premières gorges de Tchia-souitong.

Le troisième jour, nous avons quitté Tchi-li-po, grosse bourgade où se tient un important marché, très bien pourvu de marchandises venues du Setchouen, et où, à 720 mètres d'altitude, apparaissent maintenant les orangers, les bibassiers et autres végétaux des climats chauds. Nous avons traversé des corniches taillées dans les schistes ardoisiers, surplombant de quelques mètres le torrent qui roule à 700 mètres seulement d'altitude.

A quelque distance de Taou-cha-kouan, il serpente au pied de falaises verticales où, dans des excavations

creusées dans le calcaire, les aborigènes ensevelissaient leurs morts. Étranges nécropoles, dont les cercueils entassés sont visibles et qui suggèrent aux naïfs Chinois mille légendes fantastiques et saugrenues.

La quatrième étape est coupée en deux, très nettement. On monte pendant trois heures pour atteindre un col à 1,350 mètres, et l'on redescend ensuite, très durement, sur La-wa-tan, également pendant trois heures.

Au col, nous avons fait halte sous un hangar, pour éviter une averse et laisser manger notre petit monde. Depuis plusieurs jours, nos hommes se nourrissent beaucoup plus de maïs que de riz. Le maïs concassé en semoule et cuit à l'étuvée, est une nourriture assez appétissante; mais réduit en farine cuite à la vapeur, en pâte roulée dans des feuilles de maïs ou façonnée en petits pains grillés sur des charbons ardents, c'est presque un régal. Nous sommes en pleine récolte de cette céréale, qui est ici une très précieuse ressource. Tout en est utilisé : les fleurs et les feuilles pour la nourriture du bétail, et les épis, à différents degrés de leur croissance, en vert et en sec, pour l'alimentation des hommes.

Aussi les Yunnannais préfèrent-ils souvent cette culture à celle du riz, et cette année notamment, à Tchao-toung-fou, prévoyant un été un peu sec, bien des rizières avaient été ensemencées en maïs. « Voyez comme nos enfants sont gras, me disait un des braves paysans de la banlieue. Eh bien ! c'est au bon maïs que nous le devons. Comparez-les à ceux des villages

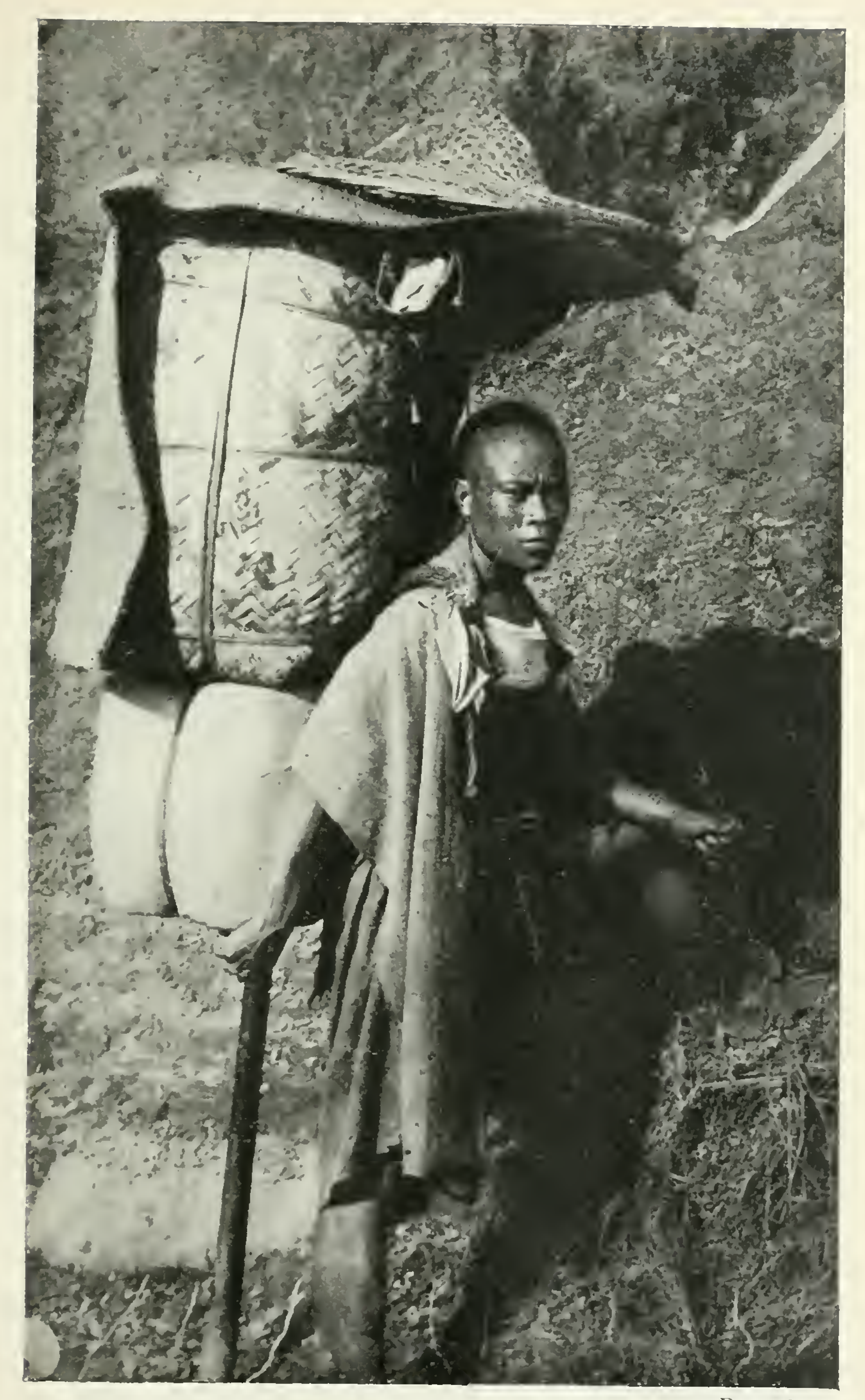
où des imbéciles ont cultivé du riz, et faites la différence. Pendant les années sèches, il n'y a pas à hésiter, » concluait-il.

La-wa-tan est un point de transit très important pour les marchandises allant au Se-tchouen ou en provenant. Le directeur du bureau des likins (octroi) a rang de taotaï (1). J'ai beaucoup fréquenté le titulaire de ce poste à Tchao-toung-fou, où il était en congé forcé de trois ans pour cause de deuil (il venait de perdre sa mère, et un mandarin ne peut exercer de fonctions officielles pendant les trois années qui suivent le décès d'un ascendant direct). Il m'a affirmé avoir versé au Trésor provincial 60,000 taels, soit environ 190,000 francs de droits perçus pour l'année écoulée, ce qui indiquerait un mouvement de trois millions de francs, bien inférieur à la réalité, selon moi. Mais comment avoir une évaluation serrée de près ?

A la vérité, des quatre grandes voies commerciales du Yunnan, toutes les apparences donnent à supposer que celle-ci est la moins importante, par suite des grandes difficultés de la route qui, de La-wa-tan au Yang-tse, n'est pratiquée exclusivement que par des porteurs munis de hottes et, de La-wa-tan à Ta-kouan, est si accidentée que les transports à dos de mulets sont plus l'exception que la règle.

Il est vrai que les malheureux, presque tous fumeurs d'opium, qui se livrent à ce dur métier du por-

(1) Gouverneur provincial, mandarin de deuxième classe.



Page 162.

YUNNAN ORIENTAL

Les chemins étant impraticables aux mulets, tous les transports se font à dos d'homme.

tage, sont aussi peu exigeants que des mulets. J'ai vu payer environ trois francs pour une charge de 120 livres chinoises, 72 kilos (la charge d'un mulet!) à un porteur taillé en hercule, pour le trajet de Tchaotoung à La-wa-tan, soit sept grandes étapes.

Le Houang-kiang commence à être navigable à partir de La-wa-tan. A la descente, quelques jonques chargent du cuivre et de l'étain bruts, ce dernier venu des mines de Ko-tie-ou, près Mong-tse, et remontent à vide ou presque. Elles refusent les voyageurs, le passage des rapides étant des plus scabreux. Une petite flottille de dix ou douze jonques est à l'ancre, à la hauteur du pont suspendu qui réunit les deux rives, à l'extrémité occidentale de la ville; passerelle plutôt que pont, sur laquelle la circulation des mulets de bât est rigoureusement interdite. Par tolérance, on laisse passer les animaux de selle.

Sur la rive droite, court l'unique rue de la ville, bordée de boutiques surplombant la berge du côté de la rivière et adossées au flanc escarpé de la montagne de l'autre côté. Masures branlantes et misérables dans lesquelles grouille une tourbe de portefaix et de muletiers, de mendiants et de vagabonds.

Il se fait surtout, à La-wa-tan, un grand commerce de détail pour l'approvisionnement des caravanes et aussi un commerce assez important d'objets de fabrication setchouannaise : vannerie de bambous, cordages, objets laqués, ustensiles de toutes sortes que les Yunnanais recherchent beaucoup.

Peu d'entrepôts de marchandises; elles ne s'arrêtent généralement que pour changer d'équipes de

porteurs ou passer des épaules des infortunés bipèdes qui les ont apportés du grand fleuve sur le dos des quadrupèdes aussi infortunés qui grimperont péniblement les montagnes que nous venons de descendre.

A La-wa-tan, nous nous trouvons à l'extrémité orientale du Yunnan, à deux journées et demie de marche de la frontière du Se-tchouen. Pour nous rendre dans cette province, nous suivrons le Houang-kiang, qui coule entre des montagnes escarpées jusqu'à son confluent avec le Yang-tse.

Au départ de La-wa-tan, après six heures de route, on atteint le village de Tchen-ki-pin, à l'altitude de 550 mètres. Nous sommes maintenant dans les grès et le sentier est généralement bien dallé. Très accidenté, il serpente sur la rive droite du cours d'eau et, alternativement, il grimpe ou dévale sur les pentes, successions d'escaliers difficiles à nos montures et encombrées de porteurs, pauvres bêtes de somme qui plient sous le faix.

Dans notre auberge, s'arrêtent quelques hommes chargés d'étain et de cuivre. C'est une preuve que ces métaux ne descendent pas exclusivement par voie d'eau de La-wa-tan au Yang-tse.

Le petit marché du village est approvisonné de cotonnade, de tabac, de thé, de pacotilles diverses et de couleurs d'aniline. C'est bien le caractère des marchés du Se-tchouen qui commence à se manifester.

Notre deuxième étape nous a conduits à Tant'hou, toujours plus bas sur la rive droite du Houan-kiang, par 450 mètres d'altitude maintenant. Le climat change sensiblement. Ici, on récolte le riz deux grands

Page 165.

PONT CHINOIS SUR UN TORRENT



Page 166.

GRAND PONT SUR LE MÉKONG

Route de Bhamo à Tali-fou.

mois plus tôt que sur les plateaux yunnanais d'où nous descendons. La flore se modifie de plus en plus.

A Tant'hou la navigation devient plus active vers le Yang-tse ; des jonques plus nombreuses et plus ventrues sont amarrées à la rive.

A signaler un pont suspendu, sur un affluent de droite que le chemin doit franchir. Très gracieux et très hardi à la fois, composé de chaînes de fer tendues d'un bord à l'autre et dont les extrémités sont bloquées dans des bétonnages très solides formant les culées ; sur celles-ci, de jolies constructions à toits de pagode s'élèvent, suivant l'usage chinois, donnant une physionomie très spéciale à ces ouvrages qui, dans leur ensemble, frappent par l'élégance de leur silhouette et par leur légèreté.

Une heure après avoir quitté Tant'hou, nous passons la frontière des deux provinces du Yunnan et du Se-tchouen, marquée par une plaque indicatrice sur le bord du sentier.

L'altitude, le climat, la nature physique du sol sont les mêmes et, cependant, c'est un changement à vue. Les raisons politiques en sont cause et il y a bien là une démonstration de ce que sont, pour l'existence et la prospérité d'un pays, les conséquences d'une mauvaise administration et, plus encore, des dissensions intestines.

Le Yunnan, décimé et dévasté par les guerres civiles, aussi mal administré que possible par des fonctionnaires en disgrâce dans cette province lointaine, contraste avec le Se-tchouen, surpeuplé et prospère. Et la délimitation, sur la frontière, est

aussi nette que si d'un côté était une terre ingrate et maudite, et, de l'autre, une terre favorisée et féconde, ce qui n'est pas.

Les hommes seuls, par leur travail, leur ingéniosité et leur persévérance ont transformé ici, dans la paix, toutes ces croupes en terrasses étagées, couvertes de rizières et de vergers, tandis que là les eaux des pluies torrentielles, n'étant ni contenues ni endiguées, n'engendrent que la mort et la dévastation dans des terres incultes, ravagées au surplus par les incendies.

Aujourd'hui, la situation est en voie d'amélioration, l'apaisement est fait au Yunnan, une émigration active de Setchouennais tend à repeupler rapidement la province; mais cette émigration ne fait pas la tache d'huile comme on pourrait le supposer, elle n'est pas apparente sur la frontière même et c'est plus loin, sur les hauts plateaux et dans les plaines bordant les grands lacs, dans les villes surtout, que les émigrants vont tenter la fortune.

Hier encore, sur ces plateaux, c'était pour nous le gai printemps. Ici, à ces altitudes moindres, ce n'est déjà plus l'été, c'est presque l'automne. On récolte partout et la transition est si brusque qu'elle produit une impression très forte.

Décidément, et je l'avais toujours pensé, la joie n'est pas dans la moisson, mais bien dans les semailles. Les semailles sont l'espérance. Le printemps, c'est la sève qui bouillonne, les espoirs infinis, la joie de l'action et de la vie naissante.

Moissonner, c'est rassembler des provisions, se mettre en garde contre la pénurie et le froid. La moisson, c'est l'appréhension des jours mauvais, c'est le frisson avant-coureur de la petite mort de l'hiver. On moissonne en hâte; en hâte on rassemble les gerbes sous la menace des averses destructrices; on peine pour emmaganiser, mettre à l'abri les réserves nécessaires. On porte au marché le grain pour avoir de l'argent et l'on rentre toujours déçu. Si la récolte est bonne, les prix sont bas, et si la récolte est maigre, on n'est pas plus satisfait, malgré des cours élevés. Déception toujours... la joie n'est pas dans la moisson.

Et maintenant, voici de nouveau les terres chaudes, avec leurs champs de cannes à sucre ou de coton à fleurs jaunes, sous l'atmosphère humide du Se-tchouen où les condensations des vapeurs attirées par les Alpes thibétaines entretiennent une humidité constante, source de richesse et de vie dans ce pays de rizières et de jardins d'où l'homme a exclu la forêt et l'animal domestique même (1) pour se réserver plus de place et rendre possible son pullulement, caractéristique de la Chine.

Cette riche et belle province, séparée de la mer par 2,400 kilomètres de fleuve, dont 700 si difficiles à franchir qu'ils peuvent être considérés comme impra-

(1) Dans l'Empire du Milieu, les animaux de trait ou de labour sont très peu employés. C'est l'homme qui fait tous les travaux des champs, à bras, en vertu de cette maxime : le sol qui nourrirait un bœuf nourrit douze hommes. (E. Reclus.)

ticables à une navigation normale, est appelée à entrer dans la zone d'attraction économique du Tonkin, par le Yunnan. Nos voies ferrées lui donneront accès vers les Océans où l'humanité éprouve l'irrésistible besoin de porter ses regards.

Ces voies ferrées, nous les ferons, car nous devons les faire, poussés par des intérêts essentiels et, aussi, en vertu de cette haute mission civilisatrice départie aux peuples d'Occident. Et c'est au nom de l'humanité, pour la civilisation et le progrès que nous ouvrirons ces pays jusqu'à ce jour fermés à l'évolution humaine, inévitable et nécessaire.

Cette province de Se-tchouen, je ne la décrirai pas ici, bien que j'aie consacré, un peu malgré moi, un assez long temps à son étude. Je veux me borner au récit de notre voyage au Yunnan. Je traverserai donc, sans m'y arrêter, d'abord, Kouen-tiane, ce Man-hao setchouennais, où les lourdes jonques chargées de sel viennent vider leurs flancs pour les remplir des produits yunnanais. Sur les berges un va-et-vient de céréales, cotons, huiles, fruits et légumes, tout ce trafic intense des ports fluviaux chinois qui, par les voies si économiques et si commodes des fleuves et des rivières, circule nuit et jour, entretenant une activité de fourmilière dans le vaste empire.

Je traverserai ensuite Soui-fou, puis Tchong-king, où nous sommes arrivés après trois jours de jonque sur le grand fleuve qui roule ses eaux limoneuses dans un bief relativement tranquille entre Soui-fou et Tchong-king.

Ensuite, ce sera la descente de Tchong-king à

I-tchang, 700 kilomètres de fleuve. Douze jours de voyage accidenté, rapides à franchir, gorges sauvages qui défilent ; villes chinoises, bien chinoises encore dans cette vieille Chine presque inviolée du Centre — et les péripéties de ce drame continuel qu'est la lutte contre ce fleuve hostile, mugissant sur les brisants, courant à des vitesses infernales dans les passages les plus dangereux.

Puis, I-tchang, Han-kéou, Shangaï, un retour rapide et provisoire aux choses de la civilisation, les péninsules contournées par mer, les escales de Hongkong, Singapour, Poulo-pinang, le débarquement à Rangoon pour traverser la Birmanie et arriver à Mandalay où nous préparerons notre rentrée au Yunnan par l'ouest.

Je n'ai pas voulu quitter la Birmanie sans me rendre compte *de visu* de la position des Anglais sur la frontière du Yunnan méridional et voir où en était leur voie ferrée, amorcée jadis dans la direction de la Chine centrale et dont les optimistes voyaient déjà en rêve le prolongement s'effectuer jusqu'à Shangaï.

Un train de ballast nous a conduits jusqu'au point terminus, Lashio. C'est là que s'arrêtera décidément, pour des années encore, la voie ferrée. Depuis le voyage de lord Curzon, les travaux ont été radicalement suspendus. Et, sur les 90 milles qui restent à faire pour atteindre Koulon-ferry, 60 milles seulement ont été complètement étudiés ; le tracé des trente der-

niers milles, les plus difficiles, ceux de la descente sur la Salouen, n'a même pas été achevé. D'ailleurs, il n'y a qu'une voix en Birmanie pour proclamer l'inutilité de cet effort, maintenant que nous avons « coupé la route par notre chemin de fer » *(sic)*.

C'est ici qu'apparaît bien, dans toute sa grandeur, la conception de M. Doumer et que l'on peut en apprécier toute la portée. Il a voulu devancer les Anglais au Yunnan, y a réussi, et ceux-ci, se voyant dans l'impossibilité d'arriver les premiers et prévoyant qu'il y aurait difficilement place pour deux, ont renoncé à la lutte. L'histoire enregistrera ce fait comme une grande victoire économique et politique aussi, car une suprématie quelconque de l'Angleterre au Yunnan eût été une continuelle menace pour notre Indo-Chine.

Et j'ajouterai que la réciproque n'est pas vraie. En effet, notre prépondérance au Yunnan ne saurait être une menace pour la Birmanie anglaise appuyée sur l'immense empire des Indes. Il faut considérer, de plus, que du Yunnan à la Birmanie les passages successifs des vallées profondément encaissées des grands fleuves ôtant toute valeur stratégique à cette voie, le Yunnan ne commanderait pas la Birmanie comme il commande le Tonkin. C'est donc une sorte de couverture de notre frontière tonkinoise, une position défensive, que nous sommes amenés à prendre au Yunnan et nullement une position offensive à l'égard des possessions anglaises, on ne saurait trop le répéter et le répéter encore. C'est une vérité qui doit être connue de tous et par tous reconnue.

Plus que jamais, cependant, aujourd'hui qu'ils ont tant développé leur action économique dans la haute Birmanie, les Anglais travaillent à étendre leurs relations du côté du Yunnan et du Thibet méridional, où ils sont attirés par des certitudes de trafic entre pays de productions si différentes. Et depuis quelques années, on pourrait dire en réponse à notre pénétration active par la vallée du fleuve Rouge, ils font de grands efforts pour propager leur influence dans le Yunnan occidental et septentrional.

Après avoir parcouru rapidement ces beaux pays birmans si riches et autrefois si heureux, nous voici à Bhamo, sur le point de reprendre notre voyage au Yunnan.

Nous y trouvons un de nos compatriotes, M. d'Avera, fixé en Birmanie depuis quarante-trois ans, un de ces Français de la vieille école, parfait gentilhomme, d'un patriotisme ardent, dont la rencontre est toujours extrêmement agréable à l'étranger. Il connaît si bien les choses de ce pays que rien n'est plus instructif que de le faire causer, et il s'y prête de si bonne grâce et d'une si exquise façon...

A Bhamo notre caravane est bientôt réorganisée : nous avons dirigé sur la France toutes nos collections et nous sommes réduits au minimum des bagages.

Pour atteindre la frontière chinoise, deux étapes. La première en plaine, à travers des bois merveilleux

qui entourent la ville, forêts de luxe aux splendeurs tropicales; forêts faites de feuillages distingués que nos yeux sont accoutumés à voir précieusement couvés dans des serres et qui s'épanouissent ici, prodigieux, sous le beau soleil; forêts de lianes enchevêtrées, de fougères géantes et d'orchidées, de bambous, taillés en corbeilles évasées par la dent des cerfs qui broutent les basses tiges; forêts joyeuses de mille chants d'oiseaux, qu'enrichissent des myriades d'insectes merveilleusement diaprés, forêts édéniques qu'on quitte à regret, après quelques heures de marche, pour entrer dans la plaine monotone où coule un affluent de l'Irraouady.

Sur le soir du premier jour, après six heures de marche, nous arrivons à Sin-tieh. Les Anglais, en gens pratiques, ont établi à tous les gîtes d'étapes de confortables *bungalows*, où le voyageur fatigué trouve tout ce qu'il peut désirer : tub et douche, eau en abondance, chambre aérée, lits de teck, chaises, tables, rocking-chair, tout le confortable colonial, bien approprié aux besoins des pays chauds.

La température est douce, 23 degrés à la nuit tombante. Nous nous sommes élevés de 80 mètres depuis Bhamo et, de Sin-tieh, nous dominons les vastes plaines que baigne l'Irraouady et sur lesquelles se couche le soleil dans un décor de féerie.

La deuxième étape nous conduit à Ko-mo-kho, dernïer poste anglais, dernier bungalow, dernier contact avec les Européens avant notre rentrée en Chine. Nous sommes en plein pays *shan*, sur la limite du pays des *katschines*, et les aborigènes sont des mon-

tagnards, sauvages dans toute l'acception du terme, presque tous goitreux, misérables, logeant dans des huttes de branchages, vivant de leur chasse, du produit de la forêt et de quelques cultures entretenues autour des cabanes.

Le sentier s'élève progressivement toute la journée : il faut même franchir, à mi-chemin, un col de 820 mètres d'altitude. A Ko-mo-kho, nous sommes sur l'autre versant à 520 mètres.

Tout le jour, nous avons croisé des caravanes montantes ou descendantes et, parmi elles, de nombreux convois thibétains portant du musc, de la rhubarbe, mais composées surtout de chevaux nus que les maquignons thibétains de Oui-Si vont vendre aux remontes anglaises de Bhamo. A l'entrée de Birmanie, on a relevé officiellement un chiffre de 741 chevaux importés en 1900-1901. Mais, depuis cette époque, aucune statistique n'en a été faite et je crois le mouvement beaucoup plus considérable.

De gros chiens, genre saint-bernard et à crinière de lion, accompagnent ces convois, auxiliaires précieux des Thibétains, bons gardiens autour des bivouacs improvisés où bêtes et gens passent la nuit à la belle étoile.

La position du poste-frontière, sur la rive droite d'un petit ruisseau, est fort pittoresque. Le ruisseau traversé, nous voici en Chine et, dès l'entrée, nous devons nous élever et nous élever sans cesse, tout le jour durant, pour atteindre le hameau de Pong-Hsa par 1,550 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le voici retrouvé, notre Yunnan alpestre. On res-

pire frais maintenant et la vue court de nouveau sur les cimes. De nouveau, voici la flore et la faune de France.

Les bons paysans chez qui nous passons la nuit sont en fête. C'est le jour de l'an chinois : on tue porcs et poulets, on brûle force baguettes sur les autels de la famille et les enfants viennent gauchement faire leurs petits tchinn-tchinn, leurs révérences drôlettes devant le foyer des ancêtres.

De Pong'Hsa, nous redescendons le lendemain vers Man-Hyne et la vallée du Taping-ho que nous remonterons désormais, sans plus la quitter, jusqu'à Teng-Yueh.

Dans cette vallée basse, à 700 mètres, la végétation tropicale reprend ; voici des oasis de bambous et, dans les jardins, des ananas. Admirable et fertile contrée, peuplée de gens laborieux et fiers, shans encore, mais formant un groupe un peu à part.

Ce sont les assassins de Margary, jaloux avant tout de leur indépendance et qui détestent cordialement Anglais et Chinois. La veille de notre passage, ils ont encore tué un berger chinois pour une futile discussion de pâturage.

Très bons cultivateurs, tirant un excellent parti de leurs récoltes, enrichis par le passage des caravanes, les aborigènes de Man-Hyne jouissent d'une grande aisance.

Dans la terre grasse de la plaine, les rizières s'étendent à perte de vue, peuplées, en cette fin d'hiver, d'innombrables troupeaux de grues et d'oies sauvages. De gigantesques ficus, banians et syco-



Page 174.

ABORIGÈNES DE LA VALLÉE DE MAN-HYNE

Page 193.

NOTRE CARAVANE SOUS LA PLUIE

mores étendent leur ombre séculaire autour des villages et leur donnent des airs d'oasis de verdure piquant la plaine immense.

Nous chevaucherons maintenant pendant quatre jours sur les bord du Taping-ho ; au départ de Man-Hyne, nous l'avons traversé en pirogue pour suivre ensuite exclusivement sa rive gauche. Quatre jours pour remonter progressivement à Sin-kaï (920 mètres), Tcheou-tché (980 mètres), puis à Nam-tien (1,020 mètres) et arriver enfin au village de Sa-kho où nous quittons la vallée pour franchir un col rocheux et descendre dans la plaine de Teng-Yueh. Le chemin passe là entre des blocs de lave qui confirment l'existence des anciens volcans signalés dans la région.

Teng-Yueh est une ville aujourd'hui misérable qui non seulement ne déborde pas en dehors de ses hautes murailles de trachyte, mais ne suffit même pas à remplir cette enceinte de deux kilomètres de côté qui fut édifiée au temps de son ancienne splendeur.

Un tiers à peine de la superficie enclose est bâti ; j'ai chassé la bécasse dans la ville même, au milieu des halliers, et les fonctionnaires britanniques y trouvent non seulement des bécasses, mais encore des faisans ; c'est assez dire l'état d'abandon de cette cité, dans laquelle de vastes terrains vagues ne sont même pas transformés en jardins.

Avant la rébellion musulmane, il devait en être autrement et si j'en crois le dire des vieillards, survivants des massacres, de grands faubourgs s'élevaient en dehors de la ville, quartiers de polisseurs de jade, principalement ; quant à l'intérieur des remparts,

tout y était bâti. Un commerce très actif devait exister alors entre les musulmans de Teng-Yueh et ceux de Birmanie. Qu'il s'agisse du commerce des chevaux, de celui de l'or, de l'argent, de l'orpiment (si employé dans les pays musulmans pour la préparation des pâtes épilatoires), du musc, du jade, des rubis et pierres précieuses, les mahométans étaient fort bien placés pour servir d'intermédiaires entre leurs coreligionnaires de Birmanie et les Chinois.

Tout cela n'est plus qu'un souvenir, mais pourrait bien être aussi une espérance, car les Anglais travaillent de tout leur pouvoir au relèvement de ce pays déchu.

A leurs yeux, Teng-Yueh prend une importance considérable et c'est pourquoi ils y ont créé un consulat, en 1901, et fait ouvrir un poste de douanes impériales en 1902. Il s'agissait pour eux d'obvier aux exactions des likins, dont les abus paralysaient les transactions. Avant leur arrivée, cinq droits étaient perçus sur la route de Bhamo à Tali-fou : 1° Man-hyne; — 2° Nam-tiane; — 3° Teng-Yueh (likin); — 4° Teng-Yueh (Ting-shui); — 5° Yung-tchang-fou. De ce fait, les marchandises payaient environ 15 pour 100 *ad valorem* et, quelquefois, avec les « squeezes (1) », jusqu'à 25 pour 100. Cet état de choses était des plus préjudiciables à la pénétration des marchandises importées par les Anglais et ils résolurent de porter remède à cette situation.

A l'automne 1901, le premier consul anglais de

(1) Squeeze, pot de vin.

Teng-Yueh, M. Litton, monta de Bhamo à son poste, en compagnie de M. Montgommery (Anglais aussi), commissaire des douanes impériales, qui venait ouvrir le bureau de Teng-Yueh. Ils arrivèrent à destination le 13 novembre; mais comme la saison commerciale battait son plein, on décida d'attendre le mois de mai 1902 pour inaugurer le nouveau système. Il a été très favorablement accueilli par les commerçants chinois qui n'ont plus, maintenant, à payer qu'une moyenne de 3 et demi pour 100 d'entrée, plus 2 et demi pour 100 pour le transit, soit un total de 6 pour 100. Et plus de squeezes à craindre.

Les autorités provinciales de Yunnan-sen voient aussi d'un très bon œil cette installation des douanes qui les débarrassent du souci des réclamations dont on les accablait contre les likins et qui les fait bénéficier, en outre, du numéraire que la nouvelle organisation retire des griffes mandarinales et met à leur disposition.

Les efforts des Anglais se portent à améliorer les voies de communication et à développer leur commerce dans l'occident et le nord de la province, parties qu'ils considèrent comme appartenant à leur zone d'influence. Deux ingénieurs britanniques se trouvent en même temps que nous à Teng-Yueh, pour étudier le tracé d'une route carrossable qui réunirait cette place à Bhamo. Ce travail se fera et, d'accord avec les autorités chinoises, les réparations nécessaires seront également faites pour améliorer la route muletière de Tali-fou.

Ces travaux rendront définitifs les avantages de cette voie Bhamo-Tali sur celle du fleuve Rouge, même après l'ouverture de notre chemin de fer du Tonkin à Yunnan-sen, pour une certaine catégorie de marchandises telles que les cotons, filés de coton, cotonnades, etc,, en ce qui concerne la région dont Tali-fou est le centre de distribution — jusqu'au jour où nous pousserons notre railway jusqu'à cette place.

Mais l'activité des Anglais ne s'arrête pas là et ils travaillent en ce moment à absorber dans leur courant commercial sur la Birmanie toutes les marchandises thibétaines, qui ne suivent pas encore cette voie. Ils cherchent à monopoliser tout ce trafic (dont la voie naturelle, géographique, est cependant le Tonkin), qui leur assurerait un courant de retour si nécessaire à leur commerce comme au nôtre. Ils convoitent particulièrement les médecines chinoises d'origine thibétaine dont le marché de transit, comme celui du musc, est actuellement à Yunnan-sen.

Déjà, le jade de Birmanie, qui passait autrefois par cette même capitale où des milliers d'artisans le mettaient en œuvre, suit maintenant la voie birmane, pour aller par mer à Canton et Shangaï, et une colonie importante de Chinois vit de ce commerce à Mandalay.

L'or et l'argent du haut Yunnan prennent aussi le chemin de la Birmanie où il se fait une grande consommation de ces métaux précieux pour les pagodes et les bijoux des femmes.

Les chevaux du pays thibétain vont également à

Bhamo et sur les marchés birmans, d'où ils se répandent dans les Straits Settlements, l'Inde orientale, etc. Un grand nombre de mulets de la même provenance est acheté tous les ans par les remontes anglaises.

Si les Anglais réussissent à détourner le musc, la rhubarbe, les médecines et les fourrures thibétaines, ce sera au détriment de notre voie du fleuve Rouge.

Aussi, serait-il nécessaire de réagir contre cette concurrence et de rechercher les moyens pratiques d'y porter remède.

A Teng-Yueh, nous sommes les hôtes du sous-préfet et nous logeons dans son yamen où habite aussi le directeur des douanes impériales. En cette fin de janvier, il fait un froid humide et pénétrant, dans ces chambres dont les cloisons de bois à jour sont simplement garnies de papier mince et transparent, ainsi qu'il est d'usage en Chine.

Des braseros de cuivre, dans lesquels nous faisons brûler des pyramides de charbon de bois, élèvent à peine la température et, s'ils nous font rôtir d'un côté, nous laissent geler de l'autre.

Le yamen est sordide; les murs de notre chambre, noirs de fumée, disparaissaient à notre arrivée sous les toiles d'araignée. Nous avons fait laver, brosser, gratter tout le logis, qui demeure cependant lamentable. Tel qu'il est, nous nous réjouissons encore de l'avoir, car du moins nous y sommes à l'abri des importuns et des curieux.

Le mandarin est plein d'attentions pour nous; il nous invite fréquemment à dîner, donne en notre

honneur des représentations théâtrales et s'ingénie à nous rendre le séjour agréable. Les fonctionnaires britanniques du service des douanes nous font aussi un cordial accueil qui nous laisse le plus aimable souvenir.

De la nombreuse colonie musulmane de Teng-Yueh, qui était si prospère avant la rébellion, il ne reste que quelques notables et à peine trois cents familles dispersées dans le district. Rasés, les beaux quartiers et les cinq mosquées qui s'élevaient dans le faubourg de l'ouest, au milieu des jardins. Rasé, tout le quartier du sud, également en dehors des portes; pas une pierre sur l'autre ne subsiste, et cependant, ici encore, les conquérants chinois avaient promis vie sauve et respect des biens aux assiégés. Il ne serait pas juste, néanmoins, de trop nous indigner de la barbarie de ces procédés, puisque les Maures d'Espagne n'ont pas été mieux traités par leurs conquérants très catholiques.

Mais ces forfaits ne demeurent jamais impunis et, ici comme en Andalousie, la justice immanente fait durement expier aux peuples sanguinaires leurs crimes de lèse-humanité. La péninsule ibérique ne s'est jamais relevée des désastres causés par l'extermination des Maures et, ici, dans ce Yunnan occidental où il se commit des atrocités analogues, il en sera probablement de même, pour longtemps encore du moins.

Les musulmans n'ont pas été autorisés à réédifier une mosquée quelconque pour prier librement leur Dieu. Ils se réunissent, un peu clandestinement,

dans une maison privée pour les offices du vendredi et c'est dans cette même maison qu'ils abattent, selon les rites, les bœufs et les moutons destinés à la boucherie.

Nous allons, maintenant, parcourir le chemin si accidenté qui mène à Tali-fou; et comme il n'a été encore suivi que par trois voyageurs français, MM. Bons d'Anty, Jacques Faure et le docteur Janselme, nous nous attarderons en chemin pour réunir le maximum d'observations utiles sur ces régions, si peu connues, même des Anglais. Mais l'exposé de ces travaux m'entraînerait trop loin et sortirait du cadre de ce simple journal; aussi me bornerai-je à décrire brièvement la route. Ç'est, d'ailleurs, la partie du Yunnan où nous avons le moins d'intérêts, sa proximité de la haute Birmanie la faisant rentrer dans la zone d'attraction économique et politique de nos rivaux.

Le moment est tout à fait favorable pour faire le voyage de Tali-fou. Nous sommes à la fin de la saison sèche, les fleuves sont bas, les chemins secs et nous allons passer sans difficultés là où d'autres voyageurs en ont rencontré de si grandes. Tout est une question de saison. Les vallées encaissées de la Salouen sont portées sur les cartes anglaises avec la mention : « Climat mortel en été. » Puis le chemin est extraordinairement accidenté, traversant successivement des cols élevés et des vallées profondes. Il est presque impraticable à la saison des pluies, et c'est précisément à cette

époque qu'était passé, en 1901, M. Jacques Faure (1).

La marche des caravanes de mulets est d'ailleurs interrompue presque totalement durant l'été, et il est fort important de choisir la saison sèche pour effectuer ce trajet.

D'ailleurs le choix judicieux des saisons favorables ainsi qu'une surveillance pratique incessante de tous les détails matériels qui constituent en quelque sorte *l'art de l'exploration*, rend faciles les voyages qui en apparence semblent les plus extraordinaires. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, a dit un grand général. Il en est un peu ainsi pour les explorateurs.

J'ai la grande satisfaction de ne pas appartenir à cette catégorie (1) et j'ai certainemeut peu de mérite à cela car, depuis ma prime jeunesse, ma vie toujours errante m'a rompu à toutes les difficultés.

Le lecteur y perd, car en relisant mes notes je vois avec un certain dépit qu'elles sont totalement dépourvues de récits d'aventures tragiques ou dramatiques. Les chemins semblent s'aplanir sous ma plume... mais qu'y faire si c'est la vérité et si vraiment les difficultés s'aplanissent pour moi...

De Teng-Yueh à Tali-fou, on compte onze étapes et nous allons les faire dans notre équipage ordinaire,

(1) Cette année, le lieutenant Grillères, retour du Thibet yunnannais, a éprouvé les mêmes difficultés à la même saison, et la maladie l'a contraint à rentrer plus tôt qu'il ne le voulait.

avec le même personnel qui nous suit depuis Bhamo, bien stylé maintenant et très dévoué. L'usage établi est de changer de muletiers à Teng-Yueh et, souvent même, une deuxième fois à mi-route, à Yung-tchang-fou. Mais, très satisfaits de notre manière de procéder, sans fièvre et sans brutalité, laissant aux animaux le temps de pacager à la halte méridienne et aux hommes le loisir de se reposer aux étapes, nos muletiers consentent très volontiers à nous suivre aussi loin que nous le désirerons. Leurs mulets sont habitués à manger des fèves sèches ; et des fèves on en trouve partout, même jusqu'à Li-kiang. En route donc, tout étant pour le mieux, au moral comme au physique, dans notre petite tribu.

La plaine de Teng-Yueh étend ses rizières grasses et ses tourbières sur une longueur de vingt-cinq kilomètres ; mais c'est dans sa largeur, qui n'excède pas une lieue et demie, que nous la traversons. Sitôt après, nous attaquons la première escalade, celle de la chaîne de montagnes qui nous sépare d'une rivière que nous franchirons demain, continuant ainsi pendant tout ce voyage une fastidieuse alternative de dures montées et de descentes.

Nous couperons successivement montagnes et fleuves perpendiculairement à leur direction générale. Cette voie anglaise, puisque voie anglaise il y a, est vraiment fort mal partagée par la nature physique du pays. Quel contraste avec notre voie d'accès par les vallées du fleuve Rouge et du Mékong ! Décidément, la géographie est pour nous.

Nous avons quitté la plaine de Teng-yueh à 1,600 mètres d'altitude, pour franchir un col à 2,260 et redescendre à 1,560, au village de Ka-lang-tcha où nous coucherons. Nous y sommes à mi-côte au-dessus du Kiou-kiang, affluent de la Salouen.

Au départ, le lendemain matin, nous continuons la descente et, sur un élégant pont suspendu, nous passons le cours d'eau qui serpente dans une vallée profonde. Sur le pont, mon baromètre accuse 1,280 mètres ; sitôt la rivière passée, l'ascension recommence, il s'agit de regrimper sur un contrefort escarpé au flanc duquel le sentier court en lacets. Nos animaux se hissent plutôt qu'ils ne marchent.

Nous faisons halte dans un petit hameau mahométan pour laisser souffler nos bêtes et aussi pour interroger les « Panthés (1) ». Une maison et des hangars pour les animaux composent ce hameau, et deux familles seulement l'habitent. Le chef de l'une d'elles me fait voir le papier par lequel, au huitième siècle, autorisation leur a été donnée de venir se fixer dans le pays ; ils se disent d'origine arabe, sont de caractère très doux, timoré même.

Nous continuons notre ascension jusqu'au col, à 2,500 mètres celui-ci, d'où nous redescendons brusquement pour gagner notre gîte d'étape, Ho-mu-shu, à 1,680 mètres, sur la rive droite de la Salouen, qui coule à nos pieds dans la vallée embrumée.

Sur les sommets, nous avons rencontré une végétation très spéciale, une flore étrange, à la fois tro-

(1) « Panthés, » nom donné aux musulmans du Yunnan occidental. Il doit dériver du birman.

picale et alpestre, les rhododendrons géants alternant avec les menus bambous de montagne, pourris d'humidité, moisissant sous les mousses. Dans les halliers profonds, c'est un enchevêtrement de lianes, d'orchidées et de lichens impossible à décrire. C'est la terrible forêt de mort où le climat est effroyable en été.

Des corruptions séculaires, entretenues par une atmosphère surchargée de vapeurs, ont accumulé d'épaisses couches d'humus d'où la végétation jaillit avec une surabondance de vie extraordinaire pendant les mois d'été. Les décompositions permanentes surchargent l'air de miasmes pestilentiels dont l'âcre odeur de moisissure prend à la gorge. Nous sommes à la fin de la saison sèche et tout croule encore de pourriture sous les ombrages impénétrables.

Maintenant nous sommes sur un versant boisé de résineux, en contre-bas des cimes sur lesquelles flottent les nuées; nous dominons le fleuve où d'autres vapeurs plus denses stagnent à l'abri des vents. C'est la « vallée de la Mort », cette redoutable vallée de la Salouen dans laquelle bien peu de voyageurs ont osé s'aventurer à la découverte. Au soleil couchant, elle m'apparaît sinistre, entre les bras décharnés d'un vieux pin calciné par la foudre qui dresse sa silhouette fantastique à quelques pas de la cabane qui nous servira de demeure.

Au réveil, le lendemain, un chaos de nuages livides flotte à nos pieds et nous descendons vers eux. Fort heureusement, les vapeurs se lèvent sous l'action du soleil à mesure que nous avançons, et

elles sont complètement dissipées quand nous atteignons le fleuve, qui coule à 720 mètres seulement au-dessus du niveau des mers. On le franchit sur un magnifique pont suspendu à deux travées, car il est fort large en cet endroit (plus de 120 mètres).

Les eaux sont basses en cette saison et le lit de galets est à moitié sec; réduit à sa plus simple expression, le fleuve passe entre l'arche du milieu et la rive gauche. Il n'a guère que cinquante mètres de large et son courant est faible.

En aval, la vue s'ouvre sur la vallée qui paraît s'élargir beaucoup dans la direction du sud.

Et l'ascension reprend, sitôt le pont franchi. Nous remontons un ravin rocheux qui nous conduit à la ligne de partage des eaux, à 1,530 mètres, d'où nous redescendons sur le village de Pu-Piao, dans la fertile plaine du même nom, couverte de cultures de fèves, de pois et de blé. Je compte cinquante villages autour de Pu-Piao, dans la vallée qui court du sud-ouest au nord-est sur une longueur d'environ 18 kilomètres pour une largeur variant de 2 à 4 kilomètres seulement.

Le jour suivant, encore un col à escalader. Partis de Pu-Piao à 1,440 mètres, nous l'atteignons par 2,170 mètres pour en redescendre à pic sur l'immense plaine de Yung-tchang-fou.

Marco-Polo a décrit cette plaine qui s'ouvre sur la Birmanie. Il l'a suivie dans son voyage vers le sud, en quittant Vo-chan, ainsi qu'il nomme la prodigieuse cité devenue aujourd'hui la misérable et sordide Yung-tchang-fou. Là aussi, les calamités de

la guerre ont accéléré l'œuvre de décadence qui a fait déchoir ces malheureux pays au cours des siècles. Si l'on en croit l'illustre Vénitien, il y eut là, jadis, une des grandes capitales de l'Asie. Il parle d'un combat fameux auquel auraient pris part deux mille éléphants, ce qui tendrait à établir que la vallée que nous voyons s'ouvrir au sud est d'un accès facile. Elle n'est point connue; aucun voyageur français ne l'a explorée et les missions topographiques des Anglais n'ont pas encore publié les résultats de leurs explorations, faites surtout dans le but de rechercher un passage pour leur voie ferrée.

Lorsque le commerce entre les Indes et la Chine suivait cette voie désignée autrefois sous les noms de « voie du jade » ou « voie de l'or et de l'argent », les villes comme Tali-fou et Yung-tchang-fou qui en étaient les étapes ont dû nécessairement connaître une prospérité qui nous paraît fabuleuse aujourd'hui. Mais sans remonter si haut, tout récemment, lorsque les musulmans en grand nombre s'enrichissaient à la fois par le négoce, l'agriculture et l'industrie, la vie devait battre avec intensité dans ces villes aujourd'hui mortes.

Dans la plaine où, par milliers d'hectares, se cultive l'opium qui achève d'abêtir et de ruiner ce peuple, on voit encore les traces de beaux ouvrages de captation, d'aménagement et de distribution des eaux. Entre autres, très remarquable, un grand étang artificiel adossé à la montagne et constitué par une levée de terre elliptique au centre de laquelle une grande vanne permet de donner l'eau à quatre

répartiteurs qui la distribuent dans les canaux principaux.

Le pavot à opium est ici à peine levé de terre. Cultivé en planches, bien sarclé, il est l'objet d'une sollicitude de tous les instants. Chaque pied est arrosé à la main d'engrais liquide, et de fréquents binages entretiennent la fraîcheur. C'est qu'il représente, pour les agriculteurs, la culture riche par excellence, celle qui leur donne le maximum de revenu.

L'on sait que l'opium est le suc extrait des capsules vertes du pavot somnifère *(papaver somniferum)* lorsque celles-ci ont atteint leur entier développement et que leur maturité approche. Pour recueillir ce suc, les cultivateurs yunnannais pratiquent dans la capsule une incision au moyen d'un stylet à trois pointes — quelquefois un triple crochet monté sur une bague. Le lendemain, avec un grattoir en forme de serpette, ils recueillent le produit qui a exsudé pendant la nuit sous forme d'un blanc latex qui brunit à l'air.

C'est sous l'aspect d'une substance brunâtre, pâteuse que se présente l'opium brut dont le prix, dans cet état, est déjà élevé; sous un petit volume, d'un poids très faible, c'est une marchandise précieuse, qui peut supporter les charges écrasantes du transport. Aussi, cette culture tend-elle à se propager de jour en jour davantage et à se substituer, comme culture d'hiver, à celles du blé, de l'avoine, des fèves de marais et des pommes de terre.

La production totale du Yunnan, en opium, atteint



Page 188.

RÉCOLTE DE L'OPIUM

annuellement le chiffre de 57 millions de francs environ. C'est le principal article d'exportation de la province, et il y a lieu de supposer que cette exportation augmentera considérablement, doublera, triplera peut-être le jour où les Chinois, comprenant enfin leurs véritables intérêts, cesseront de favoriser maladroitement l'entrée en Chine de l'opium de l'Inde au détriment de l'opium yunnannais.

En effet, à l'heure actuelle, cet opium perd, en quelque sorte, sa nationalité en traversant le Tonkin pour se rendre à Canton et, traité sur le même pied que l'opium étranger, doit payer à sa rentrée en Chine un droit absolument prohibitif.

Aussi, malgré les difficultés de la voie terrestre, par le Kouang-Si et le Kouang-Toung; malgré la piraterie, malgré les « squeezes » des likins (octrois) provinciaux, ce produit continue-t-il à prendre cette voie à l'exclusion de celle, plus facile et plus rapide cependant, du fleuve Rouge et du Tonkin.

Mais ces difficultés diminuent considérablement les bénéfices des cultivateurs, les cours d'achat en étant fortement affectés. Cette situation ne doit pas durer, et nous devons obtenir de la Chine, dont les intérêts sont, pour une fois, identiques aux nôtres, la suppression d'un état de choses aussi fâcheux.

Le trésor impérial ne perdrait rien à la suppression de ce droit de réimportation, puisqu'il n'y a pas de transit, et, partant, pas de réimportation.

Pourquoi les négociations entamées à ce sujet depuis plus de cinq années avec la Chine n'ont-elles pas encore abouti?

Le moment eût été cependant bien choisi, il y a quelques mois, au lendemain des bons offices par nous prodigués à la Chine, lors du règlement de la question du payement de l'indemnité de 1900.

Nos témoignages de sympathie valaient bien quelque chose en retour, et si l'on suivait avec intérêt au ministère des affaires étrangères le développement de nos relations commerciales avec le Yunnan, on aurait certainement profité d'un concours de circonstances aussi favorables pour demander à la Chine le règlement de cette question de l'opium, qui ne lui aurait coûté qu'un faible effort, ou même, plus exactement, un peu de bonne volonté.

N'y aurait-il pas, dans cette négligence, une nouvelle manifestation de cette politique négative que nous paraisons avoir adoptée en Asie ?

Et, cependant, l'état de choses actuel est tellement contraire à toute logique que les Anglais eux-mêmes, si intéressés cependant à son maintien, considèrent l'avenir de leur production indienne comme très menacé. Voici ce que dit à ce sujet le capitaine Ryder dans le compte rendu de son exploration au Yunnan : « L'opium de l'Inde est chargé à son entrée en Chine de lourdes taxes et, avant peu, l'opium indigène (du Yunnan) chassera tout l'opium étranger du marché chinois et la question de l'opium, en ce qui concerne l'Angleterre, mourra d'une mort naturelle. »

A notre point de vue, nous aurions grand intérêt à faire aboutir cette réforme sur les droits d'entrée

de l'opium du Yunnan passant par la voie du fleuve Rouge, parce que ce transit par notre possession indo-chinoise ne serait pas sans laisser quelques bénéfices et, aussi, parce que ce commerce d'*aller* par le Tonkin entraînerait un commerce de *retour* équivalent, et, enfin, parce que le développement de cette culture et le relèvement des prix seraient une source de profits pour les agriculteurs du Yunnan dont les facultés d'achat se trouveraient ainsi considérablement augmentées.

L'enceinte de Yung-tchang-fou comprend plus de terrains vagues et de quartiers demeurés en ruines depuis l'insurrection que de surfaces bâties et l'on y peut à l'aise chasser bécasses et faisans. Un commerce de détail avec les ruraux des environs entretient quelque activité dans la rue principale ; mais le marché est surtout approvisionné de vivres, viandes, légumes et condiments.

Les musulmans sont aujourd'hui en petit nombre, soixante familles environ, tandis qu'avant la guerre on comptait quinze mosquées dans la ville. La plupart des survivants sont peaussiers ou harnacheurs, ce qui est un indice de leur origine mongole. On vient de les autoriser à reconstruire une mosquée, dont ils étaient privés depuis l'insurrection ; on en pose aujourd'hui la charpente dont je prends une photographie. Un vieillard qui commande les travaux me dit être d'origine arabe.

Quelle déchéance partout ! Des cactus et des ronces ont envahi les décombres de ce qui fut jadis

des monuments gracieux comme ceux qu'on voit sur les mamelons voisins, pittoresquement juchés, entourés d'ombrages séculaires, protégés par la superstition contre la dévastation qui a tout ravagé ailleurs. Quelle déchéance et combien sont peuplés les cimetières ! Les tombes s'étendent sur les contreforts de la montagne, escaladent les sommets sous les bois de sapins, pullulent dans la plaine, attestant la grandeur du passé de cette capitale célèbre, qu'on appelait un « petit Pékin » à cause du grand nombre de licenciés qui allaient subir à la capitale les examens du doctorat et en rapportaient les belles manières et, souvent, des épouses. Si déchue aujourd'hui qu'on ne rencontre même pas de bourgeois à peu près bien vêtus dans les rues infectes, transformées en cloaques, où gueux et paysans vont et viennent pour les besoins de leur pauvre commerce, disputant le passage aux porcs immondes.

Sur notre chemin, à huit kilomètres vers l'est, nous trouvons la bourgade de Pan-chiao, industrielle et commerçante, qui paraît vouloir prendre la place de la capitale ruinée. Les ruraux s'y sentent plus à l'abri de la tourbe famélique embusquée autour des prétoires, lettrés en mal d'expectative, vivant de rapines ou, plus exactement, crevant de misère en attendant dans la paresse une fortune meilleure, sous les auspices de l'avènement à une charge mandarinale quelconque d'un de leurs parents ou amis, parasites de la société chinoise, que cette lèpre de déclassés envahit et gangrène.

Deux heures de marche en plaine et, de nouveau, c'est l'escalade du sommet quotidien, aujourd'hui à 2,450 mètres d'altitude, d'où nous redescendons vers l'étape de Shui-tao, sise à mi-côte du versant du Mékong. Le jour suivant, après deux heures de dégringolade en escalier — escalier au sens propre du mot, dont les marches sont taillées dans le calcaire — nous arrivons au grand fleuve qui coule à 1,100 mètres d'altitude. Nous le franchissons sur un pont suspendu très hardi et très élégant avec ses deux culées monumentales couronnées de pavillons fraîchement construits, avec ses grosses chaînes de fer forgé, son plancher récemment remis à neuf, témoignages de la sollicitude des autorités anglaises pour cette voie dont elles surveillent l'entretien, le subventionnant même au besoin.

Au pont, le fleuve a 47 mètres de largeur seulement ; mais je mesure 10 mètres entre la surface de l'eau et le niveau de la passerelle ; la sonde me donne 14 mètres de profondeur. C'est encore d'imposantes masses liquides qui peuvent passer par là. En cette saison, le courant est assez modéré ; un flotteur parcourt 54 mètres en une minute.

Et pendant la halte de deux heures que nous faisons sur ces bords, nous regardons, non sans une certaine mélancolie, couler l'eau bleue qui va gagner les terres françaises et nous envions un peu le sort du flotteur léger qui vogue vers elles. Il verra ces pays enchantés du Laos ; puis le Cambodge et, enfin, la Cochinchine. Et nous songeons qu'il est bien français, ce grand fleuve qui coupe en deux

l'immense presqu'île indo-chinoise ; nos savants ont été les premiers à l'explorer, nos armes ont assuré sa libre navigation aussi loin qu'elle est possible, un jour doit venir où il sera, sinon entièrement français, du moins frontière de délimitation de notre zone d'influence, sa rive gauche restant bien à nous. Assez de sacrifices ont été faits pour cela.

Sa vallée s'offre à nous comme le chemin le plus naturel vers ces hauts sommets thibétains d'où il descend et c'est par cette voie géographique, on peut le dire, que nous devons tendre à faire pénétrer la civilisation au cœur même de l'Asie.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que, jusqu'à Talifou, l'influence britannique doit s'exercer au détriment de la nôtre, en prétextant la position diplomatique prise en 1876. En effet, si après l'assassinat de M. Margary, le traité de Tche-fou autorisait l'Angleterre à entretenir un agent commercial à Tali, elle n'en a pas profité jusqu'ici. A part ses tentatives récentes pour développer la vente de ses cotonnades, son rôle a été tout à fait effacé, tandis que, bien avant la reconnaissance de Margary, et jusqu'à nos jours, nos missionnaires ont plus efficacement travaillé au développement de l'influence française et acquis des titres autrement évidents. Ils n'ont pas eu un martyr seulement, eux ; ils en ont eu cinq, dont deux assassinés comme Margary, sans que notre diplomatie ait songé à en tirer argument pour obtenir un avantage quelconque pour nous dans ces régions arrosées de leur sang.

Depuis 1825, l'évangélisation du Si-tao (Yunnan

occidental) a été commencée par les missionnaires catholiques. Le P. Huot, de Langres, fut le premier prêtre français qui s'y fixa, en 1845. Il succédait au père chinois Mathieu Houang. Pendant les dix-huit années de la guerre musulmane les chrétientés, sans cesse en fuite devant les deux armées, furent protégées par leurs pasteurs qui endurèrent de cruelles privations et coururent maints dangers. Puis, au cours des épidémies de peste qui suivirent, deux de nos missionnaires périrent victimes de leur dévouement. Enfin, en 1874, le P. Batiphaud, de Clermont, fut, lui, bel et bien assassiné par les Chinois, et, lorsqu'en 1883 le P. Terrasse fut, à son tour, assassiné aux environs de Talifou, le P. Le Guilcher écrivit à son évêque de Yunnan-sen : « Souvenez-vous de Margary. » Mais on ne tint pas compte de son avertissement et aucun avantage diplomatique ne fut demandé en compensation. On songeait si peu au Yunnan à cette époque !

Mais l'œuvre persévérante de nos missionnaires ne saurait pour cela être méconnue et, tôt ou tard, elle doit nous servir à établir nos revendications sur cette rive gauche du Mékong que tant d'intérêts divers nous portent à faire reconnaître comme zone d'influence française.

Le Mékong traversé, nous montons de nouveau vers un col de 1,650 mètres qui nous sépare de la vallée de Cha-yang; des calcaires bleus et roses qui bordent le fleuve nous passons dans les schistes ardoisiers.

Au village de Cha-yang, quelques artisans mettent

en œuvre ces ardoises pour en faire des stèles tombales.

Un petit affluent du Mékong arrose la vallée, très bien cultivée. Le gibier y abonde : perdrix, cailles, faisans et de grosses bécassines.

De Cha-yang, où nous sommes à 1,520 mètres, il faut nous élever maintenant jusqu'à 2,530 mètres pour redescendre coucher, le soir, à Tchou-tong à 1,640 mètres. Cela nous fait plus de mille mètres à monter pendant la matinée pour redescendre de presque autant dans l'après-midi. Dures étapes pour les bêtes et les gens, et qui entraînent des changements de température dangereux.

A Tchou-tong, deux cents familles musulmanes. L'iman me dit qu'ils sont originaires d'Arabie. Ils portent le turban arabe aux heures de prière, et une sorte de minaret octogonal à toit de pagode domine leur mosquée, grande et assez riche. Cette colonie, plus nombreuse avant la guerre (elle comptait alors sept cents familles), est venue se fixer au Yunnan sous la dynastie Tang-tchao, au commencement du huitième siècle.

L'iman a un grade dans le mandarinat et s'en montre très fier. La communauté, réunie dans la mosquée à l'occasion d'une fête, me fait très bon accueil et des quartiers de bœuf séché, d'excellente qualité, nous sont offerts pour notre route.

Ces musulmans de Tchou-tong ne connaissent aucun de leurs coreligionnaires, mes amis de Yunnan-sen.

En quittant Tchou-tong, nouvelle ascension qui

nous porte à 2,520 mètres sur des crêtes boisées où nous chasserons les faisans vénérés, les chevreuils aboyeurs et où le tigre vient de temps en temps signaler sa présence par quelque rapine dans les troupeaux de chèvres.

Les hameaux de Tien-ching-pou et celui de Paï-tou-po qui est le gîte d'étape, un peu plus bas, à 2,000 mètres, sont habités par des bûcherons.

A Tien-ching-pou, on traitait autrefois du minerai de cuivre qu'on apportait là pour éviter le transport plus coûteux du combustible (charbon de bois); aujourd'hui, cette industrie est abandonnée, probablement par suite de la disparition, — de l'extermination des mineurs musulmans.

De Paï-tou-po, nous continuons à descendre vers une rivière, affluent du Yang-pi, que nous passons à 1,530 mètres sur un petit pont suspendu. Voici de nouveau les cactus; puis les lentisques, indice d'un climat très doux; puis des bois de châtaigniers et de chênes, lorsque nous nous élevons de nouveau pour franchir la chaîne qui borde le Yang-pi, affluent du Mékong. Nous franchissons la ligne faîtière par 2,340 mètres, et la descente sur le Yang-pi est assez dure.

Nous avons passé la nuit dans un petit hameau de bûcherons, Tchi-pi-cha, presque au sommet de la montagne, et l'étape suivante est presque toute en descente. On arrive de bonne heure à Yang-pi, jolie petite ville coquettement bâtie sur la rive gauche de la rivière du même nom, que l'on traverse sur un léger pont suspendu en fer.

A Yang-pi, je visite une mosquée fermée depuis 1873, décorée de bois sculptés et d'enluminures. Les maisons des mahométans accusent des réminiscences d'art arabe, assez caractéristiques : mosaïques de galets, imbriquements de tuiles ou de carreaux ; fresques à dessins geométriques d'un art très grossier et très rudimentaire, mais très différent de l'art chinois — pauvres, très pauvres reflets de choses vues ailleurs.

Ici, cent quatre-vingts familles à peine ont survécu aux désastres et à la proscription. Agriculteurs, ces mahométans ne se livrent pas encore à la culture de l'opium ; le blé, les pois et les fèves sont leurs principales cultures d'hiver.

De Yang-pi (altitude 1,600 mètres) à Hsiao-kouan (altitude 1,950 mètres), c'est une dure étape de dix heures pour atteindre le confluent de la rivière qui sert de déversoir au grand lac de Tali dont il conduit les eaux dans le Yang-pi. On remonte cette rivière jusqu'à Hsiao-kouan, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité méridionale du lac.

Hsiao-kouan est la place commerciale où se trouvent les magasins de dépôt ou de transit. Tali-fou n'est que la capitale politique et encore perd-elle tous les jours de son importance. Les Anglais viennent d'obtenir le déplacement du gouverneur provincial qui y résidait et qui désormais sera placé à Teng-yueh, sous leurs yeux.

J'ai fait minutieusement le dénombrement de la foule présente au marché quotidien qui se tient à Hsiao-kouan, et j'ai compté 4,500 personnes, plus du double de la population sédentaire.

L'extrémité du lac s'étrangle et se termine en un cours d'eau qui se glisse entre deux rives escarpées et rocheuses. A un moment donné, elles se réunissent et forment une arche dans laquelle l'eau s'engouffre, torrentueuse. Au puissant massif des monts qui dominent le lac et la plaine de Tali, s'adossent les escarpements de la rive droite. Les Chinois les ont hérissés de fortifications d'aspect rébarbatif, mais sans valeur militaire. C'est la barrière que la stratégie chinoise compte opposer aux envahisseurs qui voudraient s'emparer de la plaine; c'est aussi le mur d'enceinte du vieux Hsiao-kouan.

La nouvelle ville s'étend, plus au large, sur la rive gauche qui est moins resserrée entre le lac et la montagne. C'est le faubourg commercial; il n'est point fortifié. De ce faubourg part à angle droit la rue principale qui traverse le cours d'eau sur un pont étroit en belle pierre de taille, bordé de parapets, dont l'accès est défendu par une porte fortifiée, monumentale. Puis la rue s'élève encore, courant à flanc de coteau dans la direction du nord, bordée d'échoppes délabrées. Un peu plus loin, sur la gauche, s'élèvent les deux grandes mosquées interdites, elle aussi, au culte mahométan depuis 1873.

Ce sont d'assez beaux édifices d'art chinois, dans lesquels quelques jolies portes sculptées du treizième siècle croulent, hélas, de vétusté. Les monuments, grâce à la qualité des matériaux employés, calcaires très durs et bois de cèdre, sont en très bon état. L'herbe croît entre les dalles de marbre dont sont

pavées les cours et tout a un air d'abandon qui n'est pas dénué de charme.

Des cactus géants surplombent les murailles de l'enceinte; des corneilles, par centaines, et des pies babillardes ont envahi ces sanctuaires déserts qu'elles emplissent de leurs cris. On ne trouve plus trace d'aucune inscription.

Dans la grande rue se tient le marché de coton brut venu de Birmanie, que de grosses commères pèsent avec parcimonie aux paysannes qui en feront des vêtements ouatés ou des couvertures piquées.

La foule a ici un caractère plus cosmopolite. Des Thibétains avec leur moulin à prières, suivis de leurs gros chiens, circulent, ébahis devant les boutiques où s'offrent à leurs convoitises les étoffes de couleurs voyantes, les harnais bariolés, les quincailleries utiles et les mille colifichets que leur pauvreté ne leur permet malheureusement pas d'acquérir. Ils sont venus de bien loin apporter des médecines, du musc et des peaux d'agneaux, et tout cela leur a laissé fort peu d'argent, car les marchands chinois ont su extorquer à leur naïveté des marchés avantageux. Des femmes, *minchias,* avec leurs costumes pittoresques et leurs coiffures ressemblant à des bonnets de folies, grelots d'argent compris, des fleurs de rhododendrons écarlates piquées dans les cheveux, coudoient des Coréens venus de leur pays lointain acheter des médecines d'origine thibétaine et vendre du ginseng. Enfin, on rencontre des Birmans, attirés à Hsiao-kouan par quelque commerce d'aromates

ou voulant acheter de première main de la poudre d'or et du musc.

Le marché au poisson est très bien garni; toutes sortes de coquillages, du frai d'anguilles s'offrent aux chalands à côté des belles carpes du lac.

Marché au bois, marché des céréales, marché des fruits et légumes, des pâtisseries et confiseries, tout cela grouille d'une vie intense, et l'on se fraie difficilement passage dans la cohue affairée et bruyante.

Je vais souvent causer chez un vieux boulanger musulman dont la boutique fait l'angle de la place du marché. Immigrant du Se-tchouen, il ne sait rien de la tradition de ses coreligionnaires et ne parle qu'à regret de toutes les questions ayant trait à l'Islam.

— Comment saurait-on quelque chose des mosquées, de leur état au moment de la guerre, et rien de rien des anciens du pays, me dit-il un jour que je le pressais un peu plus de questions, puisque pas un seul musulman n'a survécu au massacre?

— Et toi-même (il a soixante-dix ans), ne sais-tu rien du passé?

— Si j'avais été là, je serais mort comme les autres, répond-il, et depuis vingt-quatre ans que je suis à Hsiao-kouan je vends mes pains sans m'occuper de toutes ces affaires. Nous sommes maintenant deux cents familles; mais on ne nous autorise pas à construire de mosquée, et nous nous réunissons pour prier, le vendredi, dans une maison vide.

Et mon pauvre vieux boulanger jette autour de lui des regards inquiets; quelques femmes de sa

famille qui l'aident dans son négoce tremblent de peur et voudraient évidemment me voir au diable avec mes questions qui pourraient être compromettantes, si l'on nous entendait.

Il est clair qu'ici les autorités ont l'œil sur les mahométans, et puis, tout est prétexte à squeezes pour les faméliques des yamens, et mon pâtissier préfère visiblement parler de ses gâteaux. Il me dit, cependant, que, dans le district, les musulmans commencent à cultiver de l'opium que des coreligionnaires de Yunnan-sen (je les connais) viennent leur acheter tous les ans.

De Hsiao-kouan à Tali-fou nous longeons le beau lac. Le chemin court au pied de la grande montagne, à peu près plat, mais, en revanche, horriblement caillouteux.

Au temps des splendeurs passées, il dut être fort bien pavé de belles dalles de marbre, la montagne, toute proche, ne fournissant pas d'autres pierres. Mais aujourd'hui, faute d'entretien, c'est un amas chaotique de ces dalles montant les unes sur les autres, dans le désordre le plus complet ; quand elles sont à peu près régulières, alors c'est une autre affaire : le frottement séculaire des fers des mulets les a polies et rendues aussi glissantes que du verglas. Mauvaise étape pour nos montures, mais combien belle pour nous. Quelle splendeur pour nos yeux ravis !

Ce beau lac de cinquante kilomètres de longueur, cette chaîne couronnée de neiges étincelantes dont nous suivons le pied, et ces jardins, ces villages

coquettement juchés sur des éminences, que nous traversons; cette plaine admirable qui déroule son tapis à nos pieds et jusqu'aux belles montagnes qui ferment le lac et se découpent élégamment sur le ciel, à l'horizon, tout concourt à former un prestigieux tableau.

C'est un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de contempler par sa beauté, par sa grandeur, et par l'impression de richesse qui s'en dégage. Agriculture, commerce, industrie, tout doit prospérer dans un endroit pareil, que la nature a comblé de ses dons.

Un sol fécond, sous un climat très doux, permettant deux récoltes par an, pas d'hiver ni d'été; un printemps qui ne discontinue pas, voici pour l'agriculture. Des ruisseaux dévalant des sommets pour donner la force motrice à tout ce qu'on voudra, aujourd'hui des moulins à farine, des pilons à décortiquer le riz, demain des générateurs d'électricité, voilà pour l'industrie. Quant au commerce, quelle situation plus privilégiée que celle de ce carrefour, au croisement des routes importantes qui vont du Se-tchouen à la Birmanie et du Tonkin au Thibet?

Dans l'antiquité, Tali-fou a été une des grandes capitales du monde. Au dix-huitième siècle, quand Marco Polo y passa, elle l'était encore et de nos jours une ligne presque ininterrompue de cimetières qui court du pied de la montagne calcaire de Hsiao-kouan à Tchang-kouan, c'est-à-dire sur un parcours de plus de quarante kilomètres, atteste la densité extraordinaire de la population qui a vécu dans l'admirable plaine.

Grande capitale, tout porte à croire qu'elle le redeviendra un jour. La facilité de plus en plus grande des communications maritimes et, particulièrement, les merveilleux perfectionnements des moyens de transport par mer, qui sont la carastéristique du siècle dernier, ont amené un délaissement momentané des grandes voies terrestres suivies dans l'antiquité. Mais la voie ferrée rétablira l'équilibre au cours de ce siècle et l'Asie, à ce point de vue, est en voie de transformation complète.

C'est pourquoi Tali-fou est appelé, selon moi, à redevenir un point très important, à la fois stratégique, économique et politique. Je voudrais avoir une éloquence surhumaine pour le démontrer à mes compatriotes, car nous devons porter nos regards de ce côté, patiemment mais avec obstination. Il y va de l'avenir de nos destinées en Asie.

Deux heures de marche à peine et, de Hsiao-kouan, on arrive à Tali.

Pauvre Tali! Ce ne sont que ruines et décombres dans ces faubourgs jadis si populeux et si prospères. La ville, dans son enceinte, est à moitié déserte. Seule, la grande rue a conservé de l'animation aux heures de marché, mais rares et courtes sont les ruelles adjacentes. Partout des quartiers entiers sont en ruines ou transformés en jardins.

A Tali-fou, nous serons les hôtes du vénérable Père Le Guilcher. Bon Français autant qu'admirable apôtre, depuis cinquante ans il poursuit son œuvre d'évangélisation dans cette partie reculée de la province; des années se passent sans qu'il voie

venir à lui un compatriote et il entend bien rarement parler sa chère langue natale. Il est unanimement aimé et respecté dans le pays; sa petite chrétienté est peu nombreuse — à peine compte-t-elle une centaine d'individus — mais, en revanche, ses néophytes ont été triés sur le volet, admis seulement au baptême après des années de postulat et d'observation. Il donne ce bel exemple de ne point rechercher le grand nombre des conversions, mais d'en assurer le choix. Aussi, les Célestes respectent-ils ce petit groupe de braves gens sans jamais songer à les troubler dans le libre exercice de leur culte, pas plus qu'à les molester en aucune façon.

Avec les seules ressources de son viatique (500 fr. par an) et le travail volontaire de ses ouailles quand besoin est, pour une construction ou une besogne exceptionnelle, le bon Père vit depuis un demi-siècle entouré de l'affection filiale de ses chrétiens qu'il voit naître, grandir et prospérer sous ses yeux.

Il a été le guide et l'interprète de Francis Garnier, alors que celui-ci, remontant le Mékong, avait trouvé le pays en pleine guerre et qu'il fallait obtenir du sultan Soliman, titre donné par les musulmans révoltés à leur grand chef Tou-wan-Shiao, l'autorisation de passer. L'intervention du missionnaire fut tout à fait opportune et lui seul fut admis en présence du souverain mahométan pour négocier cette délicate affaire.

Le P. Le Guilcher m'a fait le récit de ces journées épiques et sa modestie me pardonnera de mentionner ici un petit épisode qu'il m'a conté.

Lorsque la troupe de Francis Garnier entra dans Tali par la porte du Nord le sultan Soliman, entouré des personnages de sa cour, s'était posté en haut du pavillon de la Cloche et du Tambour (1) pour voir défiler le cortège. Tous à cheval, les officiers français et leur suite portaient des chapeaux chinois qui, vus d'en haut, masquaient leurs visages. Voulant voir ces visages, le sultan envoya un de ses officiers prier les étrangers de soulever leurs grands chapeaux pour qu'il pût les dévisager à son aise. M. de Carné, qui marchait en tête, ne connaissait pas la langue chinoise; interpellé par l'officier, il ne comprit pas de quoi il s'agissait et, comme celui-ci portait la main à son chapeau pour le relever, il crut à une insulte, à un ordre d'avoir à saluer le monarque, et il riposta par un solide coup de poing sur le nez de l'indiscret qui se mit à saigner comme un bœuf. Tumulte, agitation de la foule, intervention du Père qui explique le malentendu; mais l'impression était produite et Soliman refusa de recevoir les Français, craignant peut-être quelque violence de la part d'hommes aussi chatouilleux, dont le courage lui était démontré par le seul fait de leur venue, en temps de guerre, dans un pays aussi lointain pour eux.

Le P. Le Guilcher fut donc seul reçu en audience publique, en présence de tous les notables, et là fit si bien qu'il obtint le libre passage de l'expédition française à laquelle il se joignit sur les instances de l'illustre explorateur et qu'il accompagna aussi

(1) Ce pavillon s'élève en travers de la grande rue, et celle-ci passe sous ses voûtes.

longtemps que son concours fut reconnu utile.

Le P. Le Guilcher m'a fait visiter les lieux historiques, m'a fourni d'amples détails sur l'état des choses au moment de la guerre, renseignements précieux qui m'ont été d'un grand secours dans mes recherches.

Des cinq mosquées que comptait Tali-fou avant la rébellion, une a été complètement détruite, celle qui touchait au palais de Tou-wan-shiao; les quatre autres ont été interdites au culte mahométan depuis 1873. Deux d'entre elles ont même été transformées en pagodes; les statues grotesques et grimaçantes ont remplacé l'austère nudité des sanctuaires et toute une gueuserie de vagabonds et de mendiants y a élu domicile.

Les deux plus belles mosquées, fort heureusement, ont été préservées au moment du sac de la ville ainsi que de toute déprédation ultérieure. On y remarque de fort belles sculptures sur bois de cèdre, d'époques diverses, les unes datant du treizième siècle, d'autres délicatement fouillées des quinzième et seizième (1).

De très belles proportions architecturales, vastes monuments bien ordonnés, du plus bel art chinois, ces mosquées devaient offrir des tableaux merveilleux lorsque les fidèles, en foule bigarrée, les animaient aux jours de fête. Désertes aujourd'hui, à peine gardées, le chant bruyant des oiseaux troublant seulement leur solitude, elles ont conservé un grand charme, avec leurs cyprès centenaires, leurs cours

(1) J'ai pu m'en procurer quelques échantillons qui sont aujourd'hui classés au musée du Trocadéro.

spacieuses dallées de marbre et leurs portiques monumentaux.

A l'issue de la guerre, seize familles seulement furent autorisées à demeurer dans le pays. Leur accroissement et quelques émigrants setchouannais ont porté à cent le nombre actuel des familles mahométanes, vivant dans la tristesse et la crainte, se réunissant clandestinement pour prier dans une mai son quelconque.

Moi qui m'attendais à trouver ici une colonie considérable, des gens relevés de leurs désastres, frémissant sous le joug et sachant, au besoin, faire entendre leurs voix aux autorités locales; ainsi les avait dépeints un de mes prédécesseurs passé là en 1895. Il faut croire que la situation a bien changé depuis.

Nous avons séjourné un grand mois en tout à Tali, car nombreuses étaient les études que j'avais à poursuivre; les gens de la ville s'étaient accoutumés à me voir circuler en tous sens, m'enquérir, marchander et acheter moi-même dans les boutiques — ce qui est, cependant, pour un notable, bien contraire aux usages chinois.

Je vais souvent rêver dans les vieilles mosquées et, souvent aussi, je monte dans le fameux pavillon de la Cloche et du Tambour, d'où la vue s'étend sur la ville et sur la plaine. De la terrasse où Soliman s'était placé pour voir défiler Francis Garnier et ses compagnons, je domine la cité déchue. A mes pieds, dans les jardins qui ont remplacé les maisons détruites, des tisserands dévident leurs écheveaux de coton;

leurs fils légers se tendent sur les longs clayonnages en bambou et les pauvres artisans fredonnent des airs monotones et tristes qu'accompagnent les grincements de leurs dévidoirs.

Sur les ruines de l'ancien palais du sultan, les cactus ont envahi les murailles écroulées ; leurs fleurs jaune d'or, cerclant les raquettes d'un vert glauque, donnent une note vive dans le concert des roses floraisons des pêchers et des bruyères.

Et je me souviens de tableaux semblables, entrevus dans l'Alhambra de Grenade où les genêts d'Espagne aux fleurs d'or se mêlaient aux roses vifs des macassars en fleurs. Le ciel était d'un bleu limpide ; des cimes neigeuses, celles de la Sierra Nevada, fermaient l'horizon, comme ici d'autres cimes neigeuses se découpent au couchant, sur un ciel aussi bleu.

Comme là-bas, en Andalousie, de légers flocons blancs flottent ou s'amoncellent sur les sommets des monts et une brise embaumée vient de la plaine où le printemps resplendit.

Et ma pensée évoque, enchanteur et radieux, le souvenir des belles journées que j'ai passées aux pays d'Islam. Tout m'y convie. Des réminiscences d'art arabe sur les monuments qui m'entourent me rappellent que des pèlerins ont apporté, eux aussi, des souvenirs de leurs visions d'Orient, visions qu'ils voulurent fixer, de leurs mains inhabiles, dans le marbre ou la pierre. Comme dans les belles mosquées qu'ils avaient entrevues au cours de leurs pérégrinations lointaines, aux lieux saints d'Islam, en Arabie ou en Perse, ils ont voulu de la verdure, des fleurs

14

et de beaux arbres; à défaut de faïences, ils ont enluminé murailles et boiseries de peinturlures naïves, s'essayant à reproduire les splendeurs céramiques dont le souvenir leur était resté.

Et, comme pour mieux m'inciter à goûter ce charme d'Orient transplanté ici par les mahométans et me faire sentir plus vivement la laideur des choses chinoises qui leur ont succédé, je vois, dans une salle voisine, de répugnants spectacles. Sous la cloche même dont l'airain ne sonnait qu'aux grands jours, un argousin chinois fume son opium. Il a installé là sa pauvre fumerie de rustre et, à côté du grabat sur lequel il gît, abêti, un mendiant demi-nu, noir de crasse sous ses loques, dépèce un porc, mort de ladrerie.

Pauvre Tali, voici les hôtes modernes de tes anciens palais...

La région est peuplée, en majorité, de *Min'chias* (1), agriculteurs patients et habiles qui font rendre au sol tout ce qu'il peut donner. Mais quel profit tirer de l'agriculture dans un pays dépourvu de voies de communications et de moyens de transport; pays qui, par surcroît, souffre d'une administration corrompue qui ne sait même pas garantir

(1) Les *Min'chias* sont des aborigènes qui, s'ils ne diffèrent pas sensiblement des lolos, constituent cependant un groupe bien distinct.

Lorsque le pays était divisé en petits royaumes autonomes, celui de Tali-fou devait être peuplé presque exclusivement de *Min'chias* et l'histoire de ce peuple serait fort intéressante à reconstituer.

la simple sécurité des personnes et des biens.

Trois cent cinquante villages entourent Tali-fou. Quelques-uns sont de véritables villes, par le nombre de leurs habitants (il en est qui comptent jusqu'à huit mille âmes). L'agriculture et l'élevage sont ici sur une terre d'élection, dans ce climat extraordinairement privilégié.

L'hiver, la plaine est couverte de cultures intensives, pommes de terre, blé, orge, avoine, fèves ou pois qui donnent des rendements superbes ; mais un cinquième au moins des terrains emblavés, quelquefois plus, est réservé à l'opium qui, seul, peut supporter les frais de transport et s'exporter un peu loin.

L'été, le riz est cultivé sur des kilomètres carrés, en bordure du lac, au fur et à mesure du retrait des eaux et, dans les parties hautes, en terrasses irriguées par les ruisseaux descendant de la montagne, alimentés par la fonte des neiges (1). Puis, encore des pommes de terre ou du maïs, des haricots, de l'indigo (cette culture est très répandue). Enfin, en toutes saisons, des légumes de toutes sortes.

La volaille, le poisson du lac; le porc familial, indispensable compagnon du rural chinois ; de beaux bœufs de 1,500 livres, des chèvres et des moutons, tous nos fruits de France, même des raisins excellents, sont autant de ressources rarement accumu-

(1) La neige persiste sur la montagne de Tali-fou pendant huit mois de l'année en moyenne, et dans certaines crevasses, au nord, il en demeure des plaques qui ne fondent pas de toute l'année.

lées avec autant de profusion sur un même point

Et cependant les habitants sont pauvres, excessivement pauvres, ce qui a permis à des observateurs superficiels de conclure à la pauvreté du pays.

J'évalue la population de la plaine de Tali à trois cent cinquante mille âmes. Quel beau champ d'action offert à toutes les initiatives et quel admirable pays à faire entrer dans notre zone d'influence !

Nous avons voulu pousser notre voyage d'études plus au nord, vers le Thibet yunnannais, vers cette vallée du haut Mékong où la destinée semble nous convier à étendre notre action.

Précisément, un problème géographique était posé depuis le voyage de Bonin qui, le premier, avait signalé un détour énorme du fleuve Bleu au point où, arrivé à la hauteur de Likiang-fou, il se voyait barrer la route par un pic de 5.000 mètres d'altitude qui le détournait de son cours normal et le rejetait au nord, d'environ un degré, disait Bonin, fait contesté par les géographes de Londres et qui valait bien d'être confirmé ou réfuté.

La région était inexplorée. La reconnaissance, même sommaire, n'en avait pas été faite ; c'était un sol vierge de tout pied européen qui s'offrait. Or, explorer un sol vierge c'est, en quelque sorte, en effectuer la prise de possession morale et scientifique, et rien ne saurait être plus tentant, surtout quand il s'agit de pays sur lesquels la France peut espérer faire un jour la tache d'huile.

L'expédition fut donc décidée et, grâce au P. Le Guilcher, mise sur pied assez rapidement. Le bon missionnaire nous prêta un concours précieux pour vaincre les résistances des mandarins qui, soucieux de leurs responsabilités, hésitaient à nous laisser nous aventurer dans des régions peu connues d'eux, où leur action est presque nulle. La situation se compliquait encore de l'attitude du consul de Yunnan-sen à mon égard, et le P. Le Guilcher nous rendit donc un grand service en aplanissant toutes ces difficultés ; il sut donner confiance aux mandarins d'abord, puis à nos hommes, que la perspective de cette exploration effrayait.

Venus du Tonkin ou de Birmanie, nos serviteurs, cependant si dévoués, reculaient à l'idée d'affronter la neige et la glace inconnues dans leurs chaudes patries. Cela leur semblait au-dessus de leurs forces. La déformation chinoise aidant, on leur avait représenté des dangers invraisemblables, dragons prodigieux, tigres et panthères qui les dévoreraient — et des forêts sombres, et des fleuves sans ponts, et des montagnes escarpées, et des précipices terribles — tout ce que l'imagination poltronne des Chinois peut suggérer d'infernal, leur avait été complaisamment énuméré, durant les bavardages du soir, à la veillée, par les gens des yamens particulièrement (1).

(1) Les yamens, prétoires des mandarins, sont publics. Là se donnent rendez-vous toute une bohême de lettrés sans emploi, faméliques en quête d'une situation quelconque, écoulant leur vie dans la crasse et l'oisiveté, toujours à l'affût de quelques sapèques à gagner plus ou moins honnêtement.

Les locaux officiels sont généralement très vastes ; des cours

Néanmoins, au jour dit, tout fut prêt. Le bon P. Le Guilcher était bien un peu ému au moment de notre départ et, avant de nous séparer, il voulut nous donner sa bénédiction. Il estimait assez dangereuse cette expédition, mais virilement, en comprenant tout l'intérêt, nous conseillait quand même de l'entreprendre.

Toute notre petite caravane est prête, les chevaux sellés nous attendent à la porte, nous assistons à la messe dans la petite chapelle de la Mission et le digne vieillard nous donne un peu de son âme dans la bénédiction dont il nous couvre.

Et son émotion nous gagne à l'instant des adieux; mais la route s'ouvre devant nous, tentante; le ciel est radieux; nous n'avons rien laissé au hasard, tout est bien prévu et bien organisé. En avant!

De Tali-fou à Likiang-fou, il n'y a pas de difficultés à vaincre. La route suit une succession de petites vallées lacustres qui s'étagent les unes au-dessus des autres, avec de faibles différences de niveau, jusqu'au dernier jour du voyage, le sixième, où il faut, alors, franchir une forte chaîne pour atteindre la plaine de Likiang.

succèdent aux cours; de nombreux pavillons, hangars, bâtiments de toutes sortes, plus ou moins sordides, servent d'abri aux faméliques du yamen. Beaucoup y élisent domicile, y vivant on ne sait trop comment, un peu à la façon des chiens errants et, la nuit venue, couchant n'importe où, parfois côte à côte avec quelque prisonnier, la cangue au cou.

Dans cette clientèle des yamens naissent tous les potins, se trament toutes les intrigues et se préparent tous les mauvais coups.

La première étape, en quittant Tali, nous conduit à Chang-kouan qui occupe une position semblable, pour le nord du lac et de la plaine, à celle de Hsiao-kouan pour le sud.

Mais, de ce côté, pas de mouvement commercial, pas d'industrie, une agriculture restreinte par suite de l'étranglement de la plaine qui ne permet plus aux cultivateurs de vivre en grand nombre. Chang-kouan est une pauvre bourgade en ruines, rendue fort pittoresque par l'éboulement de ses ouvrages fortifiés, autrefois puissants, aujourd'hui réduits à néant, abandonnés, sans garnison, sans gardiens même, croulant sous les frondaisons folles et les cactus envahisseurs. Comme à Tali-fou, les ruines sont couvertes de bruyères roses ; en cette saison printanière, elles donnent un air de fête et une couleur joyeuse à ces débris.

Le deuxième jour nous traversons la petite ville fortifiée de Teng-chouan-cheun, puis le petit lac de You-su sur une digue empierrée; le chemin court ensuite sur une fort belle digue de plus de 12 kilomètres de longueur qui coupe la plaine en deux pour en protéger la moitié contre les inondations.

Vient alors un défilé dans lequel se glisse la petite rivière contre les débordements de laquelle la digue a été construite ; le sentier côtoie la rivière jusqu'à la sortie du défilé qui donne accès dans la grande plaine de Lang-kong, à peine élevée de quelques mètres au-dessus de celle que nous venons de quitter.

Nous traversons cette plaine au cours de notre troisième étape qui nous conduit au village de Kon-

hi-cha. Les terres de la plaine sont très fortes; les cultivateurs les défoncent profondément, à la pioche, pour préparer les rizières. Avec les grosses mottes de l'argile compacte, ils édifient de véritables murailles dans le but de leur faire prendre l'air et le soleil; entre ces murailles improvisées, ils allument des feux de branchages pour brûler les insectes et surtout pour amender la terre par la potasse des cendres et la diviser par l'argile cuite. C'est un perfectionnement de l' « écobuage » pratiqué par nos agriculteurs de France, et cela me rappelle des procédés de culture analogues, observés par moi dans les rizières des hauts plateaux de Madagascar.

Kon-hi-cha était jadis la frontière du royaume des Toufan (1) et du royaume de Nan-tchao (2). Des pointements calcaires constituaient la limite précise et, pour les Chinois, aller plus loin c'était s'exposer aux dragons redoutables, aux génies malfaisants qui gardaient les sommets. A la vérité, le climat change sensiblement à partir de ce point et l'on entre au pays des frimas; les hautes montagnes, de plus de 4,500 mètres, gardent éternellement les neiges de leurs pics et l'atmosphère en est sensiblement rafraîchie.

Sur une falaise de ces pointements, j'ai compté dix-neuf inscriptions gravées dans le roc en commémoration de victoires ou d'événements politiques. Malheureusement les plus anciennes — probablement des proclamations d'indépendance des petits royaumes

(1) Thibétains.
(2) Yunnan.

thibétains ou des victoires mahométanes — ont été grattées, lacérées au burin, et les textes changés en louanges à l'empereur régnant.

Combien l'archéologie est difficile dans cette Chine où l'usage veut qu'à chaque changement de dynastie les tombeaux soient rasés. Ici, l'orgueil des derniers conquérants nous prive de données historiques certainement très intéressantes que nous auraient fournies ces pierres gravées.

A la quatrième étape, nous sommes reçus par le sous-préfet de la petite ville de Kin-tchouan-tchéou qui nous fait un accueil empressé. Il se trouve là un peu exilé et perdu au milieu de cette population où l'élément chinois est en infime minorité; population assez turbulente, d'ailleurs, très misérable à la suite de son éloignement du centre de la province et des pays civilisés.

La principale industrie de cette pauvre ville est la menuiserie et la sculpture sur bois. Les forêts avoisinantes fournissent le cèdre et le sapin en abondance et quelques centaines d'artisans, fort habiles malgré les moyens rudimentaires dont ils disposent, préparent des bahuts, des armoires, des portes sculptées qu'ils transporteront sur leur dos jusqu'à Talifou, où se tient un grand marché quotidien de ces articles.

Des grandes forêts du Yunnan thibétain descendent aussi des bois de cercueil qui sont l'objet d'un grand commerce dans la région. On en trouve d'importants dépôts à Kin-tchouan-tchéou.

Il est difficile d'imaginer une ville plus sordide et

plus délabrée que cette sous-préfecture. Un petit lac, très giboyeux en cette saison, étale sa nappe claire à trois kilomètres de la ville. La plaine est bien cultivée et l'opium y est très en honneur, moins abondant cependant que dans la grande plaine de Lang-kong qui est un des principaux centres de production de la province.

La cinquième étape nous conduit au pays des faisans. Est-ce la saison printanière qui rend les coqs imprudents et les pousse sous nos pas? La chose est fort probable; mais nous ne songeons nullement à nous en plaindre et la gibecière se garnit. Nous chassons aussi, au cours des excursions géologiques, quelques chèvres sauvages et des *faisans vénérés*, au plumage superbe, mais à la chair coriace.

La sixième et la dernière étape est la plus dure. Nous quittons, à l'aube, le petit hameau de Kouang-chang où nous avons passé la nuit chez de braves paysans, dans un hangar tout neuf dont les murs de pisé étaient du moins dépourvus de vermine.

Pour atteindre Likiang, il nous faut franchir un sommet de 2,950 mètres d'altitude et redescendre dans une première plaine, légèrement en contre-bas de celle de Likiang et séparée d'elle par quelques collines. Mais ceci est un jeu, en comparaison du rude sentier que nous avons suivi de Bhamo à Tali, et, d'ailleurs, le chemin que nous avons choisi est un raccourci, car il en est d'autres que l'on suit dans la mauvaise saison et qui évitent le passage de ce col élevé pour se glisser d'une plaine lacustre dans l'autre.

En gravissant la montagne, nous rencontrons des femmes *mossos* (1) qui rapportent, de Tsé-kou, de la cannelle fraiche. Or, nous sommes, en ce moment même, dans de belles forêts de chêne et le sentier est bordé de noisetiers. Quel contraste entre ces végétations qui indiquent des climats si différents et, cependant, si proches. C'est toujours la même question de l'altitude ; dans les fonds, à Tsé-kou, la flore tropicale, — ici, sur les hauteurs, la flore de France. Quel contraste mais aussi quelle richesse dans une si grande variété de productions naturelles, à si courte distance les unes des autres !

De la ligne faîtière, encore couverte de plaques de neige en ce mois de mars, nous dévalons sur la plaine et le petit lac de La-se-pa. Le coup d'œil est splendide : — au nord, les sommets étincelants, sous leurs neiges éternelles, des pics de Likiang et des monts de Tsé-kou ; à nos pieds, des bois, la plaine et le lac qui miroite sous le soleil. Et, couronnant le tout, un ciel pur et radieux, d'un bleu intense.

Sur les hauteurs où nous sommes, on ne fait qu'une seule culture annuelle de sarrasin. Ici aussi, les agriculteurs pratiquent l'écobuage des terres fortes, mais alors tout à fait comme en France : les croûtes de gazon sont soulevées à la bêche, retournées sens dessus dessous et disposées en manière de cheminées

(1) Les Mossos ont dû former le peuple du royaume de Likiang-fou comme le *Min'chias* de celui de Tali-fou. Marco Polo parle d'un royaume des Mossomans et le doute ne paraît pas possible. Les *Mossos*, de race thibétaine, peuplent aujourd'hui toute la région de Likiang ; ils sont plus avancés dans la civilisation que toutes les tribus environnantes : *Loutzés*, *Lissos*, *Lapos*, etc.

courant sur le sol de telle façon que l'on puisse brûler l'herbe séchée qui se trouve en dessous et cuire les mottes de terre.

Nous côtoyons le lac et, les collines franchies, nous voici dans la belle plaine de Likiang, sillonnée de ruisseaux descendus des montagnes, roulant leurs eaux pétrifiantes dans mille canaux d'irrigation. L'altitude de 2,600 mètres de cette plaine lui procure un climat moyen, plutôt frais, et tout est ici en retard d'un bon mois sur les plaines plus basses d'où nous arrivons. La ville de Likiang s'élève sur un mamelon ; elle est d'un pauvre aspect, avec ses masures, ses rues mal pavées, ses jardins broussailleux. Un ruisseau qui la traverse sert de dépotoir. Elle est entièrement peuplée de Mossos, une des peuplades les plus civilisés du Thibet méridional.

Ce fut, jadis, une belle capitale, au temps où Koubilaï-khan y passa, à la fin du treizième siècle, dans sa marche conquérante à travers l'Asie. Il est à supposer que du Se-tchouen il vint directement par les montagnes, tandis que ses deux lieutenants avec leurs corps d'armée prenaient, l'un plus au nord, la route de Ta-tsien-lou, Litang et Batang, pour redescendre sur Tali par Attentzé ; l'autre plus au sud, par Houili-tcheou et Yung-pe-ting. Dans ce cas il aurait suivi précisément la voie que je vais prendre en sens inverse dans ma reconnaissance, voie que suivent encore de nos jours des caravanes de Thibétains venues de Ta-tsien-lou, mais que je présume avoir été beaucoup plus fréquentée dans l'antiquité.

Le conquérant mongol, arrivé à Likiang, reçut la



Page 226.

A 3,400 MÈTRES D'ALTITUDE
Notre campement au pied du mont Bonvalot.

soumission du roi des Mossomans qui devait, alors, commander à un petit royaume autonome. L'histoire de ce royaume de Likiang serait fort intéressante à reconstituer. Il a connu bien des vicissitudes au cours des siècles : tour à tour agrandi et diminué, sans cesse en guerre avec ses voisins qui voulaient se l'adjoindre ; tantôt s'appuyant sur le Thibet et tantôt sur la Chine, il a éprouvé bien des changements de fortune. Les musulmans y furent-ils tout-puissants, à certaine époque, comme on le prétend? Il est bien difficile de le savoir, mais aujourd'hui rien ne subsiste de leur domination ; trois familles seulement, dont deux arrivées récemment, sont établies à Likiang-fou.

Le quartier mahométan, assez grand et qui comptait de fort belles maisons si l'on en juge par leurs assises en pierre de taille, a été complètement rasé ; ces assises seules demeurent apparentes. La mosquée, située au centre de ce quartier, n'était pas très importante, à en juger par ses ruines. D'ailleurs, il n'y avait en tout que deux cents familles avant la guerre, me dit-on.

Un bel arc de triomphe en marbre sculpté, dont les piliers sont soutenus par des animaux fantastiques et des dragons à queue de poisson, d'un grand art, s'élève, isolé, sur l'emplacement de ce qui fut le palais des rois de Likiang. Il date du huitième siècle et aurait été édifié par Mou-tien-houang, petit roi de Likiang-fou, sous la dynastie des Tang. C'est un beau monument, très artistique et très soigné dans ses détails, d'une belle ordonnance et qui donne la mesure de

l'habileté des sculpteurs de cette région et, aussi, du haut degré de civilisation de ceux qui le firent construire. Nous sommes loin des manifestations d'art grossier des arcs de triomphe modernes élevés dans ce pays par des veuves fidèles à la mémoire de leurs époux, vraisemblablement trop riches pour avoir été honnêtes, mais dont elles veulent glorifier la mémoire. Ces monuments de piété conjugale sont fréquents au Yunnan comme dans toute la Chine.

Notre arrivée à Likiang a été assez mouvementée. Guidés par un satellite du préfet envoyé à notre rencontre, nous avons traversé les rues populeuses, sans être, il est vrai, l'objet d'aucune manifestation, mais sentant, à la contraction mauvaise des physionomies et aux regards chargés de haine qu'on nous lançait, la foule hostile aux étrangers.

Nous arrivons dans une auberge encombrée de voyageurs; la cour est remplie de gens attablés, le bol de riz et les baguettes à la main. Notre entrée avec nos mulets chargés, notre personnel, une bande de curieux à notre suite, jette le désarroi dans l'établissement. Les mulets enchevêtrent leurs charges, on ne peut plus ni avancer ni reculer. La cour se remplit de nouveaux badauds, les commères piaillent, les chiens aboient. On est si serré que c'est à peine si nous pouvons descendre de cheval.

Une chambre — la meilleure — qu'on nous donne, dégage des relents de moisissure et d'opium et jamais, certainement, elle n'a pris l'air ni le soleil. Mais il faut échapper à la curiosité de la foule avant qu'elle dégénère en agitation, et nous nous installons quand même

dans cet horrible taudis. Bien vite, des doigts indiscrets ont fait des trous dans les fenêtres en papier et des douzaines d'yeux nous épient par ces trous. Nous feignons ne pas les voir, nous activons notre installation, nous mangeons quelques bouchées, supprimant le dîner, et nous éteignons toutes les lumières. Cette fois, les curieux en sont pour leurs frais, et peu à peu s'en vont. Le calme règne enfin dans l'auberge. Nous nous couchons dans l'obscurité, vêtus et chaussés, prêts à une alerte.

Elle ne tarde pas. Nous dormions depuis peu quand un remue-ménage nous réveille en sursaut. Nous courons voir ce qui se passe. La cour est pleine de gens, de porteurs de lanternes, de soldats. Derechef les commères piaillent, les chiens aboient. Que se passe-t-il?

Avec les Chinois, le comique ne perd jamais ses droits : c'est le préfet qui veut me témoigner sa sympathie et m'envoie chercher, pour dîner avec lui. Il est dix heures et demie.

L'interprète dit que nous dormons déjà, et arrange les choses en dépensant des flots d'éloquence et de pompeux compliments, tandis que nous retournons nous coucher.

Mais la vermine pullule tellement que nous cherchons en vain le sommeil. Nos serviteurs sont encore sur pied, car dans ces auberges les fumeurs d'opium font de la nuit le jour et l'on y dort peu. Nous en profitons pour chercher un autre gîte.

Et, dans la nuit, nos lanternes à la main, nous voici à la recherche d'un coin quelconque, hangar, écurie,

peu importe, pourvu que nous puissions fuir l'horrible vermine. Nous dénichons enfin un petit pavillon, très propre, isolé de l'auberge, qui sert de magasin de dépôt à des médecines chinoises. Nous obtenons qu'on le débarrasse séance tenante et nous déménageons aux flambeaux.

Enfin nous sommes installés et nous goûtons un repos bien gagné, pour quelques heures seulement, car dès le matin c'est une autre chanson. Ma réputation de grand médecin (!) s'est répandue, et je suis assiégé. Je fais de mon mieux, prodiguant mes soins, mes pilules et mes drogues. Mes pansements antiseptiques me donnent un avantage évident sur les médecins chinois. Mais, on m'amène un sourd-muet! Comment faire? Je me récuse, et mon crédit s'en trouve diminué. Mais peut-on raisonner avec des gens d'une telle ignorance et d'une telle sauvagerie?

Je déclare la consultation close pour ce matin, et je sors. Un marché quotidien se tient sur la grande place de la ville, trop exiguë pour la foule qui s'y presse. Là viennent se ravitailler en sel, quincaillerie, étoffes, etc., les Thibétains du voisinage qui apportent de leurs montagnes les médecines diverses, racines, bulbes, chenilles de terre, champignons, etc. que les Chinois apprécient beaucoup et payent fort cher, plus encore pour la bizarrerie de leurs formes, leur rareté et la difficulté de se les procurer que pour l'efficacité de leurs vertus curatives qui restent à démontrer. Mais, quoi qu'il en soit, ces médecines sont l'objet d'un important commerce, et, de Talifou, de Yunnan-sen et même de Canton, de nom-

breux commerçants viennent à Likiang faire leurs achats.

Les jeunes filles mossos, assez nombreuses au marché, se coiffent d'un bonnet identique à la calotte de soie noire surmontée d'un pompon rouge que portent tous les hommes en Chine. Mais les leurs sont cerclés de deux galons d'or séparés l'un de l'autre, formant couronne ; le pompon est aussi plus grand que de coutume. Cette coiffure ne manque pas d'un certain caractère.

Après Likiang, nous allons marcher un peu dans l'inconnu. Le préfet nous donne bien deux soldats qui prétendent connaître la route ; mais ils n'ont pour arme que leur pipe à opium et je présume que, selon l'usage, ils seront plus souvent derrière nous que devant. Nous renforçons notre personnel d'un jeune Chinois qui connaît les dialectes thibétains ; nous achetons huit jours de vivres, riz et fèves pour le personnel et les animaux, des couvertures de feutre pour tous et, une fois encore, en route !

Je ne ferai pas ici le récit détaillé de cette exploration à travers les hautes montagnes et les vallées profondes que nous dûmes successivement gravir et traverser ; mais je me hâte de dire que c'est l'explorateur français Bonin qui était dans le vrai. Le fleuve que ses guides lui avaient montré, à un degré au nord de Likiang-fou, est bien le haut fleuve Bleu.

Nous avons traversé du sud au nord cette boucle étrange, de 75 kilomètres de longueur sur une largeur du tiers à peine, isthme de hautes montagnes qui force le grand fleuve à un long détour pour se

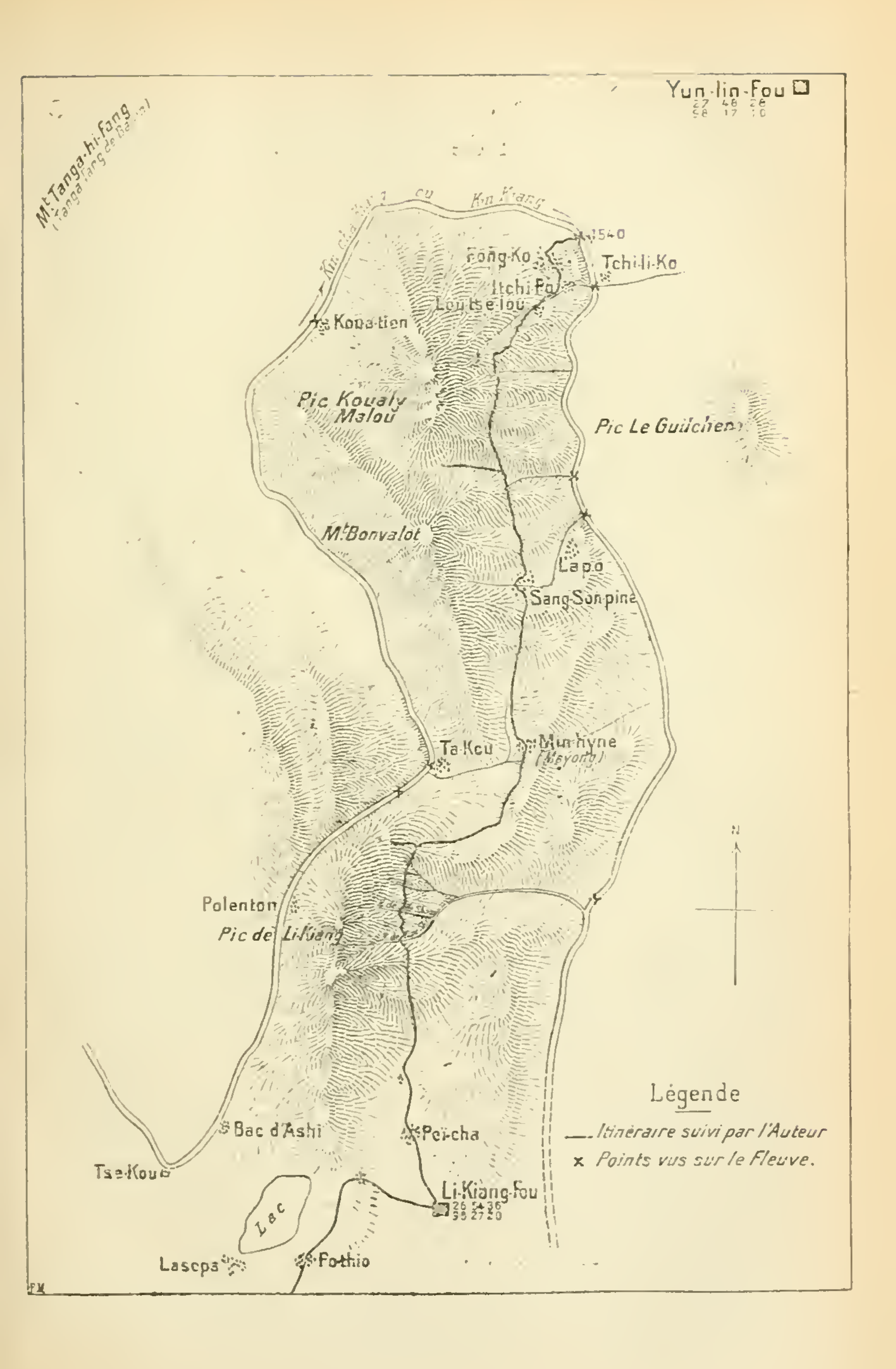
frayer passage dans des gorges encaissées et profondes.

Vue de Likiang, la première chaîne de montagnes descendant du nord-ouest apparaît dans le sens de sa longueur et c'est pour cette raison qu'on avait eu l'illusion d'un pic isolé; puis, s'en rapportant aux cartes chinoises, on croyait que le fleuve contournait simplement le pic. Il n'en est rien : il coupe en deux cette chaîne altière et se glisse dans des canons à parois presque verticales où il coule à 3,500 mètres en contre-bas des sommets; la nature calcaire de ces montagnes explique comment le fleuve a dû tout d'abord les miner et se frayer un passage souterrain, puis provoquer la dislocation de la chaîne fissurée par le passage des eaux.

Mais, ce premier obstacle franchi, un deuxième plus formidable encore se dressait : un massif plus puissant et mieux protégé contre les attaques du fleuve. J'ai donné au plus important sommet de cette chaîne qui force le haut fleuve Bleu à se courber devant sa masse énorme le nom du grand explorateur français, Bonvalot. J'ai été le premier à reconnaître cette région chaotique et inexplorée, et par conséquent, le premier à en esquisser la carte; ces montagnes n'ont point de noms indigènes, la population, clairsemée et sauvage, ne prenant pas la peine de les baptiser.

Cet obstacle contourné, le fleuve trouve enfin une étroite vallée dans laquelle il peut reprendre à peu près sa direction normale vers le sud-est.

C'est à Fong-ko que se trouve l'extrémité septen-



Yun-lin-Fou
Mt Tanga-hi-fang
Kin Kiang
1540
Fong-Ko
Tchi-li-Ko
Itchi-Fo
Koua-tien
Pic Koualy Malou
Pic Le Guilchen
Mt Bonvalot
Lapo
Sang-Son-pine
Ta-Kou
Polenton
Pic de Li-Kiang
Bac d'Ashi
Peï-cha
Tse-Koue
Li-Kiang-Fou
Lac
Lasepa
Fo-thio
Légende
Itinéraire suivi par l'Auteur
x Points vus sur le Fleuve.

trionale de l'isthme ainsi formé par le fleuve Bleu, qui porte ici le nom de Kin-cha-kiang, « fleuve au sable d'or ».

J'ai dit que les cartes chinoises ne mentionnent pas ce détour, et je suis amené, pour cette raison, à formuler cette hypothèse qu'au temps où elles furent faites, le fleuve n'avait pas le cours que je lui ai constaté. A l'époque où il était souterrain, sous la chaîne des monts de Likiang, époque dont les aborigènes se sont transmis le souvenir, il devait ressortir au sud du mont Bonvalot, peut-être dans la dépression de Takou, mais plus probablement dans le cours du Péchui qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un petit ruisseau alimenté par la fonte des neiges.

Dans un ouvrage chinois, remontant à deux mille cinq cents ans avant notre ère et dans lequel se trouve une description du pays, il est question d'un grand fleuve noir qui pourrait bien être l'ancien cours du haut Yang-tse, rejoignant alors le bassin du Mékong. Barré par les monts de Likiang, il formait peut-être un lac dont les eaux grossies par les pluies diluviennes pouvaient trouver un exutoire par le petit chapelet de plaines lacustres qui s'étagent du nord au sud, en descendant vers le grand lac de Tali-fou qui, lui-même, se déverse dans le Mékong. Ou bien encore les eaux accumulées trouvaient-elles un passage souterrain dans des gouffres (1) qui les conduisaient dans le Yang-pi, affluent du Mékong. Ceci reste à établir. Toujours est-il que les eaux du

(1) Ces gouffres ont été signalés par le lieutenant Grillières qui a étudié la région quelques mois après nous.

haut Yang-tse actuel ont dû rejoindre autrefois le Mékong. Ceci expliquerait le colmatage rapide des grands lacs du Cambodge et la formation si rapide aussi de la basse Cochinchine qui est restée un grand sujet d'étonnement pour ceux qui, par la traduction des ouvrages cambodgiens, ont su en combien peu de siècles ces dépôts alluvionnaires s'étaient formés.

Les apports du Mékong, tels que nous les connaissons aujourd'hui, ne suffiraient pas à expliquer ce phénomène géologique qui deviendrait, au contraire, très explicable si, effectivement, les eaux du haut fleuve Bleu étaient venues, à une époque reculée de l'histoire, s'ajouter, par la voie que j'indique, à celles du Mékong.

De Likiang à Fong-ko le pays est extrêmement boisé. De belles forêts de pins, de cèdres, de chênes et de bouleaux s'étagent, par cantons, suivant les altitudes; nous avons souvent campé sous des pins géants, — dont les ramures étaient délicatement festonnées de lichens légers, — à des altitudes de 3,500 mètres. Jusqu'à 3,700 et 4,000 mètres, la végétation arborescente continue. Passé 4,000 mètres, on ne voit plus que les roches calcaires et les marbres généralement blancs ; puis les neiges éternelles et quelques glaciers dans les crevasses exposées au nord.

Les forêts sont exploitées par quelques bûcherons de Likiang qui viennent chercher les plus beaux fûts de cèdre, des troncs d'un mètre et plus de diamètre, pour en faire des poutres à cercueils, d'un grand prix à cause de leurs dimensions.

Les indigènes me disent qu'autrefois on lançait sur le fleuve des radeaux de ces bois de cercueils qui descendaient jusqu'à Soui-fou et Tchong-king; mais cette exploitation a été abandonnée.

La région est riche en minéraux de toutes sortes : cuivre natif, plomb argentifère et or. Des mines de cuivre sont exploitées à un jour au nord de Likiang et, plus loin, des galènes argentifères sont traitées par quelques tribus mossos. A Fong-ko, enfin, des orpailleurs indigènes lavent les alluvions aurifères dont les couches sont extrêmement puissantes en cet endroit. Elles atteignent jusqu'à quarante mètres de hauteur au-dessus du fleuve, à l'étiage. Bien que très ignorants et guidés par leur seul instinct, les chercheurs d'or récoltent souvent de fort belles pépites et toute la petite agglomération de Fong-ko vit dans une certaine aisance du produit de ce travail.

Au cours de cette exploration, nous couchions sous notre tente double, où nous nous trouvions fort bien : elle nous semblait un palais auprès des sordides auberges chinoises. Mais pour épargner un peu de fatigue à nos hommes déjà éprouvés par la rigueur du climat, il fallait parfois se résigner à accepter l'hospitalité dans les tanières thibétaines — je ne saurais qualifier autrement ces cabanes de bois ressemblant, par leur forme extérieure, aux isbas russes — mais dont la repoussante saleté rappelle plutôt les bauges de nos porcs.

Heureusement pour nous, ces logis enfumés et empuantis étaient presque toujours précédés d'un

auvent servant d'abri, et c'est sous cé toit avancé, presque en plein air, que nous nous installions, nous garant du vent et du froid en déployant la toile de notre tente.

Le pays est presque désert. A peine rencontrons-nous, tous les vingt ou trente kilomètres, quelques hameaux d'aborigènes, groupements de cahutes sordides. Les ressources ne manquent pas, mais on est si loin de tout! Les terrains déboisés pour la culture sont très fertiles; on y cultive du froment, du maïs, du sarrasin, du chanvre et, autour des habitations, des légumes, pois, fèves, haricots, navets, choux, etc.

La forêt fournit en abondance aux indigènes le bois de chauffage et le bois de construction des maisons. La chasse, au piège ou à l'arc, leur procure du gibier. Au fleuve, ils demandent le poisson; des troupeaux de moutons et de chèvres leur fournissent la viande de boucherie et les fourrures pour les vêtements d'hiver. Enfin le porc, là comme partout en Chine, vient augmenter les ressources alimentaires.

Leur vie matérielle est donc assurée. Il leur suffit d'exporter un peu d'or et de musc, ou quelques peaux d'animaux sauvages pour acheter en retour le sel indispensable, les outils de fer et quelques vêtements.

Au demeurant, ce sont de bons montagnards, très doux et très hospitaliers, de grande et belle race. Les yeux, à peine bridés, les lèvres assez épaisses, le nez bien conformé, ils sont plutôt de type indo-européen et, sous le hâle qui tanne leurs mâles visages, plus blancs de peau que jaunes.

Leurs femmes sont de fortes et solides gaillardes, travaillant ferme et d'un caractère aimable. Elles sont vêtues de jupes de grosse toile de chanvre à petits plis tombant, selon leurs moyens, jusqu'aux chevilles ou à mi-cuisse (la fortune des gens se mesure ici à la longueur des jupes des femmes) ; leurs jambes restent nues, malgré le froid. De petites vestes croisées, chinoises de forme, mais s'arrêtant aux hanches, tiennent lieu de corsage. Enfin, leur coiffure se compose d'un turban énorme, bleu ou noir, qui a, de loin, les apparences d'un chapeau de femme européenne. Sous ce costume très simple, elles ont souvent une silhouette gracieuse, se tenant droites, marchant fièrement, la tête haute. Elles ne dédaignent pas les bijoux et se parent de fibules d'argent grossièrement ciselées, de bagues à chaton de turquoise, de colliers de perles d'argent et de grains de corail (cette matière est très estimée au Thibet). Très étranges surtout leurs énormes boucles d'oreilles en argent massif, gros anneaux terminés par une queue très lourde et très ouvragée. Ces ornements leur déchireraient infailliblement le lobe de l'oreille si elles n'avaient la précaution d'en faire supporter le poids par un cordonnet qui passe sur la tête, soutenant ces bijoux géants.

L'écriture usitée dans ces tribus thibétaines, mossos, lissos, lou-tse, etc., est fort curieuse. C'est une écriture idéographique qui représente les êtres et les choses par leur image plus ou moins analytique et où l'action est représentée par les gestes. Chaque famille a son livre sur lequel le chef transcrit les prin-



Page 233.

FEMME LAPO — FEMME DE YUN-LIN-FOU

Thibet yunnannais.



FAC-SIMILÉ D'UN FRAGMENT DE MANUSCRIT MOSSO

cipaux événements et les épisodes glorieux ou sanglants, les morts et les naissances. Ces sortes de cahiers sont en papier fort et fibreux; les dessins en sont souvent enluminés de bleu, de rouge ou de vert.

Ces Thibétains ne pratiquent pas la religion bouddhique, ni aucune autre; ils ont des sorciers ou devins, croient aux sortilèges et sont extrêmement superstitieux. A l'occasion du décès d'une matrone, nous avons assisté à des scènes d'une sauvagerie intense. Pour chasser les mauvais esprits, accusés d'être venus ravir l'âme de la défunte et qu'il fallait empêcher de commettre d'autres rapts dans la tribu, ce furent, deux nuits durant, des saturnales insensées. Cris sauvages, torches brandies, simulacres de combats contre des êtres invisibles qu'on poursuivait à coups de hache ou de poignard jusque dans les recoins de la maison avec des vociférations sans nom, au bruit assourdissant du tam-tam, des clarinettes, des sifflets et des gongs, le tout entremêlé de coups de feu; puis, suivit une orgie générale, les libations de vin de riz se succédant jusqu'à ivresse complète.

Les sorciers, couverts d'amulettes, la tête empanachée de plumes de faisan vénéré de plus d'un mètre de longueur, la figure barbouillée de suie et de sang, gesticulaient comme des démons, — voulant en donner pour leur argent à leurs ouailles en délire, — plus ivres que les autres, pour se donner du ton, probablement... et favoriser l'inspiration.

Nous nous sommes arrêtés deux jours à Min-hyne,

le seul village de quelque importance entre Likiang-fou et Fong-ko, bloqués par la neige qui, tombant sans arrêt, rendait les chemins impraticables; nous en avons profité pour faire faire bombance à nos hommes. Je leur ai payé un cochon, et ils ont cuisiné et mangé sans interruption toute la journée.

La gaîté règne parmi notre petit monde, qui nous suit, confiant et fidèle. Des flirts s'organisent avec les jeunes Thibétaines, d'ailleurs peu farouches. Si peu farouches, que le jour de notre arrivée dans ce village, une jeune beauté plantureuse, nous prenant pour deux hommes, nous fit des avances peu dissimulées qui nous divertirent beaucoup. Quand l'interprète lui eut défini la situation, elle se retira en bon ordre et porta ailleurs ses séductions.

Ces femmes n'étaient d'ailleurs pas déplaisantes; robustes et saines, elles donnaient l'impression d'un bel animal sauvage.

Du village de Min-hyne, nous voyions se dresser, au sud-ouest, la chaîne altière des monts de Likiang que coupe et traverse le grand fleuve. Nous sommes, là, perchés sur des hauteurs dominant la dépression de Takou, et la vue s'étend fort loin. Les forêts qui couvrent les crêtes voisines forment des premiers et des seconds plans décoratifs aux lointains chaotiques de montagnes rocheuses et de sommets neigeux. Le ciel est chargé de gros nuages noirs, et le soleil couchant, sur ce décor grandiose, nous donne un spectacle inoubliable.

Des semaines durant, nous avons chevauché dans ces belles montagnes couvertes de forêts splendides.

Chaque matin, dès la pointe du jour, le départ s'organisait. On roulait la tente encore raide de gelée, on mangeait, on chargeait les bêtes et l'on partait. En atteignant les hautes altitudes, nous avions beaucoup à souffrir du froid ; parfois, la neige tombait serrée ; nos chevaux, inaccoutumés au verglas et au froid, flairaient le sol d'un air inquiet, patinant sur les sentiers gelés. On risquait à tout instant de se rompre les os, mais on avait trop froid, même pour songer à cela. On marchait sans rien dire ; à peine, de-ci de-là, un mot lancé dans le morne silence de ces solitudes glacées.

Je me livrais à un travail très absorbant : le relevé à la planchette de notre itinéraire, la boussole, le chronomètre, le crayon et le carnet toujours entre mes doigts raidis. Tout à mes observations je laissais aller mon cheval qui me faisait passer, sans que j'eusse le loisir d'y songer, les obstacles les plus invraisemblables. Celui de Mme Courtellemont suivant le mien, elle m'aidait en bien des détails, sa principale mission étant de contrôler l'heure à chacune de mes observations de distance et d'altitude.

Nous suivions des sentiers souvent barrés par des arbres énormes tombés en travers ou obstrués par de gros rochers dégringolés des sommets. Il était attendrissant de voir nos montures et les mulets de charge se débattre contre tant d'obstacles. Les courageuses bêtes ne reculaient jamais. Où la première, la plus vaillante, faisant sonner ses grelots sonores et

secouant son panache de laine rouge avait passé, les autres suivaient religieusement.

Telle est notre vie de chaque jour en ces contrées lointaines et inconnues. Une des joies du soir, c'est le grand feu allumé devant la tente. Quelquefois, on le fait au pied d'un grand arbre résineux dont le tronc flambe avec le brasier et on ne se lasse pas de contempler les flammes capricieuses de cette torche gigantesque. On se laisse aller à rêver aux choses et aux êtres si lointains et si chers; on fait des projets pour le retour. A cet instant seulement on peut s'abandonner à ces pensées, car, dans de semblables voyages, on est, tout le jour durant, absorbé par des spectacles toujours nouveaux, par des préoccupations de tous les instants. La moindre négligence peut avoir les plus graves conséquences et compromettre la sécurité de tous.

Et puis, l'on doit bien employer un temps précieux. On est arrivé si loin, au prix de quelles peines! Il n'est pas probable qu'on y revienne jamais. Il faut donc faire ample moisson d'observations intéressantes et utiles.

Nous rencontrons parfois des Thibétains venus du nord qui se rendent à Likiang et, de là, à Tali où se tient, en avril, la grande foire annuelle. Certains, venus de Ta-tsien-lou, ont déjà quarante-cinq à cinquante jours de marche. Il leur en faudra encore une quinzaine pour atteindre Tali où ils vendront leurs marchandises. Après quoi, ils prendront de nouveau, patiemment, l'interminable chemin qui les ramènera au foyer. Nous les voyons arrêtés près

d'un feu, buvant du thé et mangeant des boulettes de farine de maïs au beurre. Le beurre, toujours rance, n'en parlons pas; mais la farine, faite avec du maïs légèrement grillé, a un goût de noisette excellent et nous en faisons souvent notre régal.

Ces Thibétains n'ont pas de tente et dorment à la belle étoile, roulés dans des feutres épais. Ils passent une partie de la nuit tapis autour d'un grand feu, buvant du thé chaud. Par l'intermédiaire des deux interprètes — le premier, sachant le français, traduit ma pensée au second qui, parlant le thibétain, peut se faire comprendre de ces gens — j'obtiens quelques renseignements intéressants sur leur voyage et leur commerce. Ils font complaisamment voir leurs marchandises. Bien que Thibétains, ils portent généralement la queue tressée des Chinois, mais l'enroulent autour de la tête, mêlée à leur turban de laine rouge ou brune, et la font souvent passer dans de grandes et massives bagues d'argent ornées de grosses turquoises veinées du Thibet. Cela constitue un ornement barbare d'un assez bel effet.

Notre reconnaissance géographique menée à bonne fin, nous avions à choisir entre deux buts qui s'offraient à nous, également intéressants : ou continuer notre étude du Thibet yunnannais en nous dirigeant au nord vers Attentzé et Bathang, ou bien rentrer à Tali-fou pour assister à la grande foire annuelle. C'est à ce dernier parti que nous nous rangeâmes. En continuant notre route vers le nord, une population de plus en plus clairsemée et surtout dispersée sur de grands espaces, nous aurait fourni peu d'élé-

ments d'observations. La foire de Tali, au contraire, nous offrait l'avantage de réunir, sur un même point, nombre de gens venus des provinces voisines pour échanger leurs produits ou faire leurs approvisionnements. Malheureusement, pour arriver à l'époque de cette foire, il ne nous était pas possible de nous attarder et il fallait même, sans retard, prendre le chemin du retour si nous voulions en suivre les préparatifs et assister à l'arrivée des visiteurs étrangers.

Ainsi nous fîmes, et le 31 mars nous franchissions de nouveau le seuil ami du bon Père Le Guilcher, tout joyeux de nous revoir sains et saufs, et très satisfaits des résultats de notre expédition, dont nous lui contâmes les péripéties.

Tout à la joie de notre bon retour, l'excellent vieillard voulut garder pour le lendemain les mauvaises nouvelles dont il avait à nous faire part. En notre absence, le consul général avait encore fait des siennes.

J'avais, à ma rentrée au Yunnan par la frontière de Birmanie, pris la peine de l'informer très courtoisement de mon retour dans la province placée sous sa juridiction. Or, sans répondre à ma lettre ni m'informer de quoi que ce fût — moi, le principal intéressé — il avait écrit de nouveau au vice-roi du Yunnan pour l'informer que le gouvernement français ne répondait pas des incidents (?) qui pourraient surgir à mon sujet et le prier de me faire expulser.

Mais les autorités de Tali-fou ayant reçu simple notification de cette lettre, qui ne fut accompagnée

d'aucune instruction particulière du vice-roi, en conclurent sans doute que celui-ci n'avait nullement l'intention d'intervenir, et on me laissa libre de séjourner dans la province aussi longtemps qu'il me conviendrait et de poursuivre mon voyage là où il me plairait d'aller. Voilà comment je leur étais suspect !

Le Père Le Guilcher était navré. « Mais c'est une félonie, me disait-il avec la plus vive émotion. M. François peut-il ignorer que, si vous aviez affaire à des mandarins mal intentionnés, vous seriez impitoyablement assassinés, à la première occasion, durant votre voyage de retour ? Vous êtes à treize jours de la capitale, et c'est vous exposer à la mort que d'agir ainsi. »

Je reproduis fidèlement ici l'avis d'un homme qui doit, semble-t-il, un peu connaître la Chine et les Chinois, et particulièrement ce pays-ci, après y avoir passé cinquante-quatre ans de sa vie.

Fort heureusement, les mandarins de Tali-fou étaient de braves gens, désireux de vivre en paix et peu soucieux de se mêler aux querelles des barbares étrangers. Au contraire, pour bien marquer leur neutralité bienveillante, ils redoublèrent d'attentions et de prévenances, me prodiguèrent de nombreux témoignages d'estime, de sympathie même, me donnant les attestations écrites les plus flatteuses qui vinrent se joindre aux nombreuses lettres constatant mes bonnes relations avec les préfets et sous-préfets chinois de la province.

Jusqu'au 16 avril, nous attendîmes l'ouverture de

la grande foire, assistant aux préparatifs et arrivées des bonnes gens attirés de toutes parts par cette réunion traditionnelle. Nous étions toujours les hôtes du bon missionnaire qui nous rendit, dans cette occasion encore, de grands services en facilitant de tous ses moyens nos relations avec les mandarins pour le règlement des difficultés qu'on nous avait suscitées. Il accepta même — et pour son grand âge c'était une réelle fatigue — d'assister à de grands dîners chinois donnés en notre honneur chez le gouverneur et le sous-préfet, dîners interminables comme toujours.

Des extrémités de l'Asie, on venait jadis tous les ans à la foire de Tali. La Birmanie, le Tonkin, la Chine méridionale y apportaient leurs produits pour les échanger avec ceux du Thibet, de la Chine centrale et de la Mongolie. Des caravanes employaient l'année entière à leur long voyage d'aller et retour. Aujourd'hui, les échanges se font par mer; les grands emporiums de Singapour, de Canton et de Shangaï ont tué les grands marchés de l'intérieur et, de nos jours, c'est seulement en souvenir d'une tradition millénaire que l'ombre de ces grandes foires subsiste encore.

Celle de Tali s'est trouvée encore amoindrie par le massacre des Mahométans, qui a ruiné la province. Le commerce des métaux précieux et celui du musc, qui étaient particulièrement entre leurs mains, en a été fort éprouvé, et la voie du Setchouen, par Ta-tsien-lou, a certainement bénéficié,

au détriment du Yunnan, du nouvel état de choses.

Les Thibétains apportent à Tali des médecines chinoises, des peaux d'agneaux, un peu de rhubarbe, quelques centaines de chevaux et de bœufs; en somme, rien par rapport à ce qui devrait normalement descendre de la région d'Attenzé et qui, au contraire, va rejoindre la voie de Lithang, Bathang et Ta-tsien-lou, voie plus longue et plus difficile, mais qui a du moins l'avantage de conduire à un marché actif.

En retour, les Thibétains rapportent du Se-tchouen leur thé, objet d'une grande consommation, produit que le Yunnan, et plus tard, notre Annam-Tonkin pourraient d'ailleurs également leur fournir.

Des campagnes voisines, les indigènes affluent à Tali, apportant des meubles sculptés, des cotonnades, de la quincaillerie rudimentaire ou des métaux ouvrés (samovars, marmites, brûle-parfums), des feutres, de la vannerie; mais surtout des céréales, des légumes et des fruits, toute une mangeaille qui est dévorée en des festins pantagruéliques pendant les deux jours que dure le marché. Aussi, le quartier des restaurants improvisés est-il un des plus animés; citadins et ruraux s'y assemblent pour se livrer à des ripailles joyeuses arrosées de copieuses libations de vin ou d'alcool de riz.

Les marchands de porcelaines, de bijoux, de jades; les Cantonnais avec leur pacotille mi-chinoise, mi-européennee; les marchands d'habits et de chaussures, de chapeaux et de buffleteries; les marchands de pipes à eau en métal blanc, de pipes à

opium ou à tabac de toutes formes, et de toutes dimensions, ont leurs quartiers distincts.

Tout un grand plateau est réservé à la foire, emplacement traditionnel, au pied de la montagne, à deux kilomètres au nord-ouest de la ville, et la dominant.

C'est un curieux spectacle que ce fourmillement de robes bleues et de chapeaux coniques s'agitant sous le soleil, dans ce beau décor que complète un si large horizon. Combien l'ancienne foire devait être belle et pittoresque! Nous en avons une idée encore aujourd'hui par le faible reflet que nous en voyons; cette cohue de gens aux costumes divers nous donne l'impression d'une humanité infiniment variée, venue d'un peu partout, de pays très divers, de très loin. C'est une tour de Babel, où tant d'idiomes, de patois locaux, de langues différentes se mêlent et se confondent, que les groupements se font tout naturellement par pays, en sorte de se protéger et de se soutenir mutuellement.

En cette occasion plus que jamais j'eus à me féliciter d'avoir acquis une certaine aisance dans le port du costume chinois. Je me figure ce qui serait advenu si j'avais conservé mes vêtements européens pour circuler dans la foire. A n'en point douter j'en serais devenu la principale « attraction ». Mais adieu toute investigation et toute étude.

Sous mon costume que rien ne distinguait des autres, la figure à moitié cachée par mon grand chapeau chinois, personne ne se préoccupait de moi dans cette foule.

Je partais le matin accompagné de quelques serviteurs et tout le jour durant je fouillais minutieusement le marché, faisant une ample moisson de renseignements commerciaux. Je fis beaucoup d'emplettes en vue de l'exposition que je comptais organiser à mon retour à Paris : peaux, plantes médicinales, musc, etc., tous les produits d'exportation me paraissant intéressants, et je réunis ainsi un échantillonnage des principaux produits manufacturés de provenances diverses qui me paraissaient être les plus demandés, afin de documenter nos industriels sur les marchandises susceptibles de trouver un écoulement au Yunnan.

Je prenais mes repas dans les gargotes musulmanes où se réunissaient les adeptes de cette religion.

Toute boisson alcoolique en était naturellement proscrite et elles avaient une meilleure tenue que les autres où on ripaillait ferme.

L'impression que j'ai rapportée de ce contact avec les musulmans de la région de Tali-fou est qu'une grande tristesse pèse sur leurs esprits. Ces vaincus d'hier, ces opprimés d'aujourd'hui ne manifestent point, mais on sent leurs âmes dévorées de regrets et leurs cœurs encore pleins de souvenirs amers.

Les autorités locales se montrent dures pour eux et les populations leur sont hostiles, un peu comme il en est dans certains pays à l'égard des communautés juives.

Pendant deux journées, j'ai vécu là d'une vie vraiment étrange et combien différente de ce que nous

pouvons concevoir dans notre modernité! Vie des âges disparus, bain d'antiquité me reportant bien des siècles en arrière, sur les grands marchés du passé, dans l'Asie d'autrefois, qui se meurt en attendant qu'elle se transforme.

Mme Courtellemont, de son côté, profita de son séjour à Tali pour continuer ses observations sur les femmes chinoises, et, sur ce chapitre, c'est encore à son carnet de route que je vais faire quelques emprunts.

« Le tao-taï de Tali, devenu veuf, a épousé en secondes noces une jeune fille du Yunnan, provinciale attardée, qui ne vit jamais une Européenne et me considère avec un naïf étonnement. Autour d'elle, amusant contraste, vivent des femmes veuves et des jeunes filles, toutes Pékinoises qui, elles, me voient sans surprise; parentes pauvres de la première femme, elles furent admises jadis dans le gynécée hospitalier où elles sont restées après sa mort. En Chine, je retrouve cet usage déjà constaté chez les Arabes : les femmes veuves et les enfants recueillis par les parents les plus proches.

« Ce brave tao-taï n'a qu'une femme; mais il en fait vivre certainement une bonne demi-douzaine, dont plusieurs ont des enfants, ce qui entraîne un train de maison considérable. Servantes et domestiques mâles, cuisiniers et marmitons, mafous et porteurs de chaises, satellites chargés de régler le protocole des réceptions et des visites, constituent une troupe nombreuse qu'il entretient et entraîne à sa

suite dans ses déplacements, à chaque nomination nouvelle. Et l'on sait si elles sont fréquentes! Un mandarin reste rarement plus de deux ans dans le même poste.

« Combien de fois nous en avons rencontré, de ces exodes de personnages officiels, s'égrenant sur les chemins : chaises à porteurs pour les maîtres et leurs plus proches parents, palanquins pour les servantes, chevaux pour les gens de la suite, mulets pour les bagages, ils couvrent des kilomètres et vont parfois d'un bout à l'autre de la Chine. Il est courant d'entendre dire qu'un mandarin de quelque importance dépense un ouan (soit 10,000 taëls qui font 30,000 francs) dans un de ces déplacements; et cela est aisé à comprendre quand on voit le nombre de gens et de colis qu'il traîne avec lui.

« Mais ce ne sont pas les seules charges qui écrasent le mandarin. S'il n'a pas de fortune personnelle — et c'est souvent le cas — il a dû recourir à des amis, pontant sur sa tête, qui lui ont avancé l'argent nécessaire pour faire face aux pots-de-vin qu'il lui a fallu distribuer aux puissants du jour, à Pékin ou dans la capitale provinciale, pour obtenir sa nomination, et il lui faudra rendre ces avances avec usure. Personne n'ignore que son traitement ne peut y suffire, et ceux qui le nomment le savent mieux que quiconque. — Alors, qui paiera?

« Le bon contribuable, dont c'est la fonction. Il devra, ce bon contribuable, rendre assez d'argent entre les mains expertes du mandarin pour payer tout cela et bien d'autres choses encore.

« Le mandarin qui possède l'art de mettre ses administrés en coupe réglée sans les faire trop crier se tire toujours d'affaire. Mais s'il s'y prend mal, s'il va trop loin et que la population exaspérée fasse entendre ses plaintes jusqu'à Pékin, tant pis pour lui — c'est un maladroit et on le sacrifie impitoyablement. Et alors, c'est la ruine ; bien heureux s'il s'en tire sans autre peine et conserve sa tête sur ses épaules.

« Ce tao-taï de Tali est parmi les bonnes exceptions : administrateur habile, il ne provoque aucune plainte, se tirant d'affaire sans trop exploiter le peuple et son alliance avec une famille du pays le rendant d'ailleurs sympathique à la population. Sa femme est très insignifiante ; mais elle a donné un fils à son mari et c'est ce qui peut, ici, arriver de plus heureux à une femme. C'est un bébé d'un an qu'on me montre avec orgueil.

« Les Pékinoises, parentes de la première femme, sont mes amies ; gaies et avenantes, pas du tout guindées, comme la plupart des femmes que j'ai fréquentées dans les yamens, elles rient, chose rare !

« Nous parlons de Shangaï, de tout ce qu'elles connaissent de nos habitudes occidentales ; elles sont ravies de me voir, car elles s'ennuient ferme dans cette province reculée, et je devine que leurs façons plus libres doivent scandaliser les bonnes personnes du cru qui pensent qu'il faut être ennuyeuse pour être convenable.

« J'ai beaucoup de sympathie pour une jeune fille d'une quinzaine d'années qui babille comme un

oiseau. Elle a, celle-ci, gardé ses pieds normaux, ayant eu la chance de naître à Pékin où, comme à Shangaï et Canton, les idées nouvelles font souvent abandonner la barbare coutume des pieds déformés. C'est une exception, unique parmi toutes les femmes et jeunes filles que j'ai vues dans l'intérieur de la Chine. Les pieds de cette jeune fille sont charmants, nullement déformés, petits et fins. Il est d'ailleurs maintenant reconnu, par les nombreux exemples que l'on en trouve dans les villes du littoral, que l'usage de la déformation n'a aucune répercussion sur la conformation du pied. Bien que, depuis des siècles (quelque trois mille ans), des générations de Chinoises se soient succédé, torturant leurs pieds avec une persévérance digne d'un meilleur emploi, les mamans continuent de mettre au monde des bébés, filles ou garçons, dont les pieds sont parfaitement conformés. La nature ne se lasse pas, elle non plus, de remettre en l'état ce que la bêtise humaine dénature.

« Dans cette famille, des fillettes de cinq à six ans qui, elles, ont eu la malchance de naître dans la province arriérée, sont soumises aux premières tortures de la déformation. Les petites malheureuses supportent stoïquement leurs souffrances ; l'usage stupide est si enraciné qu'elles ne trouveraient pas de maris si elles ne possédaient pas les moignons séducteurs qui leur donneront la démarche gracieuse du *saule agité par la brise*.

« Nos missionnaires savent bien aussi qu'en voulant soustraire les fillettes de leurs orphelinats à cette

coutume barbare, ils les condamneraient d'avance à coiffer sainte Catherine. Or, il faut bien les marier pour faire place à d'autres infortunées, et quoi qu'ils en pensent, ils sont obligés de laisser faire les matrones qui entreprennent la déformation quand l'enfant approche de six ans. Ses extrémités sont, à ce moment, emprisonnées dans des bandelettes qui sont serrées graduellement chaque jour un peu plus, le but à atteindre consistant à replier quatre des orteils sous la plante du pied, laissant le gros orteil libre; le cou-de-pied est brisé et, par le fait, la femme en arrive à marcher sur les talons.

« Ce pied, ainsi mutilé, devra chausser, si l'opération a été bien menée, un élégant soulier de satin brodé dont la petite semelle ne dépassera pas sept centimètres de longueur. C'est là l'idéal ; mais toutes les femmes ne l'atteignent pas et elles trichent, au besoin, par des trucs plus ou moins ingénieux destinés à faire paraître leurs pieds plus petits.

« Chez le sous-préfet, où je fréquente assidûment aussi, je rencontre le premier exemple de polygamie qu'il m'ait été donné de voir jusqu'ici. En effet, les Chinois qui se payent le luxe d'avoir plusieurs femmes sont assez rares, bien que la polygamie soit autorisée par la loi et admise par les femmes elles-mêmes.

« Dans ce yamen, quatre femmes vivent en paix, constituant le harem de M. le sous-préfet. Elles ne prennent nullement ombrage les unes des autres, n'ayant d'ailleurs aucun sentiment bien vif à l'égard de leur époux commun. Du matin au soir, elles se tiennent compagnie, fumant placidement des pipes à

eau, jouant avec les enfants qui sont en commun aussi, caressant avec la même tendresse ceux des autres que les leurs propres. Ni nerfs ni sensibilité, ces femmes sont déconcertantes pour nous, Occidentales.

« Elles me font très bon accueil ; mais elles n'ont pas l'aimable abandon des Pékinoises. Je suis, là aussi, invitée à dîner, et c'est très amusant d'être reçue par quatre maîtresses de la maison à la fois ; la première femme garde, il est vrai, ses prérogatives, mais les autres jouent leur rôle aussi et toutes s'empressent à m'offrir, du bout de leurs baguettes dont elles se servent si habilement, les meilleurs morceaux choisis parmi les plats qui couvrent la table. Je finis par trouver cela moins amusant quand le repas dure quatre heures et que mon estomac, à la fin, proteste contre ces politesses dont il est bien difficile de se défendre.

« J'ai fait aussi la connaissance de quelques femmes chrétiennes qui viennent chaque matin, au petit jour, assister à la messe dans la chapelle de la Mission ; elles sont astreintes à une discipline religieuse assez sévère que le Père Le Guilcher estime, à juste titre, indispensable pour des néophytes.

« Après la messe, elles viennent me voir dans notre petite maison qui fait face à la chapelle ; très intéressées par tout ce qu'elles observent de nos habitudes occidentales, elles passent des heures avec moi, bavardant et s'amusant à voir les objets européens, qui leur paraissent si étranges. Quelques petits cadeaux aux fillettes aident à gagner le cœur



Page 250.

JEUNES FILLES YUNNANNAISES

des mamans et nous avons bientôt de bonnes et amicales relations.

« Ces familles chrétiennes n'appartiennent pas à l'élite de la société où les conversions sont encore rares, et les femmes sont d'éducation et de manières plus modestes que celles que j'ai coutume de fréquenter. Mais elles ont sur elles une évidente supériorité d'intelligence ; émancipées par leur religion nouvelle, elles ont une personnalité plus marquée et donnent déjà la mesure des moyens qui sont à l'état latent chez la Chinoise.

« Dans la famille chrétienne la fillette a, dès l'enfance, un avantage considérable sur celle qui naît de parents bouddhistes. Cette dernière est esclave dès son entrée dans le monde, et sa venue est considérée comme un événement fâcheux, tandis que les parents sont très fiers de la naissance d'un fils. La petite chrétienne, au contraire, baptisée à l'égal de ses frères, est traitée au foyer sur le même pied qu'eux ; tout naturellement, son intelligence et son esprit d'initiative se développent dans ces conditions favorables et, devenue femme, elle est pour son mari une compagne active et de bon conseil, et non l'esclave vouée à l'obéissance passive comme dans les ménages bouddhistes.

« L'émancipation de la femme par le christianisme apparaît ici avec une lumineuse clarté, et aucune de nous ne peut, sans ingratitude, oublier que nous lui devons le droit à la vie dont nous jouissons dans les sociétés modernes, et les libertés qui nous paraissent très naturelles et même déjà insuffisantes. »

Le 19 avril, rien ne nous retenant plus à Tali, notre moisson de renseignements commerciaux, agricoles et scientifiques étant faite, il ne nous restait qu'à prendre congé de notre si excellent compatriote, qui nous avait témoigné tant d'affectueuse sollicitude, et à continuer notre route vers Yunnan-sen, afin de parachever l'étude comparative de toutes les grandes voies de la province.

Le printemps rayonne de tout son éclat, les champs de fèves sont en pleine floraison et embaument l'atmosphère. Tout est en fleurs. Les vastes champs d'opium, océans de fleurs blanches, violettes ou écarlates ; les haies d'églantiers qui bordent les chemins, murailles de fleurs aux senteurs exquises ; en fleurs, les frondaisons folles des clématites au parfum d'amande amère et les buissons d'aubépine ; des fleurs partout.

Les églantiers se distinguent par un nombre considérable de variétés : les unes à très grandes fleurs simples, jaune thé ou blanches ; les autres doubles, écarlates, roses ou jaune vif.

Le blé et l'orge sont en épis ; ils ondulent, verdoyants, sous la brise. On récolte les fèves de marais dont la culture est peu exigeante ; sans labour préparatoire de la terre, on les a semées simplement dans les chaumes des rizières, sitôt la récolte enlevée.

Cette première étape de Tali-fou à Tchao-tchéou, en passant par Hsiao-kouan où l'on fait la halte méridienne, est en cette saison la plus ravissante

promenade qu'on puisse souhaiter ; elle nous a laissé d'inoubliables souvenirs. Certes, ce pays est, par sa merveilleuse situation, un des plus beaux qu'il m'ait été donné de voir à la surface du globe.

Combien nous paraît simple ce voyage, maintenant que nous sommes accoutumés aux auberges, que nos hommes savent faire retenir d'avance les chambres les plus habitables, les nettoyer, préparer l'eau et le feu avant notre arrivée, et que chacun a sa besogne bien déterminée ! Il nous semble que nous n'avons jamais fait autre chose que de pérégriner en Chine.

Notre chaise à porteurs, dont nous ne faisons jamais usage pour nous, car nous préférons évoluer librement sur nos chevaux, nous sert à transporter l'herbier qui se garnit à chaque pas, en cette saison tout à fait favorable aux récoltes d'échantillons.

Sur douze mulets qui nous suivent, neuf sont chargés des collections de matières premières, étoffes, modèles de dessins et de costumes, marchandises diverses susceptibles d'être vendues ou achetées au Yunnan, sculptures sur bois provenant des mosquées, estampages d'inscriptions, peaux, fourrures, médecines thibétaines, etc. Notre bagage est réduit au strict minimum, car, en fait, nous voici sur le chemin du retour et plus n'est besoin de transporter des approvisionnements ; nous épuisons même nos réserves au jour le jour.

Nous sommes sur une grande route suivie par les caravanes, et les auberges sont généralement bonnes, quelquefois propres, et nous en avons même ren-

contré comportant, ô merveille! un jardinet fleuri attenant au logis. C'est le cas pour notre première étape, à Tchao-tchéou, et c'est une surprise fort agréable pour nous, après une aussi belle journée. Dans cette auberge s'est arrêté, également pour la nuit, le cortège de la femme du préfet de Likiang-fou qui vient de Yunnan-sen ; elle y était allée marier sa fille aînée au fils d'un des grands fonctionnaires de la capitale. Absente de Likiang quand nous y sommes passés, elle avait reçu une lettre de son mari lui parlant de nous et elle désirait vivement faire la connaissance de Mme Courtellemont.

Des visites sont échangées dans l'auberge; le protocole habituel est observé et je me tiens discrètement dans ma chambre pour mettre la dame à l'aise. Elle est, paraît-il, une femme distinguée et mélancolique, de parfaite éducation et désireuse de se montrer favorable aux étrangers. Au matin, sa chaise à porteurs est amenée jusqu'à la porte de sa chambre et elle y entre mystérieusement sans être vue du dehors. Rideaux bien clos, la chaise est soulevée et la caravane de Mme la préfète se met en marche vers Likiang, tandis que nous continuons notre route vers le sud.

20 avril. — Hier, nous avons fait environ 60 lis en six heures de marche, à peu près constamment en plaine. Aujourd'hui, l'étape est un peu plus longue et plus accidentée — 70 lis environ et un col de 3,500 mètres d'altitude à franchir pour redescendre dans la plaine encaissée et basse de Houng-aï. De

ce col, la vue s'étend au sud-est sur le plateau de Yunnan-hsien.

A Houng-aï, par 100 mètres d'altitude au-dessous de la plaine de Tali, un changement notable dans la température s'accuse. Tout est en avance ici d'un grand mois; déjà la récolte est finie dans les champs de pavots.

Un grand marché se tient tous les cinq jours au village et, précisément, aujourd'hui. Les paysans y vendent leur opium frais; c'est une des grosses recettes de leur année agricole; aussi le marché regorge de monde et les auberges sont remplies d'étrangers venus pour acheter la drogue et charger leurs caravanes, avec lesquelles nous cheminerons de conserve les jours suivants.

21 avril. — Nous laissons aujourd'hui, sur la gauche, la petite ville de Yunnan-hsien qui était beaucoup plus importante avant la guerre, surtout au point de vue de l'industrie minière. Nous nous dirigeons sur Yunnan-hi, gîte d'étape habituel. L'auberge est tenue par des mahométans qui se montrent très serviables pour nous. Nous couchons dans une chambre du premier étage où se dresse l'autel des ancêtres, aussi surchargé de brûle-parfums, de baguettes d'encens, de cierges, de vases de bronze et d'ornements de toutes sortes que chez les bouddhistes. Il y a là un assemblage disparate de religion et de coutumes, très explicable quand on songe que les migrations ou les infiltrations mahométanes n'ont amené que des hommes. Ils ont néces-

sairement épousé des femmes aborigènes ou des Chinoises, selon les circonstances, et de là devaient résulter des survivances d'habitudes traditionnelles.

Nous avons acheté à ces braves musulmans un beau cheval noir, assez grand pour le pays, fort et en parfait état, pour 32 taëls, soit environ 100 francs. Cette mesure s'imposait, car, depuis Tali, nous étions assez pitoyablement montés. Nos mafous, venus avec nous de Bhamo et qui nous avaient suivis dans notre expédition en pays thibétain, nous avaient demandé la permission de retourner chez eux, en Birmanie, désireux de traverser les mauvaises régions avant la saison des pluies. Cédant à ce désir légitime, nous avions pris d'autres mafous à Tali pour continuer notre voyage sur Yunnan-sen; je les avais voulus musulmans et c'étaient de bons muletiers; mais leurs bêtes étaient médiocres, surtout comme montures, à l'exception d'une petite mule que Mme Courtellemont avait adoptée.

Les mahométans de Yunnan-hi ne m'ont pas trompé et j'ai eu jusqu'à la fin du voyage une vaillante bête, très douce et maniable. Dans ces voyages si accidentés, on s'attache tout naturellement aux animaux de la caravane, en les voyant peiner sans cesse, endurer tant de fatigues et de privations, franchir patiemment tous les obstacles, grimper, se hisser sur les sentiers escarpés, se laisser glisser sur les descentes à pic, se tirer de mauvais pas effrayants. Aussi, ai-je été très heureux de laisser en bonnes mains, en quittant le Yunnan, mon brave petit cheval chez un de nos compatriotes de Mong-

tse, comme nous avions laissé nos montures du premier voyage à des amis de Tchong-king.

Le district de Yunnan-hi est très riche en métaux et surtout en cuivre ; mais la plupart des mines ne sont plus exploitées depuis la rébellion mahométane.

22 avril. — Forte étape aujourd'hui : 75 lis au moins, huit heures de marche dans un massif montagneux, ligne de partage des eaux entre les bassins du fleuve Bleu au nord et du fleuve Rouge au sud. Des hauteurs qui dominent Yunnan-hi, je compte soixante-dix villages disséminés dans la plaine que nous venons de traverser. Quarante-cinq étangs artificiels assurent les irrigations, par la mise en réserve des eaux torrentielles descendues aux jours d'orage des sommets déboisés.

Nous avons sous les yeux une vraie leçon de choses. S'il est impossible à tout homme civilisé de ne pas reconnaître les bienfaits du boisement, il est néanmoins imprudent de trop généraliser comme sont toujours portés à le faire les fanatiques de la forêt. Au fanatisme destructeur des hommes imprévoyants, ils opposent un fanatisme d'un autre genre : ils voudraient voir des bois partout. Or, il est nécessaire qu'un nivellement se fasse dans certains pays trop mouvementés ; que les érosions provoquées par les pluies aillent colmater les vallées, les élargir et les fertiliser, afin que l'homme ait, par la suite, à sa disposition des plaines cultivables et que les agriculteurs puissent succéder aux bûcherons. Nous avons ici un exemple frappant de cet état de choses. Si ces collines étaient boisées, elles retiendraient les

eaux pluviales, dont les infiltrations souterraines, dans les grès, iraient grossir le cours des deux fleuves où elles s'écouleraient, sans grand profit pour ceux-ci, car ils en ont déjà trop. Au contraire, l'eau, n'étant pas retenue, est entraînée, immédiatement après les pluies d'orage, sans déperdition, chargée de sable et de débris organiques, dans la plaine qui en est amendée; et l'eau mise en réserve dans les étangs est utilisée, en temps opportun, par les agriculteurs du plateau qui, sans elle, serait stérile.

Nous couchons ce soir à Pou-Pong, petite bourgade pauvre, dans ce pays montagneux.

23 avril. — Nous continuons notre marche sur les crêtes : 95 lis pour arriver à Cha-kiao. Nous nous ravitaillons en viande de boucherie, bœuf et mouton, grâce à la présence de quelques mahométans dans ce petit village. Nous en rencontrons d'ailleurs quelques-uns à chaque étape — une, deux, trois familles, postées là comme pour jalonner la route, vivant du passage de leurs coreligionnaires muletiers, toujours assez nombreux.

24 avril. — Le pays change d'aspect. Voici des collines boisées de sapins, des fonds très bien cultivés; on se croirait au Se-tchouen.

A mi-chemin de Li-Ho où nous devons coucher, nous rencontrons M. Litton qui va de Yunnan-sen à Teng-Yueh par un nouveau chemin, dans le but d'explorer les régions situées au sud de la route ordinaire de Tali à Teng-Yueh. Le connaîtra-t-il, ce

Yunnan, à le sillonner ainsi en tous sens depuis des années! Déjà il a reconnu, l'automne dernier, la région située au nord de la route dont il va explorer le midi, et son activité s'exerce fort utilement pour son pays dans cette partie de la province que l'Angleterre revendique comme faisant partie de sa zone d'influence.

Il est stupéfait de nous rencontrer ici, car le consul de France avait eu le bon goût de lui dire, à Yunnan-sen, qu'il m'avait fait expulser de la province! Singulière confidence à faire à un étranger et qui est de nature à donner, de notre solidarité entre compatriotes, une bien triste opinion.

Nous causons une petite demi-heure et je serre une dernière fois la main à ce parfait gentleman, avec lequel nous n'avons eu que d'excellentes relations et dont nous garderons le meilleur souvenir.

Durant l'après-midi, nous traversons la ville de Tchinang-tcheou, qui se trouve au milieu d'une plaine très bien cultivée. Il s'y tient aujourd'hui un grand marché.

25 avril. — Le pays est très giboyeux. En quittant Li-Ho, je bats les buissons à droite et à gauche du chemin, et le soir, en arrivant à l'étape, au village de Ta-si-pou, je fais une petite battue pour garnir le garde-manger; mes hommes font lever de nombreux faisans, des lièvres et quelques chevreuils des taillis de chênes et des sapinières.

Le hameau de Ta-si-pou n'est pas l'étape ordinaire; aussi n'avons-nous pour gîte qu'une pauvre

maison envahie par des fumeurs d'opium. Nous couchons dans un grenier rempli de paille, en compagnie des rats et des écureuils familiers.

26 avril. — Quelques bois de châtaigniers et encore des chênes et des sapins. Nous suivons les lacets d'une petite rivière qui va grossir, au nord, un affluent du Yang-tse.

Nous arrivons à Tchou-Hsiung-fou, ville très misérable malgré le chiffre élevé de sa population; ville de faméliques, entourée de champs mal tenus dont les récoltes sont très médiocres, celles de l'opium surtout que l'on recueille en ce moment dans les champs clairsemés.

Nous ne nous arrêtons pas à Tchou-Hsiung, préférant coucher au petit hameau de Hsiao-Yao-tchaï afin d'éviter toute explication avec le préfet. Dans les conditions où nous voyageons maintenant — renseignés sur la passion que met notre consul à nous traquer en quelque sorte — nous ne saurions être trop prudents.

Les habitants de Hsiao-Yao-tchaï ne sont pas accoutumés à voir des voyageurs européens s'arrêter dans leur pauvre bourgade. Ils sont très misérables et peu civilisés. Notre hôtesse, qui a perdu récemment un enfant et ne sait comment se débarrasser de son lait, se trait elle-même, bestialement, dans un coin. Pauvre femme! elle nous a donné sa propre chambre et a fait de son mieux pour nous rendre le séjour de sa tanière aussi supportable que possible; mais le logis est bien exigu pour tant de gens et tant

de bêtes. C'est précisément jour de marché et la maison se trouve déjà encombrée de paysans venus des hameaux voisins.

27 avril. — Le pays redevient très fertile et très bien cultivé ; des bois de chênes ou de sapins couvrent les coteaux ; des rizières et des jardins s'étalent dans les fonds de vallées. Nous sommes à l'altitude moyenne de 2,000 mètres.

L'opium cultivé ici est à fleurs rouges ; c'est une variété qui donne un suc de qualité inférieure, mais elle réussit dans des terres pauvres et sous un climat qui serait trop froid pour les variétés à fleurs blanches ou violettes.

Les maisons du village de Ké-tsong, où nous nous arrêtons, sont si misérables qu'il est impossible de trouver un gîte acceptable et qu'il nous faut dresser la tente. C'est toujours une joie pour nous de nous retrouver sous notre petite maison de toile, propre et saine. Combien nous serions heureux si nous pouvions camper tous les jours ! Malheureusement, cela est presque impossible en Chine ; les mandarins, très soucieux d'assurer la sécurité des voyageurs européens, maintenant qu'un édit impérial les rend personnellement responsables de tout ce qui pourrait arriver de fâcheux aux étrangers de passage dans leur circonscription, feraient mille difficultés pour vous y autoriser. Tandis qu'à l'auberge, avec les soldats et les satellites qu'ils désignent pour veiller à tout, ils sont plus tranquilles.

28 avril. — On moissonne le blé dans les champs irrigables de la vallée, à 1,900 mètres d'altitude. Les cultures d'opium à fleurs rouges continuent. Les lièvres et les faisans abondent encore, à la grande joie de mes hommes qui sont si heureux de me voir tirer au vol qu'ils ne ménagent pas leur peine pour battre les broussailles.

Le pays est toujours très accidenté et boisé — chênes, cèdres et beaux pins parasols. Dans l'après-midi, nous redescendons vers un petit cours d'eau, affluent du Yang-tse, que nous traversons à 1,850 mètres d'altitude, pour remonter ensuite au village de Ta-tsou-song, qui sera notre gîte d'étape. Ce village est admirablement situé sur un sommet qui domine tout ce nœud de montagnes où nous marchons depuis quatre jours, montagnes qui continuent à séparer les bassins du Yang-tse et du fleuve Rouge. Il est à remarquer que là ne serait pas le passage d'une voie ferrée de Yunnan-sen à Tali-fou — mais il ne faut pas oublier que les voies muletières recherchent surtout la ligne droite, sans se soucier des accidents de terrain, et se tiennent de préférence sur les crêtes.

Au-dessous de nous court la vallée du haut fleuve Rouge qui offrirait une voie bien plus normale pour un projet de ce genre ; en la remontant jusqu'aux sources du fleuve, à Mong-hoa, au sud et près de Tali-fou, il est certain qu'on trouverait un passage praticable.

29 avril. — Du beau sommet où nous respirons

un air délicieusement pur, chargé des senteurs balsamiques des forêts de sapins, nous redescendons dans la grande et très fertile plaine de Lou-fen-hien. Nous sommes, à présent, dans le bassin du fleuve Rouge. Un de ses affluents traverse et arrose la plaine; les rizières sont inondées. On vient de terminer la récolte des fèves et l'on prépare le terrain pour le repiquage du riz.

Encore un changement de climat, de flore et de faune, car nous sommes à 1,800 mètres d'altitude. Aux faisans ont succédé les perdrix dont les mâles, juchés sur les petites éminences, souvent sur les tombes, jettent sans trêve leur bruyant cri d'appel, en cette saison des amours : Tchin-ga-ga!

Tchin-ga-ga! et les malheureux gallinacés appellent ainsi le coup de fusil qui les enverra en droite ligne à la broche.

Il fait plus chaud ici, et la récolte de l'opium est complètement terminée ; on ramasse les capsules sèches pour en retirer la graine blanche qui servira à faire de l'huile.

Lou-fen-hien est une jolie petite ville fortifiée, assez propre et très prospère. A signaler un superbe pont monumental, décoré de magnifiques sculptures.

30 avril. — Nous avons poussé hier jusqu'à Tao-Yao-chan, bourgade assez misérable, encaissée dans un fond de vallée; nous y avons passé la nuit et nous en sommes repartis ce matin à l'aube. Depuis Tali, tous nos départs s'effectuent régulièrement vers cinq heures et demie, ce qui est un résultat

admirable, dans ce pays de fumeurs d'opium, où l'on commence à s'étirer et à se frotter les yeux vers neuf heures du matin.

L'étape est accidentée. Nous remontons encore! Il s'agit de franchir une chaîne après laquelle nous repasserons dans la vallée du Yang-tse, et cette chaîne est très mal peuplée; des montagnards riverains du grand fleuve, aborigènes très sauvages et très pillards, viennent fréquemment faire des incursions dans la région et récolter ce que d'autres ont semé. Chose extraordinaire, nous trouvons le cadavre d'un Chinois dans un fond de ravin, à quelque cent mètres du chemin. C'est le hasard — la poursuite d'un chevreuil — qui nous l'a fait découvrir. Nos hommes sont convaincus qu'il a été assassiné et traîné là par les montagnards redoutés, et nos braves à trois poils n'en sont que médiocrement rassurés. Ils pressent le pas — nos soldats d'escorte surtout — pour arriver avant la nuit au petit village de Ching-tung-shao où nous devons coucher. C'est un village de bûcherons. La région, très boisée, fournit en abondance du bois à brûler et du bois de menuiserie qu'ils transportent jusqu'au lac de Yunnan-sen sur des chariots grossiers de leur fabrication, chariots aux roues massives et à essieux de bois, chariots classiques de tous les pays en enfance.

1er mai. — Nous descendons vers An-ling-tcheou où l'on s'arrête généralement, mais que nous traversons pour aller nous terrer dans un hameau voisin.

An-ling-tcheou est une ville très commerçante,

traversée par un cours d'eau navigable, exutoire du lac de Yunnan-sen, admirablement située dans une vallée fertile, à proximité de la capitale, desservie à la fois par la voie fluviale et par une excellente route qui la relie à Yunnan-sen, en une seule étape. Un pont est jeté sur la rivière. Il est garni de boutiques qui me rappellent, par l'analogie de leur position, celles du pont des Marchands à Venise. Mais ici c'est la pouillerie chinoise, les haillons et les loques, toute la sordidité des échoppes improvisées par des miséreux, savetiers ou marchands de ferrailles.

Autour de la ville, les champs de blé et d'orge, bien fumés, sont splendides. Puis, voici la culture intensive, le jardinage des banlieues chinoises, et l'activité, le va-et-vient de fourmilière qui les caractérisent.

2 mai. — Une belle journée de marche, sur une route très animée; des sites pittoresques, pagodons dans des bois de sapins, ponts monumentaux, postes fortifiés, jardins, rizières — puis, enfin, Yunnan-sen, que nous abordons sans plaisir, car nous avons le cœur serré en songeant à l'accueil qui nous y est peut-être réservé. Et, cependant, ce sont des compatriotes que, dans des conditions normales, nous devrions être heureux de revoir, après une si longue absence.

Notre gentille petite maison de l'an dernier est heureusement disponible, et c'est une joie de nous y installer de nouveau, bien que ce soit pour un court séjour. Nous revoyons les lieux où nous faisions tant

de projets, aujourd'hui réalisés. Malgré les difficultés et les vicissitudes inhérentes à un pareil voyage — et celles qu'on aurait pu nous éviter — nous avons parachevé cette étude d'ensemble de la province, dont nous nous étions tracé le programme. Nous revenons en bonne santé, tout notre petit monde au complet, les mains pleines de documents; nous avons donc lieu de nous féliciter des résultats obtenus qui nous payent bien des misères endurées et, peut-être, des quelques dangers courus.

Peu de changement dans la colonie française, sauf l'installation de quelques familles attirées par les travaux d'études du chemin de fer — à part M. Courcelle expulsé et le directeur du bureau de poste rentré en France. Nos amis osèrent braver les foudres officielles et vinrent nous serrer la main. Puis, nous reprîmes nos relations avec les bons mahométans, très contents de nous revoir. Ils me mirent au courant de ce qui était advenu après mon départ. Une enquête, ordonnée par le vice-roi et faite par le préfet, à la suite de la dénonciation dont j'avais été l'objet de la part du consul, avait conclu à ma parfaite innocence!

« Che-ta-gen, le grand homme Che (mon nom chinois), a eu effectivement, concluait le rapport, des relations avec les musulmans; mais les témoignages recueillis sont unanimes à dire qu'il ne s'entretint avec eux que de questions historiques, religieuses, épigraphiques, et surtout commerciales.

« Il n'a jamais dit une parole contre l'autorité impériale et aucune loi de l'empire ne saurait lui être

appliquée pour l'empêcher de continuer paisiblement son chemin. »

« Et, ajoutent les musulmans, les mandarins ont bien vu qu'au fond de tout cela il y avait surtout une mauvaise querelle, à vous cherchée par le consul, et ils ont voulu s'en tenir à l'écart. »

Depuis mon départ de Yunnan-sen, le principal notable musulman, Ma-kaï-san, a été promu au grade de mandarin honoraire de deuxième classe. Il est permis de penser que ses prétendues intrigues avec moi ne l'ont nullement fait mal noter, car ce n'est pas une mince distinction dont il a été l'objet dans la circonstance.

De nouveau je reçois l'hospitalité des mahométans dans la grande mosquée où ils m'offrent un déjeuner d'adieu. Je suis l'objet de touchantes manifestations d'une sympathie sincère de la part de ces notables et de ces prêtres qui savent, maintenant, à quoi s'en tenir sur mon compte, car ils ont été tenus au courant de mes faits et gestes par leurs coreligionnaires durant tout mon voyage. J'ai retrouvé, à ce déjeuner, le gendre de Ma-ju-lung, venu de Tchao-toung pour affaires, et qui sut dire à ses coreligionnaires quelles avaient été mon attitude et ma conduite dans sa province Je recueille là le profit de mes bons procédés, comme j'aurais recueilli l'équivalent contraire si je n'avais pas eu le souci de ménager l'avenir. L'expérience m'a appris que le hasard des voyages est grand et qu'on se retrouve souvent face à face avec des gens qu'on croyait bien ne revoir jamais. Cette considération, à défaut d'autre, devrait suffire

à engager les voyageurs à penser au lendemain et à s'efforcer de laisser partout, autant que possible, de bons souvenirs.

6 mai. — Nous repartons aujourd'hui pour le Tonkin, par une autre route que celle que nous avons suivie en venant l'année dernière. Cela nous fait voir un côté que nous ne connaissons pas encore. Autre considération : des modifications importantes sont sur le point d'être faites au tracé du chemin de fer; il passera probablement, nous dit-on, par ce qu'on appelle la « petite route », qui conduit de Yunnan-sen à Mong-tse, par Ami-tcheou. Il importe donc de visiter le pays situé sur le nouveau tracé et de le comparer à ceux qu'aurait desservis l'ancien.

La plaine de Yunnan-sen est dans toute l'activité de la moisson et des semailles simultanées; car, à peine les fèves ou l'opium arrachés, on prépare les rizières. Demain, l'on moissonnera le blé et l'orge dont les épis dorés se courbent sous le poids des grains mûrs, et des rizières prendront également leur place.

Les cultivateurs, armés de très fortes pioches à très longs manches ($1^{m},35$ environ), défoncent le sol, sans se courber comme nos paysans, et soulèvent des mottes énormes de la terre argileuse, séchée et crevassée. La terre, ainsi retournée, sera exposée quelques jours à l'action de l'air; puis les mottes se déliteront dans l'eau dont on les noiera et le piétinement des buffles achèvera la mise en bouillie du sol. Tout ceci comme travail préparatoire au repiquage du riz

— façons méthodiques et parfaitement appropriées à la nature du sol.

L'opium est totalement rentré, les fèves aussi ; on dépique celles-ci sur les aires, et les fanes desséchées sont pulvérisées sous des rouleaux de pierre traînés par des bœufs ou des buffles. La poudre grisâtre ainsi obtenue, mêlée à d'autres résidus ou à du sarrasin, sert à l'alimentation des porcs.

L'opium ne compte guère que pour un cinquième dans l'étendue des surfaces cultivées ; deux autres cinquièmes sont en fèves et le reste en blé ou divers.

Après une journée de marche, nous sommes arrivés à Tsi-tien, petite bourgade admirablement située où de nombreuses ruines attestent d'un passé plus prospère que le présent. Ce petit plateau, entouré de collines boisées, que le chemin de fer desservira, est appelé à un bel avenir.

7 mai. — Le temps est doux, presque frais. La nuit, nous avons eu 15 degrés, et ce matin, au départ, le thermomètre en accuse 10. Deux heures de route et nous franchissons le col qui nous sépare des vallées que suivra le chemin de fer depuis Mong-tse.

Ce sera, là, le point le plus difficile à franchir — ce passage des vallées basses au plateau plus élevé de Yunnan-sen. Du sommet, sa vue plonge sur le joli petit lac, très suisse d'aspect, de Tang-tchuen. Dans la petite bourgade du même nom que nous traversons une heure après se trouvent des sources thermales, réputées excellentes pour la

guérison des rhumatismes. Des piscines assez bien aménagées et couvertes permettent aux baigneurs de se dérober aux regards des curieux.

On élève beaucoup de chèvres et de buffles dans le district, qui est très riche au point de vue agricole, avec ses collines aménagées en terrasses pour les rizières et les cultures du pavot à opium.

Ici aussi on défonce à la pioche, avec l'aide d'équipes de travailleurs venus du Koui-tcheou, terrassiers robustes et actifs qui fourniront une main-d'œuvre excellente pour les travaux de la voie ferrée.

Quittant la plaine, nous gravissons la montagne qui s'élève entre nous et la vallée d'I-lang-hien. Nous faisons halte au sommet, dans un endroit dénudé, tout à fait mal choisi par nos mafous, sans eau, et où le soleil, déjà chaud en cette saison, nous incommode vivement. Un peu plus loin, nous aurions trouvé des bouquets d'arbres et des sources ; mais c'est la première fois que ces muletiers font le trajet et ils ignorent les ressources du pays ; ils voyagent habituellement sur la grande route qui passe par Tong-haï-hien, plus pratiquée par les voyageurs et les marchandises. J'estime que la « petite route » que nous suivons est six fois moins fréquentée que l'autre.

Nous dégringolons maintenant sur I-lang-hien, où nous arrivons de bonne heure. La ville a très bon aspect, bâtie sur une colline dominant la plaine, avec son mur d'enceinte, ses temples aux toits de pagodes plantés sur le sommet donnant une silhouette gracieuse à la petite cité. Sa position est excellente, au

centre d'une plaine fertile qu'arrose le Ta-tchien-kiang. Des étangs artificiels gardent les eaux pluviales descendues des montagnes environnantes, pour l'irrigation de la plaine. Nous voyons des troupeaux de milliers de canards dont les gardiens, nomades comme leurs volatiles, couchent dans de petites huttes improvisées, faites de branchages et de roseaux ; ils poussent leurs bruyantes volailles devant eux et les conduisent dans les parties inondées où elles barbotent à leur aise dans la vase pour chercher leur pâture. Cet élevage de canards, très répandu dans la Chine méridionale, est une des spécialités d'I-lang-hien. Les canards, arrivés à l'état d'engraissement voulu, sont fendus en deux, aplatis, légèrement salés et séchés. Ils constituent un aliment de réserve très appétissant.

La petite ville est pleine de voyageurs européens. Ce sont des agents de la compagnie du chemin de fer et des ingénieurs qui parachèvent l'étude du nouveau tracé. On en a logé un certain nombre dans une pagode affectée aux voyageurs de passage; mais, celle-ci étant insuffisante, le mandarin voulut mettre à leur disposition une autre pagode, réservée au culte, celle-là. Aussi, la population a-t-elle protesté ; quelques pierres ont été lancées par des gamins et une délégation de vieillards sans armes est venue manifester assez bruyamment, mais sans injures, contre l'envahissement du temple. Ces incidents sont très fâcheux et je ne saurais par trop engager mes compatriotes à les éviter en se contenant des auberges, quittes à camper le plus souvent possible sur le ter-

rain, ce qui est très facile aux agents du chemin de fer que leurs travaux écartent généralement des villes.

Ces incidents sont très facheux, je le répète, car ils créent un mauvais état d'esprit, un courant hostile aux Européens en général et à la construction du chemin de fer en particulier.

Vendredi 8 mai. — Nous quittons I-lang-hien noyé dans le brouillard. Un petit crachin tombe. Mon thermomètre marque 23 degrés.

Nous traversons des vergers remplis de jujubiers, de grenadiers, de pêchers en pleine floraison ; puis des bois de châtaigniers, sur les premiers contreforts de la montagne, sitôt la rivière franchie sur une estacade en fort mauvais état.

Et, de nouveau, voici la traditionnelle escalade. Il nous faut gravir une montagne qui s'élève à 300 mètres au-dessus de la plaine pour redescendre sur le grand plateau de *Kars* qui s'étend entre nous et la province du Koui-tcheou, massif rocheux que contourne le Pa-ta-ho venu du district de Hsi-hsing-tcheou où il prend sa source, et dont le cours sinueux et fantaisiste s'attarde en nombreux méandres en cette région tourmentée avant de continuer sa route vers Canton.

M. Leclerc, ingénieur en chef, qui a fait l'étude géologique du Yunnan, a trouvé une expression très juste pour définir les roches de ces plateaux ; il les appelle des calcaires « ruiniformes ». De ruines ils ont, en effet, tout l'aspect : ruines de villes entières — ou ruines de castels isolés — aiguilles de pierre

que les eaux pluviales minent par la base, après avoir délité la couche d'argile qui couvrait leurs pointements.

Vu du col que nous venons de franchir, c'est, à perte de vue, à l'horizon, un chaos de ces rochers pittoresques, d'un aspect plus étrange et plus saisissant encore que dans le *Kars* de Dalmatie. Il y a là des terres de pâture excellentes, et les troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs y abondent. L'élevage du cheval est aussi pratiqué et, dans la plaine de Lou-nan-tcheou où nous arrivons, nous voyons paître des bandes joyeuses de juments suitées. Leurs poulains galopent et font les fous ; ils gambadent autour de nous et jettent le désarroi dans notre caravane.

Lou-nan-tcheou est loin d'être une capitale. C'est une pauvre petite ville, à l'enceinte croulante, aux rues bordées de masures misérables dans lesquelles grouille un peuple de loqueteux. Et, cependant, la plaine est fertile et très bien arrosée, exceptionnellement même, car l'eau y surabonde. Étangs, ruisseaux que captent des barrages pour alimenter des moulins, de l'eau partout ; partout aussi, des prairies, des jardins, des rizières. Si notre chemin de fer devait desservir ce pays, on pourrait fonder quelque espoir sur sa rénovation ; malheureusement le nouveau tracé le laisse de côté. Et il laisse beaucoup de choses de côté, le nouveau tracé ; mais les préoccupations techniques, le souci d'établir une voie dans des conditions normales de construction et d'exploitation paraissent avoir prédominé.

Au sortir de la ville, nous remarquons les fort belles sculptures sur pierre d'une pagode. Des danseuses à tête de grenouille, très originale conception d'un artiste local, des fleurs et des paysages symboliques, tout cela d'un bel art et de dispositions heureuses.

Et nous reprenons notre marche, nous élevant à nouveau, sur le plateau aux roches « ruiniformes ».

De beaux rhododendrons, d'un blanc immaculé, enchantent le regard et les églantiers rivalisent, ici encore, de formes, de couleurs et de parfums. Nous faisons halte sous un beau noyer, et nos chevaux s'ébrouent dans une mare d'eau boueuse où on les conduit boire. Nous sommes à 2,000 mètres d'altitude; mais le soleil de ce bel après-midi, vraiment chaud, invite nos animaux à la baignade... et nos hommes à la sieste!

Nous couchons le soir au petit village de Ta-ma-ti, village de bûcherons, très agreste.

10 mai. — En route pour Mi-lo-hien. Aujourd'hui, c'est une promenade ravissante; les cultures redeviennent nombreuses. Le pays est accidenté et très pittoresque; de gros mamelons comme dans notre haut Tonkin, mais avec des noisetiers en plus et de la brousse en moins.

Des femmes lolos, bien plantées sur leurs jambes solides, travaillent aux champs; elles coupent les dernières capsules de pavot, ou bien sarclent, labourent et préparent la terre pour les cultures d'été.

Encore de l'eau et des moulins, des massifs de

beaux arbres autour du village de Khouan-kiou-sen; puis, l'aspect du pays change encore. Voici des rizières étagées sur les flancs des coteaux et de plus nombreux villages, et, enfin, la grande plaine de Mi-lo-hien, plus basse et plus chaude. Nous voyons les premières cultures de cannes à sucre, et la flore se modifie plus sensiblement.

Encore une ville bien située qui pourrait devenir importante, que le chemin de fer laissera à l'est, hélas! Elle s'élève sur un gros mamelon, au milieu de la plaine. Les lolos peuplent en majeure partie le pays.

Lundi 11 mai. — A toutes les étapes, quelques familles mahométanes : deux, trois, dix; ici, une vingtaine. Le temps est frais quand nous levons le camp à six heures : 21 degrés. Nous traversons la rivière sur un pont et de grands bœufs noirs, traînant des chariots grinçants, venant en sens inverse, semblent vouloir nous disputer le passage. Effrayés, ils pointent leurs regards sur nos mulets, effrayés à leur tour, et, de ces effrois combinés, résultent une immobilité générale, puis la confusion la plus grande.

Cela me procure le loisir de bien examiner ces admirables animaux, d'aussi forte taille que nos plus grands bœufs; animaux qui pèsent certainement pour le moins 700 kilogrammes.

Les femmes aborigènes ont ici des costumes très pimpants : pantalons roses serrés aux chevilles par de jolies jarretières, vestes bleues festonnées et brodées; les jeunes filles coiffées du bonnet lolo, si gracieux

avec ses pointes ornées de grelots d'argent, identiques aux bonnets de « folies » de nos bals masqués.

Elles nous apportent de petites framboises sauvages, jaunes, qu'elles nous offrent gracieusement, minaudant pour recevoir les quelques sapèques que nous leur donnons en retour.

Vers le milieu de la journée, nous descendons du plateau sur la plaine de Tchou-Yuen, beaucoup plus basse (1,300 mètres environ) et, partant, beaucoup plus chaude. C'est la région des cannes à sucre et, pendant trois jours, nous cheminons dans les beaux champs du précieux roseau qui est la grande ressource du pays, presque son unique culture.

Tchou-Yuen est une bourgade importante, animée par le commerce du sucre ; carrefour de routes assez fréquentées. Il s'y tient un gros marché où nous trouvons de la cassonade blanche excellente, une des spécialités du pays.

12 mai. — On fait le bouturage des cannes à sucre dans la plaine. Le terrain est divisé en planches. Les boutures, fortement inclinées, sont espacées de 25 centimètres environ, les lignes étant tenues à un mètre les unes des autres; on plante en fossés de 40 centimètres de profondeur et une partie de la terre est relevée en ados de réserve pour un buttage ultérieur.

La rivière serpente dans la plaine; nos animaux déchargés la passent à gué — nous et les bagages en bac.

La vallée se rétrécit et quelques collines s'y

dressent; nous y voyons des bois de châtaigniers et d'autres de sapins. Puis, de nouveau, un peu plus loin, dans la vallée de nouveau élargie, les champs de cannes à sucre recommencent à s'étaler. Au village de Pong-pou-kaï, où nous faisons halte pour le déjeuner, l'état d'esprit des habitants est moins favorable; pour la première fois depuis Likiang-fou et pour la seconde fois au cours de tout notre voyage, nous entendons des gamins proférer le cri de « Yang koui dzeu » — diables étrangers — considéré comme injurieux. A la chinoise, nous faisons mine de n'avoir rien entendu et nous passons. Nous couchons le soir à Koui-tien, petit village sans trop de ressources dont le plus bel ornement — l'unique — est une source claire et profonde, ombragée de vieux banians séculaires.

Voici de nouveau les températures des vallées basses ; à quatre heures et demie, nous avons 32 degrés à l'ombre, et cela nous paraît très, très chaud.

13 mai. — Toujours des champs de cannes à sucre, mais ils s'espacent et vont bientôt cesser. Nous rejoignons le Pa-ta-ho et nous allons encore changer d'altitude et, par conséquent, voir une nouvelle transformation à vue.

Nous franchissons le beau cours d'eau par 1,140 mètres d'altitude, sur un pont d'aspect monumental, avec ses pagodons sur les culées et son élégante toiture qui abrite la passerelle légère, de chaînes suspendues, comme toujours. Les eaux sont

claires, ce qui nous démontre que les grandes pluies n'ont pas encore commencé à tomber daus la haute région.

Nous pénétrons ensuite dans la vallée d'A-mi-tcheou, vallée basse et chaude, d'une altitude de 1,200 mètres environ, où se cultive encore la canne à sucre ; moins exclusivement cependant, car il s'agit de ravitailler les centres miniers de Ko-tieou, et la culture maraîchère est surtout en honneur. En cette saison, des caravanes entières de mulets chargés de choux-raves prennent le chemin de la montagne. Dans les jardins, nous remarquons quelques mimosas en fleur.

La ville d'A-mi-tcheou est loin d'avoir l'importance de Mong-tse. Elle ne déborde pas de son enceinte assez restreinte et paraît morne. La campagne est superbe, en revanche, et aux abords de la ville s'élèvent déjà quelques constructions affectées au personnel du chemin de fer.

Quittons la plaine pour faire notre avant-dernière escalade, celle de la montagne derrière laquelle nous trouverons la plaine de Mong-tse. Un col à 1,500 mètres maigrement boisé, et voici la descente.

Nous avons changé l'ordre des étapes et, au lieu d'atteindre Mong-tse ce soir, comme c'est l'usage, nous coucherons dans le petit hameau de Ha-long-po, où nous trouvons à nous gîter très confortablement dans une hutte de pisé au toit en terrasse, fraîchement construite et délicieusement propre.

Les villageois, très accueillants, nous apportent des œufs et d'excellent jambon.

Jeudi 14. — Aujourd'hui, c'est là belle plaine de Mong-tse que nous allons tranquillement parcourir, verdoyante sous le beau ciel bleu, les chemins courant bien à plat — pour changer.

Une halte auprès du petit lac presque asséché dans la vase duquel des équipes de pêcheurs barbotent pour achever d'exterminer les derniers carpillons survivants, à l'aide de filets ingénieux rappelant nos échiquiers.

Cette partie de la plaine est surtout cultivée en sorgho, dont la graine sert à la fabrication d'un alcool (vin chinois) assez apprécié, son goût empyreumatique étant moins accusé que celui des alcools de blé ou de riz.

Et voici enfin Mong-tse, que nous allons retrouver déjà bien changé, en si peu de mois, cependant. Cent cinquante Européens environ, amenés par les travaux du chemin de fer, y ont établi leurs quartiers.

Des familles sont installées ; on y voit des jeunes femmes, des jeunes filles et des enfants. La vie mondaine est déjà organisée : il y a les grands dîners, le tennis, les promenades à cheval, les visites et les five o'clok ; il y a des flirts, des mariages et des naissances.

Les bâtiments nouveaux de la colonie européenne se sont édifiés un peu à tort et à travers, autour du consulat et du bureau des postes qui, lui aussi, a été bâti depuis notre départ. L'hôpital également s'est construit en notre absence — de bonne apparence et entouré d'un vaste enclos.

Nous arrivons en pleine alerte. Les mineurs de

Ko-tieou sont en révolte contre les mandarins et la situation peut devenir grave. Non pas que ce soit là un mouvement antiétranger; mais parce que, la ville chinoise étant fortifiée, son enceinte gardée et ses portes closes, les insurgés descendus de leur montagne pour piller, se heurtant à une ville imprenable pour eux, pourraient fort bien, comme en 1898, se dédommager de leur déception en faisant main basse sur les établissements des Européens disséminés dans la plaine, hors des murs, sans plan d'ensemble et sans moyens de défense sérieux.

Nous sommes les hôtes du directeur de l'Agence de la Compagnie lyonnaise indo-chinoise, et sa maison est précisément la plus menacée en cas d'attaque; d'abord, parce que l'on sait que ses magasins sont abondamment garnis de marchandises, tentantes à piller; — ensuite, parce qu'un important dépôt de pétrole, également connu, pourrait favoriser un incendie dangereux.

Les nouvelles ne sont pas trop alarmantes ce soir. L'on veut fêter ici notre retour, et la soirée se passe fort bien sans incidents.

15 mai. — Au réveil, on nous apprend que la situation empire. Le tao-taï (1), pris d'affolement, envoie des armes et des munitions au consul de France pour armer en hâte les Européens. Le transport ostensible de ces caisses, dont tout le monde connaît le contenu, impressionne très mal la population.

(1) Gouverneur.

D'autre part, des placards incendiaires, annonçant l'arrrivée des insurgés pour deux heures de l'après-midi, ne laissent pas que d'être inquiétants.

Le consul, M. Sainson, fait transmettre vers dix heures aux femmes européennes l'invitation du taotaï d'avoir à se réfugier, elles et leurs enfants, dans une pagode au centre de la ville chinoise. Mais peut-on abandonner ainsi femmes et enfants à la protection (?) chinoise? Toutes les Européennes refusent avec ensemble et l'on songe sérieusement aux moyens de parer à toute éventualité; mais, comment faire? Se réunir au consulat ou dans les premiers bâtiments des travaux publics qui, édifiés, eux, sous une direction intelligente, sont défendus par de petits blockaus? Mais c'est vouer les maisons abandonnées au pillage et à l'incendie, que les insurgés descendent ou non; car la lie de la population, toujours pullulante dans les villes chinoises, miséreux, brigands et vagabonds, auraient tôt fait de se transformer en insurgés pour piller et brûler. Grosse responsabilité que chacun hésite à prendre. D'autre part, rester isolés les uns des autres et alors courir le danger d'être dans l'impossibilité de rejoindre, en cas d'attaque de nuit, à travers les rizières et les fondrières, sous le feu éventuel de l'ennemi, en terrain découvert, le consulat ou la petite forteresse.

Tout cela est très compliqué, très hasardeux et plein de dangers de toutes sortes. Que faire?

Chacun dit son mot, bien entendu. Le télégraphe est coupé du côté de Yunnan-sen et le consul général ne peut donner ses ordres; d'autre part, du côté du

Tonkin (ô chinoiseries françaises!), le télégraphe fonctionne bien, mais la consigne est de ne point se mêler des affaires du Yunnan Le consul, M. Sainson, fait bravement son devoir, de sa propre initiative, et se prodigue pour éviter la panique; mais quelle responsabilité pour lui! Il rendra cette justice à ses administrés que, dans ce mauvais pas, tous ont tenu à cœur de lui faciliter sa tâche.

Le souvenir encore chaud des événements de Pékin, l'appréhension, pour les femmes surtout, des atrocités chinoises, exaspèrent les sentiments très légitimes d'anxiété.

Mauvais signe : tous les serviteurs sont évanouis, volatilisés, disparus. Les pauvres diables se sont réfugiés dans la ville, sachant bien qu'ils sont toujours les plus menacés aux heures de trouble. Leur courage naturel les incitant plutôt..... à la fuite, ils se sont esquivés sans soupirer.

« Cocher, mon cheval. » Pas de cocher. « Jardinier, apporte-nous des fraises. » Pas de jardinier. « Coolie, va porter cette lettre au consulat. » Pas de coolie. Et cet isolement subit n'est pas fait pour rassurer.

Pour comble de malheur, voici, en ce qui nous concerne, nos muletiers gagnés par la panique. Nos fidèles mafous musulmans veulent bien nous suivre — ils en donnent l'affirmation en présence du consul — mais les bouddhistes, qui sont précisément les propriétaires des animaux, refusent de marcher.

Notre bon Joseph, également terrorisé à l'idée de nouvelles tribulations, lui qui en endura tant pendant les événements de 1900, et aussi avec le prince

Henri d'Orléans, nous déclare qu'il ne peut courir de nouveaux risques, lui père de famille, aspirant à un repos bien gagné. Mes instances pour le décider sont vaines.

Mais, alors, c'est exposer toutes nos collections, notes, photographies, à un imbécile pillage ou à un malencontreux incendie. A cette seule pensée, notre cœur se serre. Dix-huit mois d'efforts perdus! Rentrer les mains vides et en être réduit à dire : « J'avais ceci, j'avais cela. » On sait de quel scepticisme sont accueillis ces récits d'aventures lointaines.

Transporter nos douze charges de mulets au consulat? La chose est impossible en si peu de temps et sans personne qui veuille nous aider. Faire un triage? Nous n'en aurions pas non plus le temps. Résignons-nous donc et... à la grâce de Dieu!...

Néanmoins, de pareils moments sont poignants. Nous passerons la nuit en faction. Le cas échéant, nous défendrons le fruit de notre patient labeur, mais sans trop d'espoir et pas longtemps, car, isolés comme nous le sommes, nous ne pouvons espérer, cinq en tout, Mme Courtellemont comprise, tenir tête à des hordes chinoises, si peu armées soient-elles.

La nuit arrive. Des négociants chinois viennent aux remparts presque contigus à notre maison, et engagent vivement le directeur de la Compagnie lyonnaise, avec lequel ils sont en relations, à venir se réfugier chez eux, à l'abri des murailles de la ville, gardées par quelques soldats disposant de bonnes armes et même d'artillerie.

Impossible d'abandonner notre poste; nous refusons et les Chinois remontent les échelles qu'ils avaient descendues des remparts pour nous faire accomplir notre exode. Les ponts sont coupés.

La nuit tombe; nous dînons assez gaiement, car le caractère français ne perd jamais ses droits et il faut savoir faire contre mauvaise fortune bon cœur. A quoi bon, d'ailleurs, se laisser aller à l'abattement? Peut-être n'adviendra-t-il rien?

La nuit est noire, le vent souffle en tempête. La lune ne se lèvera qu'à deux heures du matin et ce sont des conditions favorables pour nous; car l'on sait que les Chinois choisissent de préférence les nuits claires pour exécuter leurs prouesses. Ces foudres de guerre n'aiment pas le grand jour, mais n'apprécient pas non plus les nuits sombres; ils préfèrent le clair de lune, ayant cela de commun avec les chacals et les hyènes.

Nous décidons de nous jeter, tout vêtus, sur nos lits, prêts à tout événement. Vers dix heures, des coups de feu éclatent. Les voilà! Non. Ce sont des soldats de veille aux remparts qui tirent en l'air pour se donner du courage. Et, de temps en temps, dans la nuit, une fusillade plus ou moins nourrie crépite.

Cette situation est énervante : nous laisser surprendre pourrait nous être fatal ; veiller dehors serait inutile et pas très agréable par cet affreux temps; d'autre part, rester ainsi sur le qui-vive, à chaque décharge de mousqueterie, lasse, à la fin, la patience la mieux trempée. Rien n'es plus déprimant que

ces situations mal définies et ces craintes imprécises.

La nuit entière se passe ainsi, cependant, et l'on conçoit très bien qu'après quelques jours de ce régime les plus résolus soient affectés et perdent leur sang-froid. Il faut surtout plaindre les femmes et les mères, effrayées pour leurs enfants à la seule pensée des cruautés sans nom des Célestes, que nos esprits occidentaux se représentent toujours, malgré nous, avec persistance, par suite de l'impression tenace que nous ont laissée les récits de leurs horreurs, plus ou moins exagérées par des auteurs à l'imagination fertile.

Et c'est pourquoi il est coupable, il est impardonnable de ne pas avoir fait le nécessaire pour éviter de pareilles angoisses à nos compatriotes, en prenant les mesures les plus élémentaires de prudence que la situation comporte. Mais notre consul de Yunnan-sen avait d'autres soucis, et c'est lui seul qui doit être tenu pour responsable de ce manque de prévoyance ; lui qui s'est opposé, je le répète, à l'élaboration d'un plan d'ensemble où l'éventualité d'un coup de main aurait été prévue, et cela sous prétexte que les mandarins en prenaient ombrage. Ce qui était d'autant plus absurde, qu'au moment où il arguait de cette suspicion les mandarins ne pouvaient rien connaître des projets proposés, ceux-ci étant restés dans le domaine de la correspondance personnelle entre leur auteur, l'ingénieur des travaux publics et le consul.

16 mai. — Des muletiers que nous avons pu rete-

nir la veille au soir viennent charger nos colis, et nous allons partir. Rien ne nous retient à Mong-tse et nous ne serons pas fâchés de mettre un peu plus à l'abri les résultats de notre long voyage. De tous nos hommes, il ne nous reste plus que notre boy A-Sang qui, fidèlement, depuis notre départ du Tonkin, partout nous a suivis ; très courageux, il est resté à son poste la nuit dernière, montant la garde dans la cour ; et, aujourd'hui, c'est lui qui sera notre factotum.

Nos nouveaux muletiers sont de très braves gens ; leurs bêtes sont excellentes et nous faisons sans encombre, favorisés par un très beau temps, l'étape qui nous conduit à Yao-tao. Nous retrouvons notre grenier de l'an dernier. Il fut notre premier logis au Yunnan et sera le dernier.

C'est aussi notre dernière nuit de fraîcheur. Demain, les lourds effluves du fleuve Rouge et la chaude atmosphère du Tonkin nous attendent.

Nous avons croisé toute la journée des soldats traînards, par petits groupes, en files indiennes, armés de beaucoup d'étendards, de pipes d'opium en sautoir et, quelques-uns, de fusils, d'autres de cartouchières (il faut bien se partager la charge !), d'autres ne portant rien — les plus jeunes, très efféminés, aux allures équivoques. C'est l'armée de frontière rappelée en toute hâte à Mong-tse par le tao-taï pour organiser la défense de la ville contre les mineurs — armée (!) que l'on craignait de voir passer du côté des insurgés pour faire cause commune contre les *diables étrangers* et à laquelle on croyait

devoir opposer un véritable corps expéditionnaire (1).

J'affirme, sans la moindre crainte d'être démenti par la réalité des faits, que cinq cents hommes bien armés et bien conduits feraient hardiment aujourd'hui la conquête du Yunnan, au pas gymnastique — mais il n'est pas question de conquête.

Nous serons bientôt, je l'espère, autorisés à assurer la garde et la sécurité du chemin de fer, et tout se passera paisiblement. Des mesures de précaution sont seules nécessaires. Que ce soient des milices chinoises sous les ordres d'officiers ou de sous-officiers français, ou des troupes entièrement françaises — nous saurons très facilement défendre nos chantiers et les autorités chinoises seront enchantées de se décharger sur nous de ce souci. Il suffisait de le leur demander. Mais il paraît qu'une alerte était nécessaire pour cela. Espérons qu'il n'en faudra point d'autres et qu'on n'ira pas jusqu'à attendre l'effusion du sang pour faire le nécessaire.

17 mai. — Et maintenant, c'est la descente du fameux escalier des dix mille marches. Nous revoyons le fleuve Rouge à nos pieds, du point où, l'année précédente, nous l'avions regardé une dernière fois. Combien est plus douce encore notre émotion, main-

(1) On avait parlé de soixante-dix mille fusils, d'artillerie, etc.; et le général en chef — je tiens ces détails de sa bouche même — ne voulant pas s'exposer à aller au-devant d'un nouveau Lang-Son, avait écarté l'idée des « petits paquets » et, aux nouvelles alarmantes venues de Mong-tse, organisé et tenu prêt tout un corps expéditionnaire prêt à franchir la frontière au premier ordre.

tenant que le devoir est accompli et que nous rentrons à bon port.

A Man-hao, nous avons la bonne fortune de trouver sur-le-champ une jonque en partance, et nous voici de nouveau dans la légère embarcation, voguant au fil de l'eau vers le Tonkin, vers les avant-postes français dont les trois couleurs nous semblent, plus que jamais, joyeuses et belles, piquées dans la verdure des forêts tropicales.

Et le vrai voyage de retour commence. C'est, d'abord, la traversée du Tonkin, plus beau et plus florissant que jamais au lendemain de la belle exposition d'Hanoï.

Puis, une escale à Kouan-tcheou-wan. Nous avons là, dans ce territoire à nous loué par la Chine, en 1898, une excellente position au point de vue stratégique ; sa baie assure à nos flottes un magnifique point d'appui en Extrême-Orient, avant-poste couvrant notre colonie indo-chinoise, à proximité de nos charbonnages du Tonkin, auquel il est relié télégraphiquement.

C'est, en outre, un petit embryon de colonie qui peut prendre dans l'avenir un développement considérable par sa situation qui en fait une voie d'accès aux provinces méridionales de la Chine.

A la tête de l'administration civile de notre nouvelle possession se trouve un fonctionnaire qui pourrait être cité en exemple, M. Alby, administrateur en chef du territoire de Kouang-tcheou-wan ; il a pris sa tâche à cœur et dépense toute son énergie et

sa grande expérience coloniale pour hâter l'organisation et la mise en valeur de ce pays. Rare exemple, il sacrifie le souci de son avancement personnel au désir de poursuivre son œuvre et il ne demande qu'à rester bien longtemps encore dans un poste que d'autres considéraient comme peu enviable.

Actuellement, c'est en effet un lieu peu enchanteur en lui-même, au climat pénible et anémiant. Triste garnison pour nos marsouins. Parqués, un peu trop sévèrement peut-être, sur une plage déserte, l'ennui les gagne et la sollicitude des *Femmes de France* aurait là une belle occasion de se manifester par l'envoi de livres et de jeux sportifs. Leur détresse morale est grande dans l'isolement où ils se trouvent, dans cette solitude morne.

Leurs casernements et les pavillons des officiers s'élèvent sur la rive droite de l'embouchure de la rivière, tandis que les établissements civils sont sur la rive gauche. Consignés dans ce quartier militaire, forcément désœuvrés — car sous ce climat débilitant on est bien obligé de ménager leurs forces et de diminuer les exercices et les manœuvres — les hommes de troupe sont dans une situation morale très fâcheuse et, si l'on n'y porte remède, ce pays va bientôt acquérir la plus triste des réputations.

Dans le quartier civil, tout commence à s'organiser. Des monuments bien compris s'élèvent : bureaux et demeure de l'administrateur en chef, maisons d'école, service de l'agriculture, etc. Un jardin public s'aménage, de belles rues sont tracées, des nivellements régularisent et assainissent la plage.

Un village chinois disposé d'une façon très pittoresque est coupé d'artères pour l'aérer et l'assainir. Les indigènes sont enchantés de la nouvelle administration qui les protège et améliore leurs conditions d'existence au lieu de les charger d'impôts et de les pressurer à merci sans rien leur donner en retour, comme le faisait l'administration chinoise. Ils augmentent en nombre, et tout fait espérer que, si l'on continue à user de ces excellents procédés à leur égard, avant quelques années un peuplement rapide transformera ce pays et nous permettra de développer activement le commerce avec le Kouang-si, le Kouang-toung et le bassin du Si-kiang.

Après Kouang-tcheou-wan, c'est Hong-kong, toujours en progrès chaque fois qu'on y revient après un temps d'absence. Aujourd'hui, c'est à Kao-loung que s'est porté le plus gros effort des Anglais. De grandes améliorations sont réalisées dans l'aménagement et l'outillage des nouveaux quais.

Puis, c'est Canton revu et, cette fois, avec plus de fruit que jamais, grâce à mes relations avec les musulmans. Ils sont assez nombreux, mille familles environ, et leur établissement dans l'emporium chinois remonte au septième siècle.

Je visite la mosquée du *Saint-Souvenir* édifiée à cette époque et qui, exception unique entre toutes les mosquées chinoises que j'ai vues jusqu'ici, est ornée d'un minaret. Dans cet édifice, bâti par les premiers apôtres de l'Islamisme, la tradition du minaret, nécessaire pour appeler les fidèles à la prière, avait été conservée. Mais l'usage du muezzin, psal-

modiant du haut de sa tour son appel mélodieux, a dû être abandonné ici depuis des siècles, car le minaret est envahi de végétations folles; un arbre, même, s'est épanoui sur son sommet décapité.

Je rencontre dans la mosquée un musulman yunnannais venu de Hsi-Hsing-tcheou, qui se rend au pèlerinage de la Mecque et, ensuite, à Stamboul.

Notre concession française de Canton est en grand progrès. Sous l'impulsion donnée par M. Doumer à tous les services indo-chinois qui y ont des succursales : poste, services de santé, etc., et grâce à l'habile direction du consul de France, M. Hardouin, tout respire ici le bon ordre et la prospérité. L'état d'esprit des résidents français est excellent, l'harmonie règne dans la petite colonie, et, dans peu de temps, on inaugurera l'hôpital franco-chinois qui ne pourra qu'améliorer encore les bonnes relations que nous avons déjà avec la population indigène et les autorités.

Un cargo-boat anglais nous a conduits à Shanghaï où, là encore, nous retrouvons une ville en progrès constant. Quel essor prodigieux, depuis quelques années! Ce port fait aujourd'hui environ un milliard et demi d'affaires par an, importations et exportations réunies. Et, devant de pareils résultats, on peut se faire une idée de ce que deviendra un jour le commerce général de la Chine, quand des voies de communication sillonneront le vaste empire.

L'œuvre française est ici en bonne voie; notre concession prospère sous l'administration d'un consul

extrêmement distingué, M. Ratard, fonctionnaire bienveillant, unanimement aimé de la colonie française à laquelle il prodigue une sollicitude de tous les instants. Sa tâche ne fut cependant pas facile ; il eut à aplanir bien des difficultés, à apaiser bien des conflits avec les autres concessions étrangères et avec les autorités chinoises. Il s'est tiré de tout à son honneur et pour le mieux des intérêts français.

Puis nous passons dans la Chine du Nord — Tientsin, Shangaï-kouan, Niou-tchang — si différente de la Chine méridionale et, surtout, de la vieille Chine des provinces centrales où nous venons de pérégriner. Tout s'européanise ici, tout se modernise et se transforme, sur la ligne du chemin de fer particulièrement. Les garnisons cosmopolites qui en assurent la garde donnent une vive impression de cette mainmise sur le vieil empire désagrégé que l'Europe contraint à sortir de sa léthargie.

Voici Port-Arthur et Dalny. L'orage gronde dans l'air. Les flottes américaines, russes et japonaises sont concentrées dans la mer Jaune et l'on pressent que quelque chose de grave se prépare. Les Japonais, grisés par leurs succès en Chine et les éloges qui furent prodigués à leurs troupes en 1900, croient pouvoir tout oser. On affirme partout qu'ils exigeront, au besoin par la force, l'évacuation de la Mandchourie par les Russes au jour dit, en octobre.

Dalny, cette ville surgie de terre, à l'australienne, de par la volonté russe, sera probablement un jour une belle capitale, et une place commerciale importante. Aujourd'hui qu'on achève seulement l'outil-

lage de son port et l'aménagement des quartiers, que la gare même n'est point encore construite, on ne peut en rien dire, sinon que le plan est grandiose, l'exécution méthodique et active. Tout fait donc supposer que le mouvement qui lui manque encore viendra bientôt.

On a nivelé le sol, tracé les rues, installé des réseaux d'égouts, de distribution d'eau et d'électricité. Les quartiers commerciaux, aristocratiques et ouvriers ont été préparés, et les constructions ont marché grand train un peu partout. C'est la population qui manque le plus. Elle viendra. Elle viendra, surabondante, de cet immense réservoir d'hommes qu'est la Russie, maintenant que ce colossal empire continental a, enfin, accès vers la mer libre.

Cette création du transsibérien et l'ouverture des ports russes à son extrémité est un des événements les plus considérables de l'histoire de l'Asie. Il modifie de fond en comble ce continent où l'activité humaine va enfin pouvoir se développer, et tirer tout le parti des richesses naturelles, négligées depuis tant de siècles.

La population de Mandchourie, si dense dans le sud, va se répandre dans le nord de la province. La Mongolie pastorale, et la Sibérie forestière et agricole seront mises en valeur et les steppes incultes et inutilisés se transformeront en riches provinces.

Dix-huit jours et dix-huit nuits de chemin de fer nous séparent de Paris. Il faut avoir accompli ce trajet, avoir vu se dérouler ces panoramas sans fin

pour se rendre un compte exact de l'étendue prodigieuse, de l'immensité de cet empire moscovite.

. . . .

Nous ne nous doutions pas, en traversant cette Mandchourie alors en pleine « russification », que quelques mois plus tard une guerre sans merci mettrait en présence deux adversaires également résolus à se disputer l'hégémonie de cette partie du continent asiatique.

Qu'en adviendra-t-il? Tout porte à croire que le colosse russe qui, en hommes et en argent, dispose de ressources supérieures à celles du Japon, aura raison de son adversaire.

Tout fait supposer aussi que le Japon en sortira très affaibli pour de longues années et que le déchaînement de ses convoitises en sera momentanément ralenti.

Cela est assez rassurant pour notre Indo-Chine dont les rizières font, paraît-il, envie aux Japonais... Nous aurons assez de temps devant nous, je le répète, pour organiser sérieusement la défense de notre colonie et il faut espérer que nous n'y faillirons pas.

Dans cet ordre d'idées, le développement de notre action dans cette belle province du Yunnan que nous venons de parcourir augmentera considérablement, on ne saurait trop le dire, notre force de résistance. Ne serait-ce qu'à ce titre, ce pays aurait déjà pour nous une importance capitale ; mais nous avons vu combien de ressources précieuses il pouvait en outre nous offrir et je me réjouis, pour ma part, d'avoir été appelé à l'étudier.

Je suis aujourd'hui si profondément convaincu du rôle important qu'il jouera dans l'accomplissement de nos destinées en Asie, que je travaillerai sans relâche à le faire connaître et, c'est dire, à le faire apprécier. C'est un pays de grand avenir. Il est le complément logique et nécessaire de notre colonie asiatique.

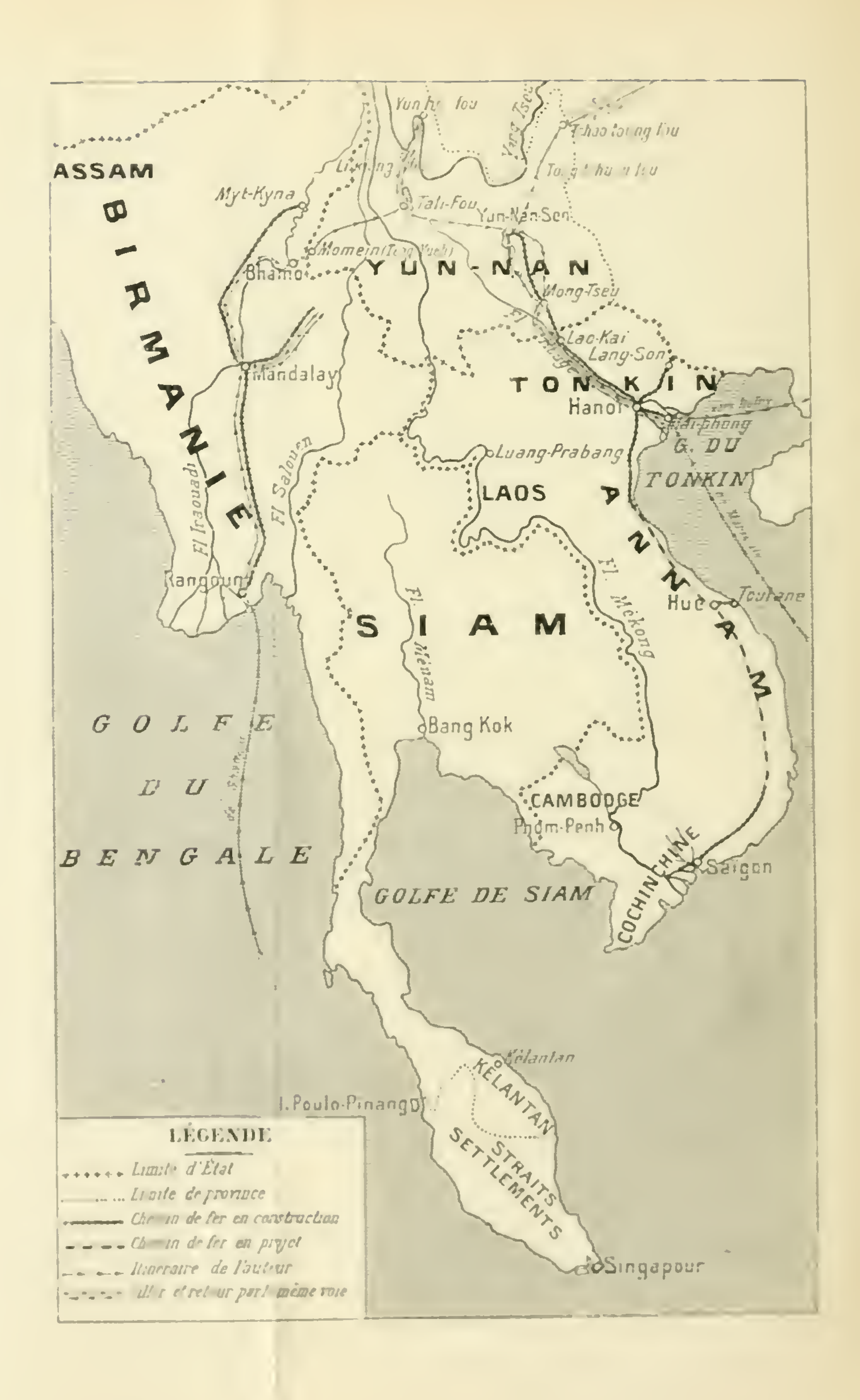

ASSAM
BIRMANIE
Myt-Kyna
Tali-Fou
Yun-Nan-Sen
Bhamo
YUN-NAN
Mong-Tseu
Lao-Kai
Lang-Son
Mandalay
TONKIN
Hanoï
Haï-Phong
G. DU TONKIN
Luang-Prabang
LAOS
ANNAM
Fl. Irraouadi
Fl. Salouen
Fl. Mékong
Rangoun
SIAM
Fl. Ménam
Hué
Tourane
Bang Kok
GOLFE DU BENGALE
CAMBODGE
Pnom-Penh
COCHINCHINE
Saïgon
GOLFE DE SIAM
Kelantan
KELANTAN
I. Poulo-Pinang
STRAITS SETTLEMENTS
Singapour
LÉGENDE
Limite d'État
Chemin de fer en construction
Chemin de fer en projet
Itinéraire de l'auteur

TABLE DES GRAVURES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie]

Rue Garancière, 8

Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière. — 6170.